



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT

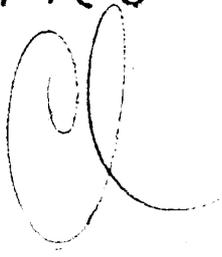


045563



list 3527

4166

A large, stylized handwritten mark, possibly a signature or a large letter 'O', consisting of several overlapping loops and a trailing line extending to the right.

ANTIQUITÉS
D'HERCULANUM.

TOME PREMIER.

ANTIQUITÉS
D'HERCULANUM,

*Ou les plus belles Peintures antiques, et les
Marbres, Bronzes, Meubles, etc. etc.
trouvés dans les excavations d'Herculanum,
Stabia et Pompeïa,*

GRAVÉES PAR F. A. DAVID,

AVEC LEURS EXPLICATIONS,

PAR P. S. MARÉCHAL.

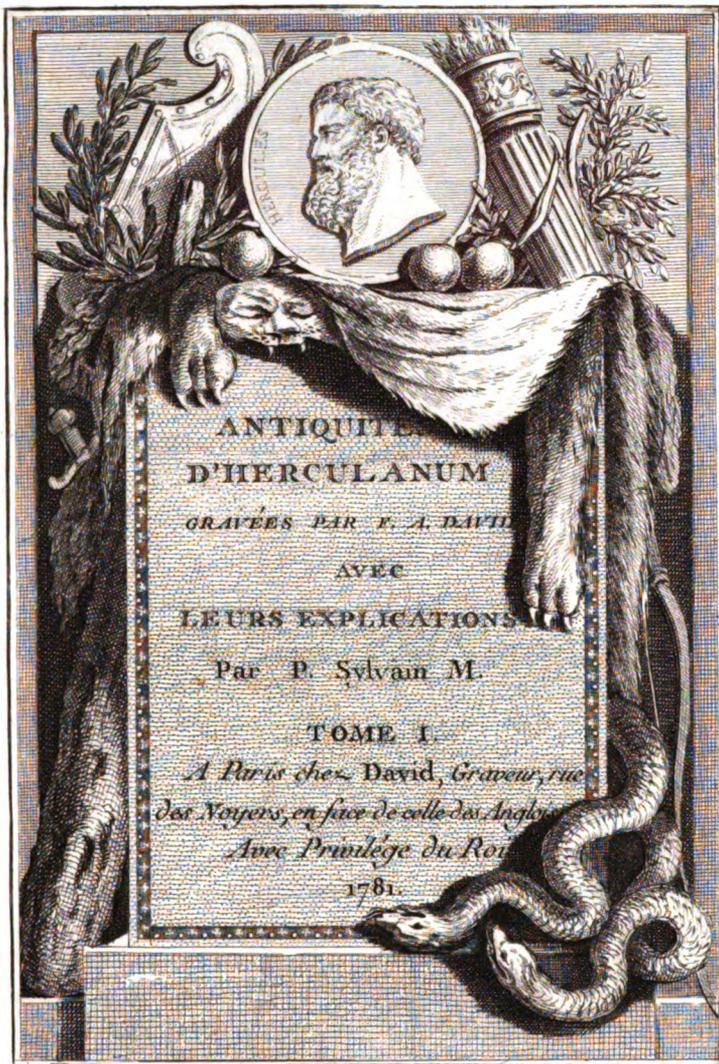
TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez l'AUTEUR, F. A. DAVID,
rue Pierre-Sarrazin, n^o. 13.

M. DCC. LXXX.







F. A. David sculp.



P R É C I S
H I S T O R I Q U E
S U R L A V I L L E
D'HERCULANUM.

HERACLES revenant d'Espagne, et son armée navale ayant touché les bords du fleuve Sarno, il s'y arrêta pour faire aux Dieux un sacrifice, dans lequel il leur offrit la dime du butin qu'il avoit fait sur les brigands des Gaules. Au même endroit où sa flotte avoit relâché, il bâtit une ville de son nom, entre Naples et Pompéïa. Cette ville, située dans la Campanie, sur la côte de la Mer, vis-à-vis du Vésuve, entre deux rivières, fut donc appelée *Urbs Hercules* ou *Herculanum* ou *Salinas Hercules*, en François *Héracle*, *Ville* ou *Salines d'Hercule*, *Herculanum*.

L'époque de sa fondation peut être fixée invariablement à l'année 60 avant la guerre de Troye, et conséquemment 1278 ans avant l'Ere Chrétienne, d'après les marbres de Paros.

Herculanum fut successivement habitée par les Osques, les Etrusques, les Pelages et les Samnites, qui en ont été chassés à leur tour pour faire place aux Romains : ces derniers s'y établirent et l'occupèrent spécialement l'an 293 avant J. C.

Cent ans avant l'Ere Chrétienne, Herculanum étant entrée dans la guerre sociale ou marsique contre les Romains, fut reprise par le Préconsul T. Didius, et quelque temps après

fut faite Colonie Romaine ; elle devint riche et considérable. Pline et Florus la placent parmi les villes principales de la Campanie.

Herculanum , considérablement endommagée sous le règne de Néron , par le même tremblement de terre qui détruisit Pompéïa le 5 Février de l'an 63 de J. C. , fut abymée toute entière le 24 août de l'an 79 , ou la première année de l'Empire de Titus , par une éruption du Vésuve. Cette ville subsista donc 1417 ans , ou à-peu-près. On compte vingt-six éruptions du Vésuve , depuis celle qui causa la ruine de cette ville et la mort du grand Pline.

Le souvenir d'Herculanum étoit tellement éteint , qu'au commencement de ce siècle plusieurs Savans dispuoient sur le lieu de son ancienne situation. Cependant on a trouvé , en creusant , des traces manifestes d'une fouille qui a précédé de beaucoup la découverte d'Herculanum faite en dernier lieu. *Voyez Winckelmann.*

L'an 1706 , le Prince d'Elbeuf , Emmanuel de Lorraine , depuis Duc du même nom , étoit allé à Naples , à la tête de l'armée Impériale , envoyée contre Philippe V. Il y épousa en 1713 la fille du Prince de Salsa. Ce mariage lui fit desirer une maison de campagne aux environs de la Capitale ; il en bâtit une près de Portici , dans un emplacement nommé *le Granatiello*. En creusant un puits , on perça la voûte d'un théâtre orné de morceaux précieux. Les découvertes importantes qu'on ne cessoit de faire chaque jour , excitèrent l'attention du gouvernement Napolitain , qui forma opposition aux recherches du Prince d'Elbeuf ; tout fut suspendu et oublié de nouveau.

Don Carlos devenu Roi de Naples , voulut élever un château à Portici en 1736. Emmanuel de Lorraine céda son terrain à Sa Majesté Sicilienne , qui fit creuser à quatre-vingts pieds de profondeur perpendiculaire ; et l'on découvrit bientôt une ville entière qui avoit existé en cet endroit.

Il faut fouiller plus ou moins en avant pour arriver à Her-

culanum ; au-dessus de l'Amphithéâtre, il y a depuis le sol jusqu'aux bancs qui forment cet édifice public, quatre-vingts palmes (1), ou près de onze toises de France.

Toutes les rues d'Herculanum, pavées de laves du Vésuve, étoient tirées au cordeau, et avoient de chaque côté des banquettes ou parapets et trottoirs pour les gens de pied, tels qu'on en voit dans les rues de Londres. Les maisons paroissent d'une architecture assez uniforme et les murs étoient peints à Fresque. Les fenêtres étoient ordinairement fermées de bois pendant la nuit, et ouvertes pendant le jour. Le verre qu'on a trouvé à bien peu de maisons étoit très-épais.

Il ne périt pas beaucoup de monde dans le désastre d'Herculanum ; car parmi les ruines, on rencontre rarement des squelettes. L'entière destruction de cette ville a été occasionnée principalement par des monceaux de sable, qui probablement l'auront enseveli peu-à-peu. Les habitans auront eu le temps de prévoir ce terrible événement, et en abandonnant leurs maisons, en auront emporté leurs effets les plus précieux.

Tout paroît avoir été enseveli par degré sous une espèce de mortier ou ciment très-solide, composé de terre et de cendre du Vésuve. Ce mélange, cette mixtion épaisse et visqueuse qui roule lentement comme feroit du verre fondu et qui en a toute la chaleur, en un mot cette *lave* a comblé non-seulement les rues, les places et autres lieux ouverts ; mais encore a pénétré dans l'intérieur de tous les édifices sans les endommager, et en a rempli exactement toutes les parties sans y laisser le moindre vide ; ensorte que tout est plein dans Herculanum.

Le cabinet d'Antiques, situé à Portici, attenant le Palais royal, a été formé depuis 1750, en conséquence des fouilles d'Herculanum, et par suite de Pompéïa et de Stabia ; on lui a donné le nom de *Museum Herculanense*.

(1) Le palme Napolitain, plus grand de deux pouces que le palme Romain, est d'environ dix pouces, pied de Roi.

Ce cabinet est composé d'une cour remplie de grands morceaux, et de douze salles carrelées de marbres en mosaïque tirés de la ville souterraine.

La première salle, qui a six armoires, est consacrée à tout ce qui a paru avoir quelque rapport aux sacrifices; des trépieds, des vases, des coupes, des couteaux, des bassins, des aiguières.

Dans la deuxième, on a déposé les lampes sépulcrales et autres divers instrumens de mathématiques, de chirurgie et de musique; une boîte d'onguens, des ustensiles de fer et et sur-tout de cuivre, un miroir de métal, un parasol, un peigne, des dés, etc.

On a rassemblé dans la troisième salle des outils de maçons et de tailleurs de pierre, des briques et des tuiles, des fuseaux, des cuillers d'ivoire, mais point de fourchettes; des masques de caractères différens pour le Théâtre; des menottes pour les criminels, des bouteilles de verre et des gobelets, un dé à coudre, des aiguilles et des ciseaux.

On voit dans la salle suivante des balances de l'espèce de nos romaines ou pesons; mais on n'en a point trouvé avec deux bassins (1); des poids et des mesures. Sur l'un des côtés des poids qui sont de plomb, on lit en relief : *eme, achetez*, et sur l'autre, *habebis; et vous aurez*.

La cinquième salle est une des plus intéressantes : on y a placé un grand nombre de bustes de marbre et de bronze. C'est-là aussi qu'on a déposé des manuscrits antiques, écrits

(1) On y remarque aussi des balances qui réunissent à la fois le plateau et la romaine. Des critiques peu éclairés sur les Antiquités, n'ont donc montré que leur ignorance, en faisant un crime à M. Robin, dans son Tableau pour la ville de Paris, d'avoir représenté Thémis avec des balances de cette dernière forme. Ce Peintre estimable n'a pas cru devoir manquer à la vérité du costume pour plaire à ces demi Amateurs, qui font d'autant plus de tort aux Arts, qu'ils découragent les Artistes par leurs fausses lumières ou leur injuste persiflage.

en deux colonnes et d'un seul côté ; les uns sur des écorces d'arbre , les autres sur des feuilles de plante : ils sont devenus très-noirs et très-cassans ; il faut bien des précautions pour ne les pas rompre en les déroulant , car ils sont tournés ou sur eux-mêmes , ou sur un cylindre de bois , ou sur deux rouleaux creux ; un Religieux a imaginé des moyens ingénieux et une machine très-commode pour les dérouler avec le moins de dommages et de lacunes possibles. Dans cette même salle , on peut lire quatre de ces anciens manuscrits mis sur toile. Ils sont tous les quatre du même auteur , *Philodemus* ; l'un traite de la Musique et l'autre de la Philosophie ; le troisième de la Rhétorique , et un quatrième de la Morale. Puissent-ils devenir bientôt publics ! Dans la même armoire , on a placé l'encre et des tablettes avec leur stylet. On y remarque aussi des espèces d'empreintes ou cachets de cuivre gravé. On a trouvé encore une espèce de plume de bois ou de roseau , dont le bec taillé comme celui des nôtres , n'étoit point fendu.

Une armoire entière de ce cabinet est destinée aux Priapes trouvés dans les fouilles d'Herculanum : les uns servoient d'ornemens aux lampes et ailleurs ; les Dames de ce tems portoient les autres à leur col , plusieurs sont ailés ; quelques-uns représentent un animal dont chacune des parties seroit Priape elle-même , la tête , les pieds , etc. Des préjugés religieux , autant que le libertinage , ont multiplié ces images , symbole de la génération et même de la cause universelle qui donne la vie à tout ; tant les extrêmes se touchent , ou plutôt tant les mœurs des hommes changent et diffèrent ! La simplicité et l'innocence de nos ancêtres ne trouvoient rien d'indécent dans les objets qui aujourd'hui font rougir la pudeur.

Dans la sixième salle sont de grands landiers de fonte , propres à porter des lampes , et qui ressemblent à nos guéridons modernes ; dans un retranchement on a réuni tout ce qui concerne la cuisine.

La septième contient deux grands bronzes représentant des Gladiateurs et quantité de petites figures ou divinités du paganisme.

Près et dans la huitième salle, on voit un beau vase, une Vénus pudique de marbre blanc, de belles colonnes d'albâtre, de marbre verd, etc.

Au milieu de la neuvième salle, est un faune. On y a aussi suspendu par son anneau un petit cadran solaire qui a la forme d'un jambon, la queue de l'animal sert de gnomon.

Dans les fouilles de la ville souterraine on a trouvé aussi des camées bien gravées sur des pierres fines, mais point de diamans blancs; on a ramassé des médailles, des monnoies, des anneaux d'or pour passer dans les bras, des bagues, des colliers, plaques d'or et bracelets, de longues épingles d'argent pour le chignon des femmes.

Dans cette salle on a rassemblé aussi des denrées et des fruits de différentes plantes, des amandes encore dans leurs enveloppes, des figues, des noyaux de pêches et d'abricots, des boutons et des fleurs de grenadiers. On conserve du vin qui ressemble à un morceau de verre noir et qui fut trouvé au fond d'un vase de terre avec cette inscription : *Herculani nonius*.

On y a aussi placé deux pains ronds, une bouteille d'huile, de la poix, des semelles de souliers, des boutons d'habit plus gros que les nôtres, un morceau de galon d'or pur, du rouge à l'usage des Dames, et des filets ou réseaux.

Le dixième cabinet renferme plusieurs idoles en bronze.

Dans celui qui suit, on a transporté des mosaïques et une figure de marbre blanc dont les draperies sont peintes en rouge; on y voit aussi deux dains en fonte, etc.

Dans la douzième et dernière salle sont des instrumens de guerre, et un pavé ou parquet en marquetterie représentant l'enceinte d'une ville de guerre.

De l'autre côté du palais royal de Portici sont les salles destinées uniquement aux peintures antiques d'Herculanum.

(7)

Dans un premier sallon , sont les enseignes ou écriteaux. Les tableaux sont peints sur une espèce de stuc. On dit que ceux qui représentent les fruits , les animaux et les oiseaux ont plus de mérite que les autres ; en général les proportions des figures sont régulières , mais d'une composition froide. La perspective et la gradation dans les teintes manquoient aux Artistes d'Herculanum , mais ils excelloient dans les draperies.

Il faut convenir qu'ils avoient moins de secours que nous , puisqu'ils ne connoissoient pas la peinture à l'huile. Beaucoup de leurs Tableaux sont en camayeux. Le fond sur lequel ils peignoient étoit blanc ; ils peignoient quelquefois sur le marbre , mais toujours en détrempe. Les peintures ne sont pas de la même beauté que les ouvrages des Sculpteurs distingués par une composition d'un grand style , un excellent caractère de dessin et une parfaite exécution.

Le roi d'Espagne a fondé pour travailler à la description des monumens trouvés à Herculanum , une Académie composée d'abord de quinze membres , qui s'assembloient une fois par semaine , chez M. le marquis R. Tanucci de Florence , Secrétaire d'État. Nous avons déjà 7 volumes grand *in-fol.* de leur travail ; le premier contient un catalogue de 738 Tableaux , 350 statues , 1647 vases ou meubles , etc. Ce Tome parut en 1755 ; le premier volume des peintures (car ce riche trésor d'antiquité débute par l'explication et la gravure des Tableaux) , fut publié en 1757.

Cette superbe collection a été gravée et se continue aux frais de sa Majesté Sicilienne , qui a fait présent de la moitié de l'édition.

P L A N C H E P R E M I È R E .

L'agréable emplacement d'Herculanum et des autres villes voisines, étoit plus qu'aucun autre endroit, le Théâtre ou les Romains déployoient leur somptuosité dans la construction de leurs maisons de plaisance, situées le plus souvent sur le bord de la mer. On n'assure point que dans ces peintures, les vues de ces maisons soient fidèlement représentées. Dans plus d'une, on peut soupçonner avec quelque vraisemblance que l'Artiste a voulu transmettre quelques détails qui n'appartenoient qu'à l'Egypte, qu'il s'est livré dans d'autres morceaux à sa seule imagination, ou bien encore qu'il n'a voulu peindre tantôt que des parties séparées, dont ces lieux d'agrément étoient composés, tantôt qu'il les a dessinés dans tout leur ensemble.

Les édifices qu'on voit dans ce premier frontispice semblent nous donner une idée de trois corps de logis qui composoient ordinairement une maison de campagne.

Columelle dit que le premier de ces bâtimens s'appelloit *urbana*, ou noble, désigné sous le mot de prétoire par Palladio et par d'autres; Pline cependant le nomme *casa*; cette partie étoit l'habitation du maître. La seconde *rustica* étoit occupée par le fermier et les autres laboureurs; elle comprenoit encore les étables et écuries; enfin la troisième partie *fructuaria* servoit à mettre les provisions nécessaires et les productions du territoire.

Lucullus paroît être celui qui introduisit parmi les Romains la manie des maisons de campagne sises sur la Mer. C'est pour cela que Paterculus dit qu'il fût appelé *Xét-cès togatus*. Qui n'a entendu parler des maisons de plaisance de Baïa, du lac Lucrin, de Pouzzole et de tout ce rivage? Sénèque le Philosophe parle de la magnificence de celle que César possédoit près d'Herculanum. Consultez Grenius, qui a fait l'énumération de presque toutes les maisons qui ornoient ces beaux lieux. Strabon nous apprend que
tous

N^o 1.



2



Tom. I.

tous ces différens édifices et plantations étoient tellement près les uns des autres , que Baïa , Pouzzole , Naples , Pompéïa , Sorrento et Herculanium , ne sembloient faire qu'une seule et même ville.

Cette tour qui se voit sur le devant de notre gravure a exactement la forme de nos colombiers : peut-être en étoit-ce un.

P L A N C H E I I.

Nous aimons mieux garder le silence , ainsi que le fait ici le texte Italien , que de nous abandonner à des conjectures vagues qui n'apprendroient rien à nos Lecteurs.

P L A N C H E I I I.

Les Anciens appelloient *monochromata* , *monocrômes* , les peintures d'une seule couleur (*camayeux*) , pour lesquelles ils se servoient ordinairement de cinabre ; telle semble être la nature du Tableau rendu dans cette planche ; c'est l'un des quatre monocrômes peints sur le marbre que possède le Museum royal : ils sont parfaits dans leur genre et inestimables par leur singularité. Celui-ci tient la première place dans la description des ruines d'Herculanium , parce qu'il a été découvert le premier dans les excavations de Résine , le 24 Mai 1746. Il est aussi plus précieux que les trois autres , tant par les figures qui y sont représentées , qu'à cause du nom de l'Artiste qu'il a eu soin de nous transmettre dans un coin de son Tableau : *Alexandre Athénien l'a peint*. Ces mots nous instruisent de la patrie de l'Auteur et même encore du tems où il vivoit. Du moins la forme des caractères grecs (1) nous dénote qu'il florissoit un peu auparavant l'Ere-Chrétienne ; ni Pline ni d'autres Auteurs n'ont fait mention de cet Alexandre , qui méritoit d'avoir part à leurs éloges.

Quoique le Peintre ait eu le soin aussi de retracer le nom des héroïnes de son Tableau , savoir , *Latone* , *Niobée* , *Phébé* , *Illaire* , ou *Thelaire* et *Aglæ* (2) , ces renseignemens

[(1) L'epsilon , lesigma , et le phi sont écrits à l'ancienne manière.

(2) Voyez le dictionnaire de la Fable.

ne peuvent suffire pour nous faire connaître son intention ; en les unissant dans ce groupe. L'examètre de Sapho ,

Latone et Niobés étoient étroites amies ,

ne jette pas beaucoup de jour sur ce sujet , quoiqu'il autorise la réunion de ces femmes Grecques. On a imaginé plusieurs conjectures pour en rendre raison : (mais comme elles sont toutes vagues et peu satisfaisantes , nous en ferons grace à nos lecteurs ; avec d'autant moins de peine quelles ne jettent aucune lumière sur la marche et le progrès des Arts.)

Les deux personnes qu'on voit s'occuper agréablement à une espèce de jeu d'osselets , méritent particulièrement d'être remarquées.

Les Anciens appelloient ce jeu *pentalitizare* (1) , parce qu'on avoit coutume de jouer ainsi avec cinq morceaux de pierre ou d'autre matière et quelquefois avec cinq petits os , ou osselets appellés *astragales*. Il est à présumer que ce sont de ces petits osselets qu'on voit ici dépeints. On en conserve beaucoup de vrais et de naturels dans le Museum royal.

Pollux explique ce jeu des osselets avec quelques détails. Le *pentalita* , dit-il , se jouoit ainsi : on jettoit en l'air cinq petites pierres ou calculs , ou osselets , qui étoient d'abord dans la paume de la main , de manière qu'en la retournant on devoit les recevoir sur le dos de la même main ; et c'est là précisément ce que fait Illaire dans cette peinture. Les osselets qu'on n'avoit pu recevoir sur le dos de la main , se ramassoient ensuite à terre , comme il paroît que le fait ici Aglaé. Ce jeu étoit plus à l'usage des femmes que des hommes. (Les Écoliers le jouent encore aujourd'hui).

L'*astragale* des Grecs , et ce que les Latins appelloit *talus* , est le petit os tiré des agneaux ou d'autres petits animaux. Les Toscans le nomment *aliossos* , ou *talone* ou *talon*. Les Anciens parloient de ces petits os , quand ils disoient , *ludere talis*. L'a-

(1) Ce mot latin est composé de deux mots grec : *pente* , cinq , et *lithos* , pierre.

Liossus a six faces ; mais il ne peut se reposer que sur quatre. Eustache , commentateur d'Homère , a fait *ex professo* , un traité entier sur ce jeu ; mais il est bien différent de celui que nous offre ce Tableau. Il faut observer que dans l'antiquité les Artistes représentèrent assez communément dans leurs Peintures et Sculptures de ces sortes de jeux. Pline cite un fameux *simulacre* de Policlète , représentant deux jeunes Garçons jouant aux osselets , ce qui a fait donner à cette peinture le nom d'*astragalizonies*. Pausanias rapporte qu'on voyoit dans un Tableau de Polignote , les deux filles de Pindare , Camire et Clitie , occupées à cet amusement ; Séquino le représente dans une médaille curieuse avec cette inscription *qui ludit , arram det , quod satis est*.

Dans notre Tableau , on voit plus de cinq osselets , peut-être pour rendre le jeu plus compliqué et plus intéressant.

Probablement , le peintre du Tableau qui nous occupe en ce moment , fut si content de son ouvrage , qu'il y mit son nom. Sur les morceaux de Sculpture , il n'est pas ordinaire d'y trouver le nom de l'artiste ; parmi les Tableaux , un seul est venu à notre connoissance avec le nom du Peintre. Les Anciens avoient coutume de mettre le nom des personnages qu'ils peignoient. Pausanias remarque que Polignote mettoit à ses peintures un nom selon son caprice.

Pline , dans l'Épître dédicatoire de son Histoire Naturelle à l'Empereur Titus , dit que les anciens Peintres et Sculpteurs mettoient ordinairement des noms à leurs ouvrages avant qu'ils fussent finis. Apelle et Policlète en agissoient ainsi , voulant que leurs ouvrages fussent toujours regardés comme seulement commencés et non pas amenés à leur point de perfection , afin que celui qui voudroit les critiquer , pensât d'eux , qu'ayant été prévenus par la mort , ils n'avoient pu mettre la dernière main à leur ouvrage.

Mais Pline a ajouté , peut-être avec trop de confiance , qu'il n'y avoit que trois personnes qui eussent fait de pareilles inscriptions. Phidias a gravé celle-ci , sur sa fameuse *status*

de Jupiter Olympien : *Phidias , fils de Carmide , Athénien , m'a fait.* Nous avons encore en outre deux exemples de pareilles inscriptions , sur des ouvrages parfaitement finis , un dans le Museum Royal , où on lit sur un buste : *Apollo-nius m'a fait.* L'autre est la peinture d'un vase étrusque du Museum du célèbre Joseph *Valetta* : on y lit ces mots : *Maximus m'a peint.*

Quoique la peinture avec une seule couleur paroisse appartenir aux commencemens grossiers de l'Art , cependant les plus grands Maîtres , dans leurs ouvrages les plus finis , se sont servi de cette manière de peindre. Quintilien l'assure de Polignote et Pline de Xeuxis. Du tems des Empereurs , au rapport de ce dernier Auteur , elle étoit encore en usage.

Ces monochromes sont les premières peintures sur marbre que nous ayons reçues des Anciens ; on a disputé jusqu'à présent s'ils en avoient fait ou su faire : le *lapidem pingere* de Pline et tout autre passage , signifioit qu'on imitoit la peinture avec les veines même du marbre , mais non qu'on peignoit sur le marbre. *Voy.* Caylus.

P L A N C H E I V.

Plusieurs objets sont à remarquer dans ce frontispice ; d'abord , les caleçons ou culottes que portent visiblement deux des personnages qui y sont figurés ; ensuite , la tour et ses fenêtres , qui paroît propre à servir d'habitation ; l'édifice majestueux élevé sur des arches construites dans l'eau , et enfin le pont. Dans le lointain , sont d'autres édifices , entre lesquels on distingue une pyramide.

L'usage des culottes n'est pas nouveau ; sans parler d'Adam ; les Perses , les Mèdes et les Scythes ; s'en servoient , et une partie de la Gaule (Narbonnoise) , fut appelée *Braccata* , parce qu'elle en portoit. Il paroît que dans les premiers tems , les Grecs et les Romains n'en usèrent point. Il est vrai que Cicéron , dans les offices , Lib. I. dit que les Acteurs avoient tant de respect pour l'ancienne discipline , qu'aucun d'eux

3



4



Tom. I.

ne paroissoit sur la scène, *sine subligaculo*, sans caleçons, ou culottes, et Athénée, Liv. XIII, rapporte que les danseuses en Thessalie dansoient nues avec leur *diazolfe* (ceinture), suivant leur coutume. Mais Baïsius, dans son traité *de re vestiariâ*, estime que le *subligaculum*, la *diazolfa*, la *perizona*, ne couvroient que les seules parties naturelles, et non pas les cuisses comme le faisoient les *bracæ*, *culottes*. Suétone dit qu'Auguste se servoit de caleçons; mais on prétend que ce n'étoit que des bandages. Alexandre Sévère portoit des culottes. Voyez Saumaise. Honorius défendit de porter des caleçons dans les villes. Quoi qu'il en soit, il est évident d'après ce paysage, qu'à la campagne on mettoit des culottes dès avant le règne de Titus.

D'après l'édifice que nous avons sous les yeux et bien d'autres que nous verrons dans la suite, soit Bourgeois, Prétoriens, ou Nobles, il paroît que le goût des Romains dans la bâtisse de leurs maisons de campagne étoit de les construire sur une terrasse, laquelle étoit elle-même portée sur des arches ou arcades faites dans l'eau. Mais il ne faut point confondre avec ces bâtimens le *scripto-porticus* dont parle Pline : on apelloit ainsi un long portique destiné à la promenade, couvert et fermé par des fenêtres des deux côtés.

Au reste, les Romains bâtissoient non-seulement sur la Mer, mais aussi sur les rivières et les lacs, et ils faisoient un grand usage d'eau.

La pyramide qu'on voit ici sera, si l'on veut, un sépulcre. Il y en avoit en effet dans les maisons des champs. Scipion fut enseveli dans sa campagne; et Adrien dans celle de Cicéron, à Pouzzole.

P L A N C H E V.

Ce beau Tableau a été parfaitement bien conservé. La vivacité du geste du jeune homme assaillant fait l'éloge de la vive imagination de l'Artiste; et la contenance du Centaure, assailli au moment même qu'il porte sa main hardie sur la

Nymphe effrayée qui le repousse, nous fait entrer dans l'idée du Compositeur habile. Il aura peut-être eu intention d'exprimer quelque scène de la guerre des Lapithes contre les Centaures. La jeune femme sera donc Hippodamie, épouse de Pirithoüs, que le Centaure Euritus veut enlever, mais dont Thésée, ou quelque autre Héros, se dispose à punir par la mort le téméraire attentat.

Ce marbre peint, ainsi que deux autres gravés par la suite, et à-peu-près de la même grandeur, de la même touche et du plus grand mérite, fut trouvé dans les excavations de Résine, le 24 Mai 1749.

(Consultez les Mythologues sur le trait de la Fable, auquel ce Tableau paroît appartenir.)

Lisez aussi Ovide, Métam. XIII, vers 210 et suiv. mais sur-tout Virgile, *Ænéide* XII; vers 301 et suiv. Il semble que le Poète ait voulu lutter contre le Peintre, ou bien que celui-ci a tenté d'imiter le premier.

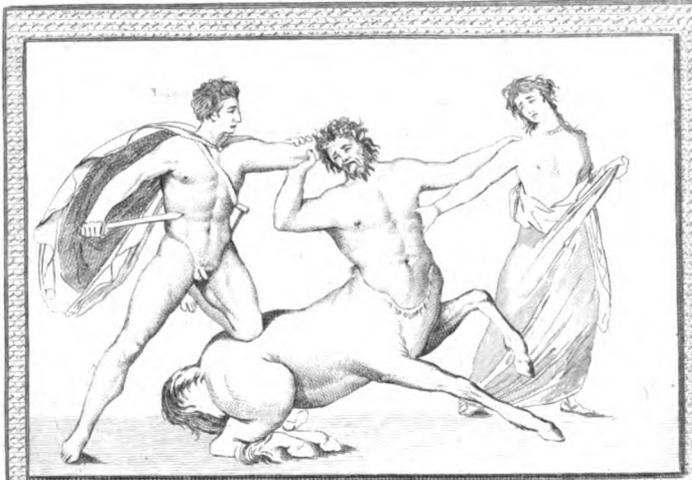
P L A N C H E V I.

Ce Frontispice est curieux, par rapport aux différens objets qui en occupent le champ. Entre les rochers, on aperçoit un Terme, et sur la porte on observe une roue dentelée.

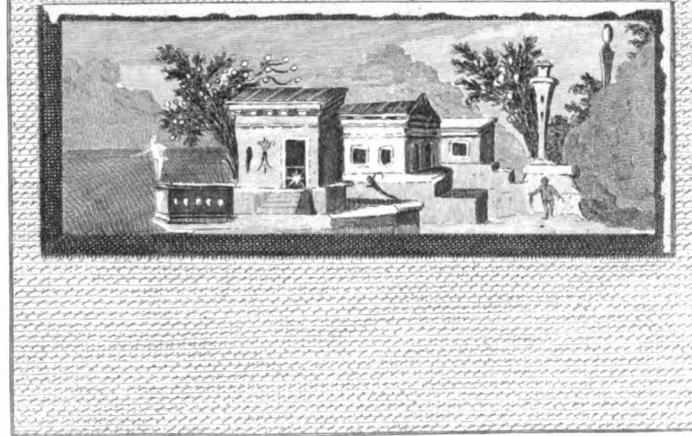
On sait que Numa ordonna aux Romains de distinguer leurs possessions par des bornes, et d'y mettre des pierres consacrées à Jupiter Terminal. On représentoit le Dieu Terme avec un visage barbu, ou par une simple pierre, une petite colonne de marbre ou de bois.

On croit que cette roue dentelée servoit à tirer de l'eau, et c'est ce que les Latins appelloient *aucla* ou *rota*. Les Grecs se servoient aussi d'une pareille machine dans leurs moulins à eau. Cependant, comme on a trouvé cette même roue dans plusieurs peintures, dont les sujets étoient bien éloignés de l'eau, on pense que c'étoit plutôt une digue, treillis, ou balustrade, peut-être de bois, laquelle on plaçoit aux portes, ou à quelqu'autre ouverture.

5



6

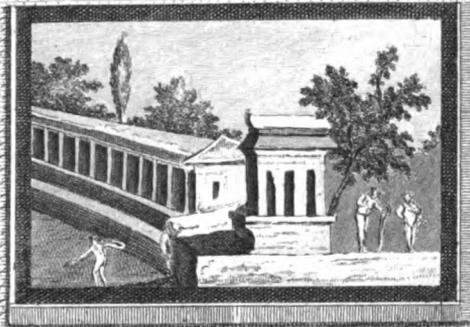


Tom. I.

7



8



Tom. I.

P L A N C H E V I I .

Cette Peinture a été si maltraitée par le temps, qu'on en sent à peine les contours, comme on peut le voir dans le dessin exact de la planche, ce qui ne contribue pas peu à en rendre l'explication encore plus difficile. Le Vieillard nu, en partie recouvert d'une peau, semble être le gouverneur de cet enfant, ou de *cette* enfant qu'il tient entre ses jambes, et à qui tout le reste du Tableau paroît avoir rapport. La Bergère ou la Nymphé qui caresse l'enfant, pourroit en être regardée comme la nourrice; et la femme, au port majestueux, qui tient par la bride un poulain, en sera ou la mère, ou celle qui en connoît toutes les aventures, comme on peut le conjecturer par le doigt index de cette femme, tourné vers l'enfant. On pourroit donc croire que le Peintre a voulu représenter ici ou l'éducation d'Achille, ou Neptune caché dans sa retraite, ou l'accouchement mystérieux de Cérès, qui, transformée en jument, enfanta la Déesse Régina et le cheval Arion. Quoi qu'il en soit de nos conjectures, quelque soit le sens du groupe peint sur ce marbre, il n'en est pas moins précieux.

La pierre ronde (en forme de cylindre) avec l'autel posé dessus, comme on en trouve dans d'autres monumens, semble indiquer que le sujet traité ici appartient à quelque Divinité.

Le Vieillard a le bras droit couvert; chez les Grecs, la tunique qui n'a qu'une manche, étoit affectée aux esclaves. La peau qui le couvre semble indiquer un Berger ou un Héros.

Pour le manteau, qui, montant à travers le col, ferme la bouche de la Nymphé penchée derrière le Vieillard, l'ingénieuse imagination du Peintre aura peut-être voulu représenter le secret ou le silence.

P L A N C H E V I I I .

Le texte Italien nous abandonne ici. Ce cul-de-lampe a quelque ressemblance pour la construction des bâtimens qui y

sont peints avec la planche quatrième , à laquelle nous renvoyons le Lecteur.

P L A N C H E I X.

Cette Peinture représente une magnifique maison de plaisance, ou plutôt un jardin. Près du rivage est une statue sur une haute base ; c'est peut-être un Hercule qui avoit un temple sur le bord de la Mer. Ce pourroit être aussi Glaucus, le Dieu des pêcheurs, ou bien Palémon ; ou Neptune lui-même, le temps ayant sans doute fait disparaître les pointes du trident, dont il ne reste que le manche. On pourroit aussi présumer que les autres figures sont des Laboureurs, dont le Fermier ou le Chef est celui qui tient des clefs.

P L A N C H E X.

(Les ruines qui composent ce joli cul-de-lampe nous paroissent d'un dessin agréable. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur ce petit Tableau.)

P L A N C H E X I.

Dans les autres peintures du Museum royal, on ne voit que des masques seulement, ici on peut affirmer qu'on distingue parfaitement les personnes elles-mêmes masquées ; mais on ne peut décider avec la même certitude du caractère de ces personnages. Il est vraisemblable pourtant que le Peintre a voulu exprimer ici une action tragique, si l'on fait attention à la tristesse profonde, aux pleurs, et à leurs habits (de ces trois figures longs et rayés qui, descendant jusques sur leurs pieds, couvrent encore une partie de leur chaussure.

Il n'est pas douteux que ces trois figures sont peintes masquées, puisqu'outre l'allure de leur visage, qui certainement ne semble pas naturelle, on distingue visiblement qu'elles portent des masques, à cette grande ouverture, à travers laquelle on aperçoit leur

9.



10

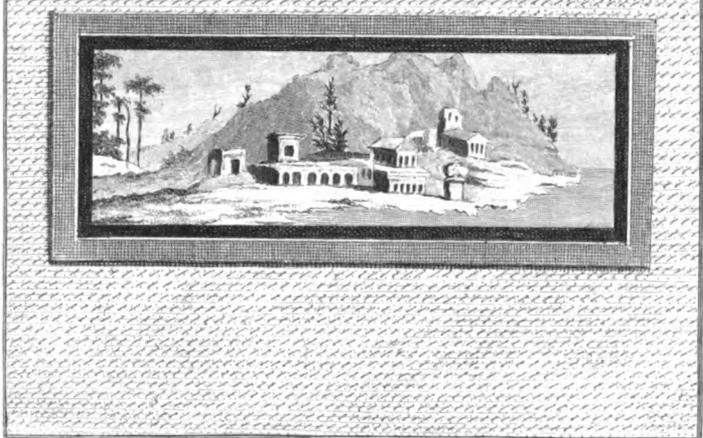


Tom J.

11



12



Tom. I.

leur bouche. Leurs cheveux épars semblent postiches, tels que ceux dont se servent les Dames à leur toilette (1).

On pourroit ranger ces trois femmes dans la classe de celles qu'on appelloit *præfixæ* et qui alloient devant le deuil, ou de celles qui dans l'intérieur des maisons s'abandonnoient à toutes les démonstrations de la tristesse, en attendant la cérémonie des funérailles.

On en rencontre de semblables sur plusieurs monumens antiques; et Suétone, dans la Vie de l'Empereur Vespasien, dit que le mime portoit un masque représentant le mort et qu'il contrefaisoit ses dits et actions, comme s'il étoit vivant; d'où l'on peut conclure que les masques quelquefois étoient en usage dans les funérailles; mais il restera toujours une difficulté à résoudre; savoir comment ces femmes masquées pouvoient imiter au naturel une vive et sincère douleur. D'ailleurs, dans le Tableau qui nous occupe en ce moment, on ne voit ni cadavre, ni pompe funèbre. On pourroit dire, il est vrai, que ces femmes paroissent quelquefois sur la scène, et que dans notre peinture, on les a voulu représenter ainsi, ou bien peut-être sur la porte du défunt; mais non autour du mort.

Pollux appelle *cothurnous et embadas* ces chaussures communes, ou cothurnes bas, que le Peintre semble avoir voulu indiquer ici. La haute taille et peut-être mal proportionnée de la première des trois figures nous confirme dans la pensée qu'il y a ici des personnages tragiques, dont le propre étoit d'imiter la grande et majestueuse taille des héros et des héroïnes: ce qui cependant a fait croire à d'autres que les véritables et hauts cothurnes sont ceux qui, couverts par les vêtemens, ne paroissent pas.

Consultez l'article des masques dans l'élégant et savant ouvrage intitulé : *Description des pierres gravées du cabinet de monseigneur le Duc d'Orléans*, par MM. Lachaud et le Blond. Tome premier, in-fol.

(1) Cette dernière phrase est exactement traduite de l'Italien.

P L A N C H E X I I .

On voit ici plusieurs bâtimens qui forment un petit village.

P L A N C H E X I I I .

Cette Peinture, l'un des morceaux les plus considérables du Museum royal, peut aussi en être regardée comme l'un des plus beaux. Elle fut trouvée avec plusieurs autres, dans les excavations de Résine, lors des premières découvertes, faites en 1739. Ce tableau étoit placé dans un grand appartement qu'on a cru un temple. Au moment qu'on le mit au jour, il étoit parfaitement conservé; les couleurs en étoient fraîches et vives; mais le tems leur a fait perdre, depuis, beaucoup de leur vivacité. Les figures en sont très-bien disposées, et chaque partie de ce sujet appartient à un grand talent. Cette peinture représente la célèbre Fable de Théée dans l'isle de Crète. Ce Héros est peint nu; sa taille est celle d'un géant; il porte une massue noueuse, et il a une bague au doigt annulaire de la main gauche (1). On y a peint aussi plusieurs jeunes Athéniens et plusieurs filles, groupés dans différentes attitudes convenables aux transports de leur reconnaissance. Ces Personnages paroissent sortir de la porte du labyrinthe.

(1) Les Planches étant gravées du même sens que l'*in-folio* que nous réduisons, la bague se trouve à la main droite dans notre Estampe. C'est un léger inconvénient, qui cesse même d'en être un aussi-tôt qu'on en a prévenu. Les plus habiles Artistes se le sont permis, même dans des gravures originales. Voyez, par exemple, *les Coususes de Beauvarlet et les Musiciens ambulans de Will*, etc. à plus forte raison dans celles-ci qui ne sont que des réductions. Faire disparaître ce défaut, nous auroit pris trop de tems et de peine, et nous eût mis dans le cas de ne pouvoir répondre avec exactitude aux engagemens contractés envers le public.

Que cette Note nous serve d'excuse, et d'avertissement à nos Lecteurs, toutes les fois qu'ils rencontreront dans nos Estampes un Sujet rendu, en sens contraire à celui de l'original.

Etendu aux pieds du vainqueur, le Minotaure est d'une forme toute autre que celle qu'on remarque sur les médailles. La Déesse qu'on aperçoit dans le haut du tableau, assise et tenant d'une main l'arc et la flèche, représente la Divinité protectrice de Thésée.

Egée, Roi d'Athènes, ayant fait tuer Androgée, fils de Minos, Roi de Crète, les Crétois, pour venger cette mort, déclarèrent la guerre aux Athéniens. Alors affligée de la peste, Athènes fut obligée de souscrire au traité du Roi de Crète, dont les conditions étoient que, dans un tems prescrit, elle fourniroit un nombre déterminé de jeunes garçons et de jeunes filles, pour servir de victimes au Minotaure. Ce monstre étoit le fruit de l'union infâme de Pasiphaë, fille de Minos, avec un Taureau. Il étoit renfermé dans un labyrinthe, duquel il n'étoit plus possible de sortir dès qu'une fois on se trouvoit perdu dans ses longs détours. Le tems approchoit où l'on devoit pour la troisième fois payer le tribut au monstre, lorsque Thésée, fils d'Etra et d'Egée, sorti de Trézène sa Patrie, où il avoit été élevé, vint à Athènes pour y retrouver son père. Il ne put voir la désolation de cette Ville sans en être touché, et s'offrit généreusement à être du nombre des malheureuses victimes. Arrivé en Crète, il devint amoureux d'Ariadne, fille de Minos, et lui plut tellement qu'elle lui enseigna le moyen de sortir du labyrinthe après qu'il auroit tué le monstre.

Plutarque, dans la vie de Thésée, Diodore, Apollodore, Hyginus, Catulle et presque tous les Poètes, ont fait mention de ce trait, et l'ont tous narré d'une façon différente.

Plusieurs Savans ont expliqué cette Fable d'une manière assez naturelle. Minos étant infirme ou éloigné de sa femme, Pasiphaë aima un jeune homme nommé Taurus, lequel, selon Plutarque, étoit Commandant de la flotte du Roi de Crète. La Reine en eut deux enfans, dont l'un ressembloit à Minos et l'autre à son père.

Aimeroit-on mieux cette autre explication que nous devons

encore à Plutarque? Minos institua des jeux funèbres en l'honneur d'Androgée. Le prix du Vainqueur consistoit en esclaves Athéniens. Le premier qui le remporta fut Taurus, rival de Minos. Thésée, ayant combattu et tué ce Taurus qui déplaisoit au Roi de Crète, obtint la liberté de ses concitoyens et l'affranchissement du tribut.

La figure de Thésée est nue. Pline nous apprend que parmi les Artistes Grecs, il étoit reçu que le nu convenoit généralement aux Héros. *C'étoit le génie Grec de ne rien voiler.* Philostrate ajoute qu'en particulier, la nudité des pieds étoit consacrée aux principaux personnages. Quant à la chevelure de Thésée elle ne diffère en rien de celle des jeunes garçons qui l'environnent. Le Peintre aura voulu observer la coutume universellement en usage chez les Grecs.

La taille qu'on donnoit ordinairement aux Héros, étoit de dix coudées, comme nous l'apprend Philostrate : or, pour rendre plus sensible la hauteur de celle de Thésée, le Peintre l'a représenté hors des proportions des autres figures qui l'accompagnent : il a suivi l'exemple de Lisippe, qui, au rapport de Pline, a contribué beaucoup aux progrès de l'Art de la Sculpture en diminuant le volume des têtes, en rendant les corps moins colossaux, plus grêles ; afin de faire ressortir davantage la figure principale.

La massue avec laquelle Thésée tua le Minotaure, étoit de fer ou de bronze, suivant Pausanias et plusieurs autres Auteurs. Il sembleroit que notre Peintre se seroit trompé ici en la faisant de bois, couvert de nœuds, si Eustache, dans son Commentaire sur Homère, n'avertissoit pas que cette massue étoit de bois, armée de fer à son extrémité.

Pour rendre raison de la bague que Thésée porte à son doigt, il faut se rappeler que ce Héros se vantoit d'avoir Neptune pour père. Le Minotaure, pour s'en moquer, jetta un anneau dans la mer, en lui disant, que s'il étoit véritablement le fils du Dieu des mers, il lui seroit facile de retrouver la bague. Thésée sur le champ se plonge dans les

eaux , et protégé par Amphitrite , il revient avec l'anneau et une couronne qu'il donna à Ariadne. On soupçonneroit d'abord que le Peintre n'a pas ignoré cette Fable : mais quand nous remarquons un pareil anneau au doigt de la jeune fille qui tient la massue , cette conjecture ne peut plus être admise. Aulugèle écrit que les anciens Grecs portoient un anneau au doigt de la main gauche , qui est le plus voisin du plus petit. (C'est le doigt que nous appellons *annulaire* et que nous avons ainsi désigné , parce qu'encore aujourd'hui nous le destinons au même usage , sur-tout dans la cérémonie du mariage).

Les Athéniens envoyoit en tribut au Minotaure sept jeunes filles et sept jeunes garçons , tous les neuf ans , suivant quelques Auteurs , et chaque année selon d'autres.

Plusieurs ont cru que la jeune personne , qui tient la massue de Thésée et dont la main gauche est ornée d'un anneau et de son chaton , étoit cette même Ariadne qui facilita la victoire du Héros. D'autres ont imaginé que c'étoit Périclès , la plus belle des sept jeunes Athéniennes , et celle que Minos aimait : mais ce seroit se hasarder que de décider ce point. Elle est vêtue selon le costume Athénien et les monumens antiques , expliqués par le P. Montfaucon.

On prétend que le fameux labyrinthe de Crète , où l'on enferma le Minotaure , fut bâti par Dédale sur le modèle du célèbre labyrinthe d'Égypte , qui servoit de retraite aux Crocodiles sacrés et dont la construction merveilleuse surpassoit celle même des Pyramides. Consultez Hérodote , livre d'Euterpe. Lisez aussi l'élégante description qu'en a fait Ovide , Métam. VIII.

Nous ne dirons rien du fil qu'Ariadne donna à Thésée , pour ne point répéter ce que tout le monde connoit.

Nous ajouterons seulement que Pausanias dit avoir vu un tableau de Thésée , portant le Minotaure enchaîné. Notre Peintre a représenté le monstre étendu mort à la porte du labyrinthe : la position qu'il a donnée à cette figure rappelle un

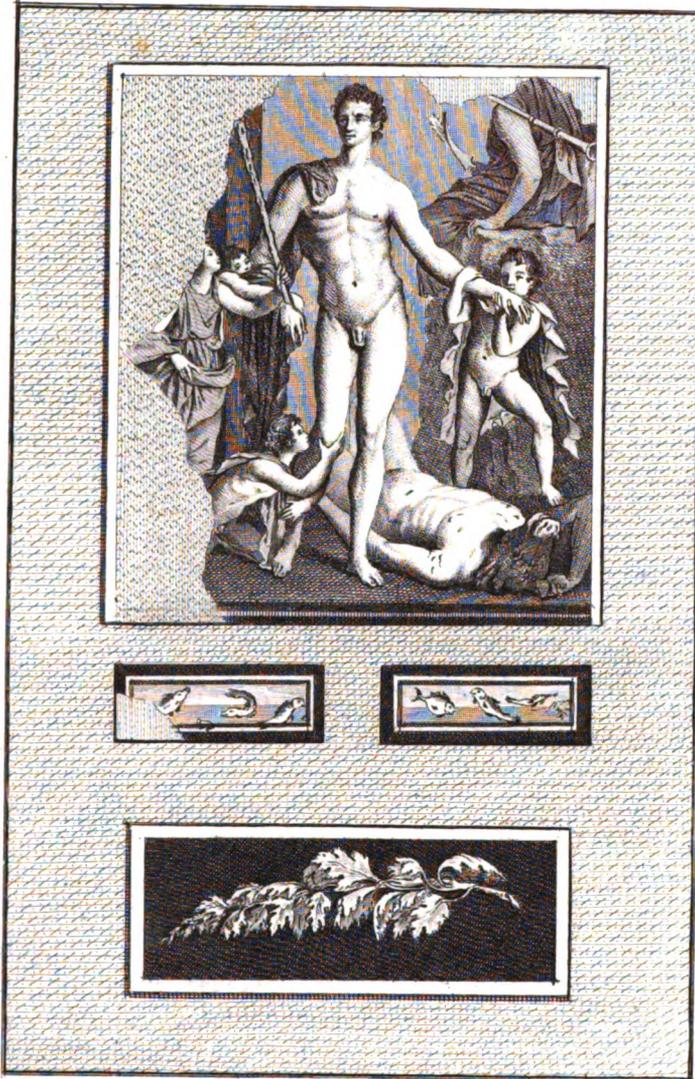
passage de Pline , remarquable dans l'histoire des Arts : à dit , en parlant de Pausanias de Sicyone , l. XXXV. c. 12 : « Il fut l'inventeur d'une manière souvent imitée depuis , » sans pouvoir être égalée. Car pour exprimer la longueur » d'un bosuf (dans un sacrifice qu'il peignit sur les por- » tiques de Pompée) , » il ne le présenta pas de côté , mais de » face , et n'en réu-sit pas moins à l'exprimer ». Voyez l'es- » timable traduction de M. Poinssinet de Sivri.

La Divinité qui occupe le haut du Tableau , est-elle Vénus ou Diane ? Plutarque et Callimaque penchent beaucoup pour la première , et en effet , si Thésée n'eut point intéressé le cœur d'Ariadne dans son entreprise , il est douteux qu'ils s'en fût bien tiré. Mais l'arc , les flèches et le carquois , sont des attributs affectés à Diane , que Thésée honora d'un temple à Trézène. Cependant cette Déesse est toujours représentée avec un habit court et la jambe découverte ; et dans notre tableau le vêtement de la figure en question tombe jusques sur ses pieds.

On élève aussi des doutes sur l'instrument qu'elle porte : est-ce un carquois ? est-ce une trompette ?

Le tableau , dont nous venons de rendre compte , étoit peint sur les murailles. Cependant , au rapport de Pline , liv. XXXV , les Artistes médiocres peignoient ordinairement sur les murs ; les grands Peintres peignoient *en tableau* , comme un moyen de résister plus long-tems à la lime du tems , aux fureurs des incendies et aux accidens des transports. L'usage antique de peindre sur les murailles s'est renouvelé du tems d'Auguste ; et cette méthode est encore adoptée pour les édifices , tant publics que particuliers.

On a cru que le lieu où l'on a trouvé ce tableau étoit un temple , d'après ce principe de Vitruve , VII , 5 , que les édifices doivent avoir chacun le genre de peinture qui leur est propre. Les tableaux remplis de figures , représentant des Dieux ou des Héros , étoient désignés par les Anciens sous le nom de *Megalographie* ; et différoient de ces autres peintures qui n'offroient que des sujets de caprice , tels qu'une pêche , un paysage , un morceau d'architecture , etc.



Tom. I.

N. B. Nous avons adopté cette nuance que les Anciens avoient grand soin de marquer parmi les Arts et même entré les parties de chaque Art : nous appellons *Peintres de Genre* les Artistes qui se consacrent spécialement à peindre des marines, des paysages, des fruits, des fleurs, même des batailles; et nous ne donnons le titre de *Peintre d'Histoire* qu'à nos grands Maîtres, qui n'exercent leurs pinceaux que sur de grands sujets, tirés de l'Histoire ou de la Mythologie.

Pendant, qu'on nous permette de hasarder ici une réflexion ! N'est-il point injurieux de reléguer dans la classe subalterne des Peintres de Genre, au rang de ceux qui bornent tout leur talent à bien rendre une fleur ou un animal isolé, un Maître qui, se livrant à toute la chaleur de son imagination, à tous les élans du Génie, nous fera frémir en nous offrant le moment d'une bataille, ou les horreurs d'une tempête et le désespoir d'un naufrage? Vernet (qu'on nous pardonne de citer ce nom, comme nous citerions celui d'un Peintre de l'antiquité), Vernet doit-il être confondu avec ces Artistes qui ne sont jamais sortis de l'intérieur d'une taverne? etc. etc.

P L A N C H E S X I V et X V.

Ces Peintures n'ont aucun rapport avec le Thésée du tableau précédent. Elles furent trouvées en divers lieux; leur peu d'importance et leur extrême petitesse nous dispensent d'en faire une explication particulière; nous en donnons ici les Planches, pour ne point priver le Public du plaisir d'observer le goût des Anciens dans ce genre.

Ces deux morceaux, représentant des poissons dans l'eau, ne laissent pas que d'avoir leur prix, quoiqu'ils ne soient pas de la première beauté.

Dans la Planche XIV, on voit trois poissons, dont l'un est un rouget, ayant la tête et les nageoires rouges.

La Planche XV offre aussi trois poissons, un rouget, un anchois, et une dorade.

Ce qui forme le carré, ou la bordure de ces deux tableaux, est de couleur violette.

Ces deux morceaux étoient peints sur la muraille.

P L A N C H E X V I.

Cette branche de chêne sur un fond noir, a été trouvée si belle qu'elle a étonné les savans et les gens de goût.

P L A N C H E X V I I.

Cette Peinture, d'une aussi belle manière que celle de Thésée, et trouvée comme elle dans les excavations de Résine, est vraisemblablement du même maître; il y règne le même coloris, le même goût: mais le sujet n'en est pas aussi intelligible. Il paroît dans ce tableau que toutes les autres figures se rapportent au petit enfant qui tette la biche et que l'on suppose être Télèphe. Hercule, son père, orné de ses attributs caractéristiques, regarde attentivement l'enfant, tandis qu'une jeune fille, remarquable par ses ailes, sa couronne de feuilles d'olivier sur la tête et par les épis de bled qu'elle porte, montre ce même enfant de la main gauche. Une femme majestueuse, couronnée de fleurs, assise près d'une corbeille de fruits, semble prendre l'enfant sous sa protection Divine. Elle tient dans sa main gauche une espèce de branche d'arbre. Son air sérieux paroît annoncer qu'elle a quelques circonstances importantes à révéler. Le jeune Faune ou le Dieu Pan, qui se tient debout derrière elle et qui l'accompagne, contribue beaucoup à la faire ressortir. L'aigle et le lion apprivoisés ont été certainement placés-là par le Peintre pour rendre son sujet plus clair; mais il n'en est devenu que plus obscur pour nous.

Diodore IV. 33, dit que Télèphe fut nourri par une chèvre; Apollodore III. 9, Hyginus F. 99, et Pausanias IX. 31, rapportent que parmi tous les beaux ouvrages des plus fameux Artistes qu'ils ont vus sur l'Hélicon, ils ont distingué une biche présentant ses mammelles au petit Télèphe.

Hercule

Hercule victorieux, retiré en Arcadie près du Roi Aleus, devint l'Amant heureux d'Angé, fille de son hôte. Le père s'apercevant des suites de cette union, ordonna de jeter à la mer l'enfant et celle qui le portoit encore dans son sein. La mère accoucha en route ; le confident, chargé des ordres cruels de son maître, trompa le Roi. L'enfant fut caché sous un gazon dans un bois, et la mère fut vendue à des passagers faisant voile pour l'Asie, et qui la revendirent au Roi de Misie. Cependant, un Berger trouva l'enfant qu'allaitoit une chèvre, et pour cette raison l'appella Téléphe, et le porta au même Prince. Les Auteurs ont donné plusieurs versions différentes de ce trait de la Mythologie.

Tous les Mythologues, ainsi que tous les monumens antiques, s'accordent à donner pour attributs à Hercule, l'arc, les flèches, le carquois, la peau de lion et une couronne ; Hésiode le couvre même d'une armure.

Les fruits qui sont dans la corbeille de notre tableau paroissent être des raisins et des grenades.

On doute beaucoup du nom qu'il faut donner à cette belle femme, assise près de la corbeille. Ne seroit-ce qu'Angé, la maîtresse d'Hercule ? Est-ce une Nymphé ou une Divinité ? Lucine ou Minerve ? ou plutôt la Déesse tutélaire de la Grèce ? ou bien Flore que le Dieu Pan accompagnoit ordinairement ? Cette femme ne représenteroit-elle pas la Misie où devoit régner Téléphe adopté par le Roi de cette contrée et désigné par lui pour être son successeur ; Pindare dit que l'Arcadie étoit abondante en vignes, et que ce pays fertile reconnoissoit Pan pour sa Divinité principale.

Les altes, les épis et la couronne de fleurs ou de feuilles d'olivier, que porte l'autre femme peinte dans ce tableau, feroient croire qu'on a voulu représenter le Génie de la Paix et de l'Abondance qui en est la suite ; ou celui de la fortune, et d'une Providence divine qui veille sur les destins du jeune Téléphe.

Le bâton pastoral, les pipeaux et la peau du tigre, sont le

attributs ordinaires du Dieu Pan , représentant la Nature. Cependant , dans notre peinture , il n'a point de barbe , ni de cornes , autres signes caractéristiques de cette Divinité. Mais il ne faut point confondre le Pan des Grecs avec le Faune des Latins.

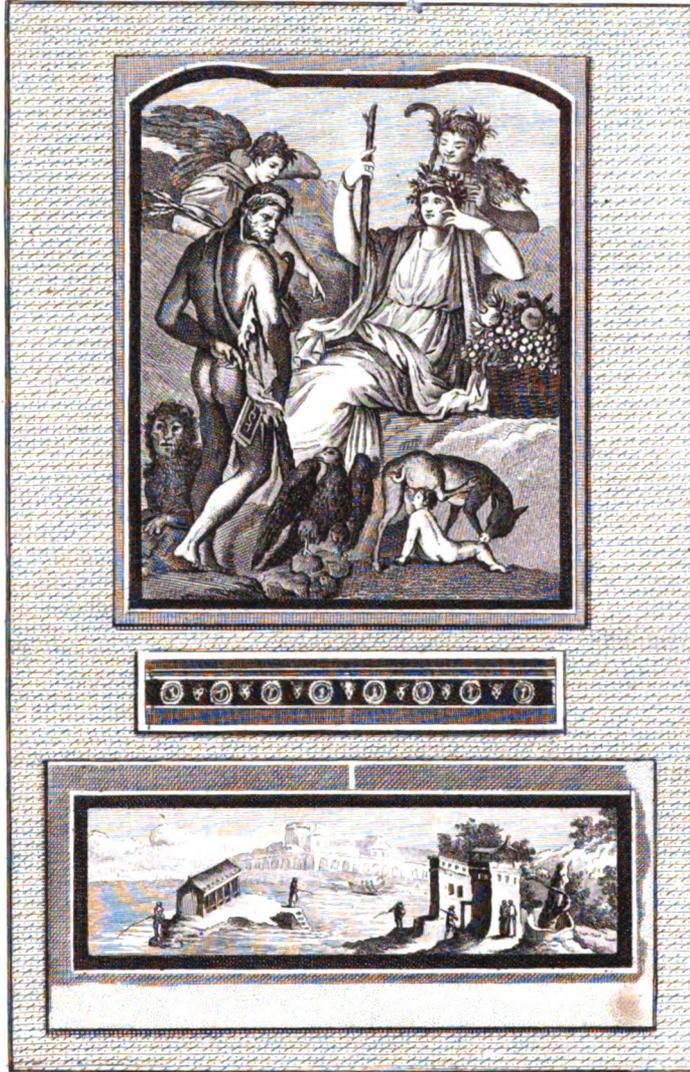
On est bien plus embarrassé encore sur ce qu'on doit conjecturer de l'aigle et du lion apprivoisés. Nous n'entrerons point dans le détail des divers sentimens que cette peinture a fait naître parmi les Savans , entre lesquels quelques-uns ont cru entrevoir une Allégorie de l'Empire Romain.

N. B. Mais aucun Auteur ne s'est avisé de proposer ce tableau comme un sujet national , un trait de l'Histoire particulière de la ville d'Herculanum : cependant la figure d'Hercule , qui est un des principaux objets de cette peinture , auroit pu donner quelques degrés de probabilité à cette conjecture que nous ne faisons qu'indiquer en passant.

Qu'on nous permette de hasarder encore une autre opinion qui nous paroît assez vraisemblable. Le Peintre philosophe n'auroit-il pas voulu nous donner ici un emblème de la Nature , ou des principaux âges de la vie de l'homme ? L'enfance , la jeunesse et l'âge viril y seroient alors visiblement exprimés. Aucun des attributs qu'on donne à la Nature , quand on veut la personnifier , n'a été oublié. Sous ce point de vue , ce tableau porte avec lui le plus grand intérêt et mériteroit peut-être de la part des Savans et des Sages l'examen le plus circonstancié. Nous laissons à nos Lecteurs le plaisir de faire ces différentes applications.

P L A N C H E X V I I I.

Cette Frise , qui n'a aucun rapport avec le tableau de Téléphé et qui fut trouvé dans un autre endroit , faisoit partie , vraisemblablement , d'un ornement d'Architecture. Le Peintre aura voulu mettre , dans les ovales , de petites figures en place des feuilles de trèfle , et des têtes de moutons entre deux. Si l'on vouloit rendre raison de chacune de ces petites figures , ce seroit une entreprise très-difficile.



Tom. I.

20



21



22



Tom . I.

P L A N C H E X I X.

Cette petite peinture nous offre , dans le lointain , quelques fabriques au bord de l'eau , et un bâtiment assez grand. On remarque sur le premier plan une espèce de tour dont la couverture , un peu élevée , est soutenue par de petites colonnes. L'usage antique étoit de couvrir les lieux exposés à l'air , tels que les passages , les terrasses , etc. d'une espèce de banne de toile.

Il semble que le toit du temple , qui se trouve isolé au milieu de l'eau , soit fait de planches.

Le tronc d'arbre voisin de la tour produit l'effet le plus pittoresque , et suppose dans l'Auteur de ce tableau autant de goût que d'intelligence.

P L A N C H E X X.

Ce tableau représente une maison de campagne , sur le bord de la mer , ayant deux portiques couverts , avec plusieurs grandes fenêtres. On voit à Portici une Peinture toute semblable à celle-ci , et notamment ce grand pilier soutenu sur sa base.

P L A N C H E X X I.

Les deux palmiers que l'on voit dans ce tableau , aux deux côtés du bâtiment , pourroit bien indiquer que c'est un temple : mais comme tout ce qui est représenté ici est plutôt ruines qu'autre chose , nous nous abstiendrons d'en dire davantage.

P L A N C H E X X I I.

Ce petit paysage nous offre encore une maison de campagne , toujours sur le bord de la mer. La petite barque à voiles qui s'y trouve , rend cette peinture intéressante et variée.

P L A N C H E X X I I I.

Ce tableau , d'une grande beauté dans toutes ses parties , représente le premier des travaux d'Hercule. Ce Héros , à peine né , étouffa deux serpens que Junon avoit envoyés contre lui pour le tuer : ce que voyant Alcène , elle ne put se dé-

fendre d'un mouvement d'effroi et d'indignation. D'une part, assis sur un trône, on voit un homme qui porte la main à son épée, comme pour en frapper les serpens; de sa gauche (1) il tient un sceptre. D'un autre côté; Amphytrion porte dans ses bras Iphiclus effrayé. Si l'on confronte cette peinture avec celle de Zeuxis, décrite dans Pline, XXXV. 9, on pourroit présumer que notre Peintre a imité en partie cet excellent original. La manière singulière dont Amphytrion est habillé mérite qu'on examine avec une attention particulière sa tunique, son épomide, son manteau, son chapeau et ses espèces de bottes. Le collier que porte Hercule enfant, et qui est de couleur d'argent, est digne aussi de remarque.

Revenu vainqueur de Thèbes, Amphytrion trouva chez lui Jupiter qui, revêtu de sa figure, avoit pendant son absence séjourné auprès d'Alcmène son épouse. Les froides caresses de sa femme, à son arrivée, l'inquiétèrent; il alla consulter le Devin Tyrésias, qui lui expliqua tout le mystère. Alcmène, dans le temps prescrit, accoucha de deux enfans; savoir, d'Hercule, fils de Jupiter, et d'Iphiclus, fils d'Amphytrion. Les Poètes Grecs et Latins se sont fort égayés sur cette aventure, qui a fourni à Plaute et à Molière le sujet d'une Comédie très-plaisante.

Selon Apollodore, Hercule n'avoit que huit mois quand il étouffa les deux serpens. Théocrite lui en donne dix; cette dernière variante est plus vraisemblable et un peu plus conforme à notre tableau.

Phérécide, très-ancien Historien, cité par Apollodore, prétend qu'Amphytrion cacha les serpens dans le berceau des enfans pour reconnoître son véritable fils.

La tête d'Alcmène, dans notre tableau, est tellement endommagée, qu'on en distingue à peine les contours.

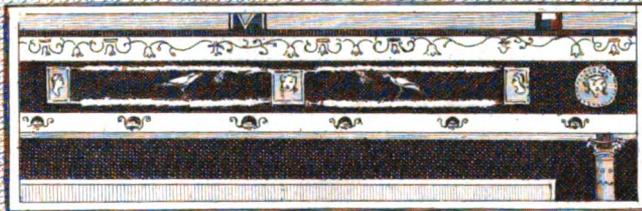
Le trône, qu'on voit représenté ici, est tel que l'offrent les médailles et les bas-reliefs. Le sceptre aussi est conforme à

(1) Voyez la Note de la Planche No. XIII, page 17.

23



24



Tom. I.

25



26



Tom . I.

ceux qu'on rencontre sur les monumens antiques , et désigne assez que celui qui le porte est un Dieu ; Jupiter lui-même , auquel il étoit particulièrement affecté , sur-tout quand on l'invoquoit pour la paix.

On appelloit *épomide* la tunique et la veste de dessus qui couvre les épaules ; le manteau qui recouvre le tout, ressemblé à ceux qui étoient en usage chez les Grecs.

Le chapeau , chez les Anciens , servant sur-tout aux voyageurs , convenoit parfaitement à Amphytrion.

En Grèce , on avoit coutume , quand on voyageoit , de porter des especes de bottes de cuir , garnies de *papyrus* ou de liége. Sur le devant de la jambe étoit une ouverture qu'on fermoit avec de petites bandes d'étoffes ou de cuir.

P L A N C H E X X I V .

Sur un fond noir , on voit une Frise dans toute sa longueur ; on y remarque trois têtes , dont deux sont peintes de profil : l'autre tête , qu'on a représentée isolée , paroît avoir comme des perles autour de son bonnet. Deux oiseaux cherchent à becqueter deux papillons.

Sur la bande inférieure est le haut d'un fût de colonne , dont l'ordre d'Architecture n'appartient à aucun des cinq connus et adoptés ; il approche cependant un peu du Corinthien.

Le tout n'est vraisemblablement qu'un pur caprice du Peintre.

P L A N C H E X X V .

Ce petit paysage représente , comme beaucoup d'autres , de jolies habitations sises sur le bord de la mer.

P L A N C H E X X V I .

Cette peinture offre dans l'éloignement une grande maison de campagne sur le bord de la mer ; aux deux extrémités sont deux tours ; l'une , ornée d'un feston , a plusieurs ouvertures pareilles et est fermée par des balustrades. Un pont joint ces deux tours. Leur hauteur est remarquable. Cicéron déclame

beaucoup contre le luxe de ces maisons de plaisance, quoique lui-même en possédât dix-huit.

P L A N C H E X X V I I.

Cette admirable peinture, trouvée dans les excavations de Résine en 1739, semble représenter le jeune Achille qui apprend du Centaure Chiron à toucher de la harpe ou de la lyre : tout y est digne d'attention ; le beau mouvement du Centaure, la peau dont il est couvert et qui est ajustée d'un excellent goût ; la plante qui le couronne, et sur-tout ce qui lui sert d'archet et qu'il tient de la main droite (1). Dans Achille, il faut observer les brodequins et le manteau qui forment tout son costume, mais principalement sa manière de toucher les cordes de l'instrument ; ce qui ne contribue pas peu à la beauté de cette figure. Les ornemens qui servent de fonds à cette peinture, n'y répondent point.

On raconte directement l'origine monstrueuse du Centaure. Les uns disent que Saturne, devenu amoureux de Phylire, fille de l'Océan, se métamorphosa en cheval pour en jouir, et pour éviter d'être surpris par sa femme Rhée, Phylire, ayant pris la fuite sur le mont Pélion, y accoucha de Chiron moitié homme, moitié cheval. On ajoute que le père fut si pénétré de douleur, à la vue d'un enfantement aussi étrange, qu'il ne voulut point y survivre, et obtint de Jupiter d'être changé en tourterelle. Lisez Apollonius et Hyginus. D'autres veulent qu'Ixion épris de Junon, cette Déesse pour se soustraire à ses importunités trop vives, ne lui laisse embrasser qu'une nue. Le monstre en question naquit de cette bizarre union ; Consultez Natalis-Comes. Chiron fut très-savant ; il inventa la Botanique, et devint très-expert en Chirurgie ; il fut le maître d'Esculape pour la médecine, celui d'Hercule pour l'Astronomie ; il enseigna aussi la Musique à Achille qui y excella. Voyez Philostrate, Her. IX. Suidas dit que Chiron adressa au jeune Héros des préceptes en vers, et qu'il inventa

(1) Voyez la Note du N^o XIII, p. 17.

la médecine vétérinaire. Quelques Auteurs prétendent qu'il fut blessé par une flèche d'Heroule, et que, ne pouvant guérir la plaie, il vouloit mourir; mais on ajoute qu'il y appliqua la plante nommée *Centauree*, et qu'il lui dut sa guérison. Consultez aussi Plinè XXV. 6.

Le Centaure Chiron fut aussi le premier Chasseur; c'est pourquoi la peau de bête sauvage est un de ses attributs.

On ne distingue pas trop bien l'herbe dont le Centaure est couronné. Le Peintre a peut-être voulu représenter celle que Plinè décrit, Liv. XXIV. 14 et XXV. 4.

Sur deux bas-reliefs gravés dans les Antiquités du P. Montfaucon, on voit un petit archet de jonc, semblable à celui de Chiron, dans notre planche.

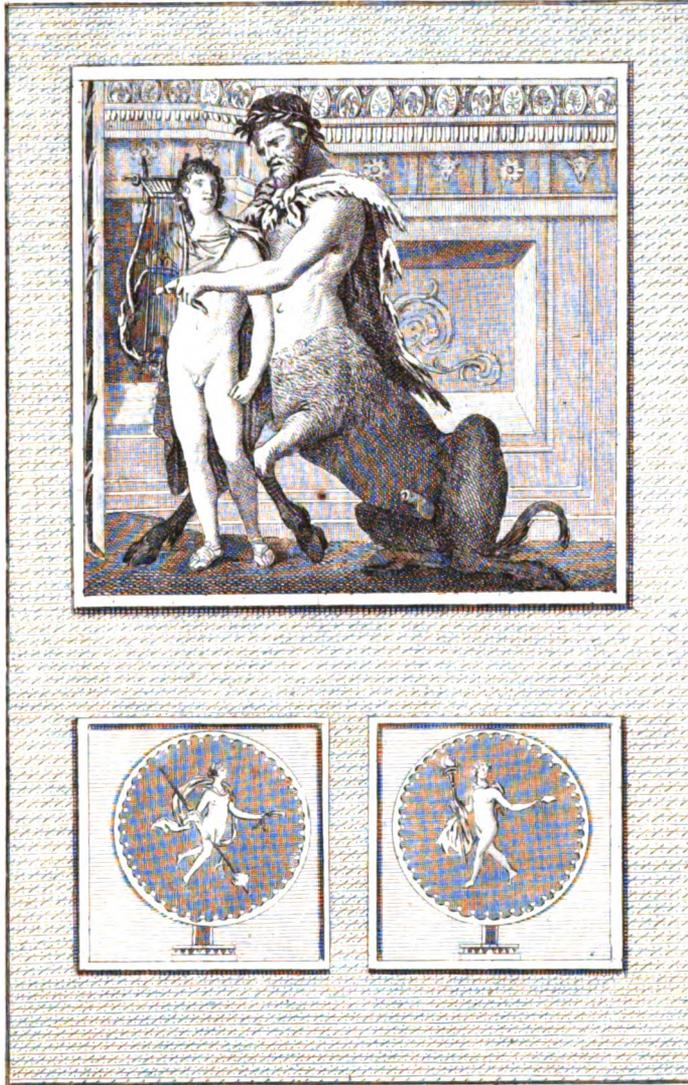
Quand à la naissance d'Achille fils de Thétis, laquelle étoit fille de Chiron, consultez Homère, le Poète Epicarme, la Mythologie de Fulgence, le Commentaire de Servius sur l'Enéide, et le dictionnaire de Bayle. Voyez sur-tout *l'Homericus Achilles* de Drelincourt.

Les opinions sont beaucoup partagées sur l'invention de la harpe et de la lyre, et sur la forme de ces instrumens. Pausanias écrit que c'étoit une tradition chez les Grecs d'attribuer l'invention de la lyre à Mercure, et celle de la harpe à Apollon. Mais Plutarque, dans son traité sur la Musique, rapporte qu'Héraclide attribue à Orphée l'origine de la harpe. Macrobe au contraire, et Fulgence, ainsi que tous les Poètes, confondant l'un et l'autre instrument, en font honneur indistinctement à Apollon. On est dans une incertitude égale, quand il s'agit de déterminer le nombre des cordes. Diodore écrit que Mercure mit trois cordes à la lyre, dont il fut l'auteur, par allusion aux trois saisons de l'année: celle qui rendoit un son aigu, pour l'été, celle du son grave pour l'hiver, et celle qui tenoit le milieu, pour le Printems. Nicomachus, cité par Boèce dans son ouvrage sur la Musique, donna d'abord quatre cordes à la lyre. Corebus en ajouta une cinquième, et Jagnide une sixième. Homère, Virgile, Horace

et presque tous les Auteurs prétendent que la lyre étoit composée de sept cordes. Orphée lui en donna neuf, dit-on, en l'honneur des neuf Muses. Plin. VII. 56, dit qu'Amphion, ou Orphée, ou Linus, suivant d'autres Auteurs, inventa la harpe; que Terpandre fit monter le nombre des cordes à sept; que Simonide ajouta la huitième, et Timothée la neuvième. Fulgence dit au contraire que la lyre d'Apollon avoit dix cordes. Enfin Pausanias raconte que Timothée le Milésien fut puni, à Lacédémone, pour avoir osé ajouter sur sa harpe quatre autres cordes, aux sept des Anciens. L'instrument représenté dans notre Tableau en a onze. Quand à sa forme, plusieurs Auteurs soutiennent qu'il y en avoit aussi de triangulaires.

Outre le beau mouvement que le Peintre a donné au Centaure, la tête de cette figure est admirable pour l'expression. Dans celle d'Achille, la draperie qui couvre une partie du nud, est savamment ajustée. La perfection de cette peinture donne la plus grande idée du Maître qui l'a exécutée : mais nous ne sommes plus à même d'en apprécier toutes les beautés. La finesse de goût, qui règne dans ce tableau, pourroit faire conjecturer que les deux superbes figures en ont été copiées d'après des statues Grecques; leur grandeur et l'étendue du lieu où elles ont été trouvées, confirmeroit encore dans cette opinion : plusieurs analogies rapprocheroient notre peinture d'Achille et de Chiton, du groupe de Pan et d'Olimpe, décrit au liv. XXXVI. 5, de Plin. Dans le *Museum florentinum*, on voit une pierre gravée parfaitement conforme à notre tableau. Notre Peintre voulant y ajouter le coloris, aura été obligé d'y mettre un fonds d'ornemens d'Architecture, pour en détacher les deux figures, par la distribution de la lumière et des ombres qu'il a su y répandre avec intelligence.

P L A N C H E S



17

18

19

Tom. I.

30



31



Tom. I.

P L A N C H E S X X V I I I et X X I X.

Ces deux tableaux ronds, qui n'ont rien de commun avec celui du Centaure et du jeune Achille, ont été trouvés dans des endroits de peu d'étendue. Ils paroissent représenter des Bacchantes.

Celle de la Planche XXVIII, tient d'une main un flambeau et de l'autre une sorte d'instrument dont il n'est point aisé de déterminer la nature et l'usage ; il sert peut-être à attiser la torche enflammée.

La Bacchante de la Planche XXIX tient un tyrsa d'une main, et de l'autre une espèce de ruban rayé et de plusieurs couleurs. La draperie est jettée avec beaucoup de grace.

Ces deux figures et leurs attributs conviennent parfaitement aux mystères de Bacchus.

P L A N C H E X X X.

On voit dans cette peinture, une partie seulement d'un vestibule, de ce que les Anciens appelloient *Criptoporticus*, *Gestationes*, *Ambulationes* ou *Tecta Ambulatiuncula*. C'est une espèce de portique, un passage long, droit, couvert par le haut, mais dont les côtés ne sont point fermés. Des cyprès ou d'autres arbres semblables accompagnoient ordinairement ces bâtimens.

P L A N C H E X X X I.

Outre les édifices qui sont sur le devant de ce tableau, on remarque dans le lointain un bâtiment qui paroît au milieu de la mer, un pont et deux tours hautes, l'une desquelles est ornée de festons, à-peu-près comme à la Planche XXVI.

P L A N C H E X X X I I.

Pausanias, X. 30, en donnant la description des beaux tableaux de Polignote, rapporte qu'il en a trouvé un digne de toute son admiration. C'est celui qui représente le Satyre Marsias, assis sur une pierre, apprenant à jouer de la flûte au jeune Olympe qu'il a tout près de lui. Sans doute que notre

peintre n'a pas voulu représenter autre chose ici , ou qu'il s'est rencontré avec l'Artiste de Pausanias. Nous retrouvons dans cette peinture de Marsias et d'Olympe , les mêmes ornemens d'architecture que dans le tableau de Chiron et d'Achille ; ce qui prouve une correspondance entre ces deux morceaux recommandables.

Les mythologues ne sont point d'accord sur le père de Marsias. Hyginus , F. 165 , le fait naître d'Eagre. Plutarque dans son traité sur la Musique , veut qu'il soit le fils d'Iagnide , et Apollodore , Bib. 1 , d'Olympe. Quoi qu'il en soit , ils conviennent tous que Marsias naquit en Phrygie , qu'il devint un excellent joueur de flûte , qu'il osa défier Apollon , et qu'il en fut écorché tout vif. Diodore , III. 58 , dit qu'il fut le compagnon inséparable de Cybelle , et qu'il observa toute sa vie les loix de la continence avec une exactitude édifiante dans un Satyre.

N. B. Est-ce à cause de cette particularité , que l'Auteur du tableau qui nous occupe en ce moment , a drapé d'une peau de tigre la figure de Marsias , avec une modestie qui ne s'observe guère dans le costume des Satyres ? seroit-ce aussi à cette circonstance qu'il faudroit faire remonter l'origine de la coutume des Prêtres de Cybelle , qui se rendoient eunuques en entrant au service de cette Divinité ?

Suidas fait mention de plusieurs Olympes. Il dit que l'Olympe de notre peinture étoit fils de Méon et de Misias , qu'il étoit joueur de flûte , Poète et élève du Satyre Marsias , fils d'Iagnide ; qu'il vivoit du tems de la première guerre de Troye. Il ajoute que la musique fut la cause de sa disgrâce , étant devenu aussi célèbre que son maître. Tous les autres conviennent qu'Olympe fut disciple de Marsias. Philostrate I. Imm. 20. v. 21 , dit assez vaguement qu'Olympe s'exerçoit à chanter et à célébrer la troupe amoureuse des Satyres , et que pendant l'absence de Marsias on venoit en foule pour l'entendre.

On n'est point d'accord sur le premier inventeur de la flûte,

32



33



Tom. I.

Hyginus, Fab. 165, dit que Minerve fut la première qui imagina cet instrument avec un os de cerf ; mais Junon et Vénus s'étant moquées d'elle, Minerve fût en colère et jeta les morceaux, qui furent trouvés par Marsias. Diodore III. 58, attribue à Cybelle l'invention de l'instrument appelé *Fistula*, composé de plusieurs petits roseaux liés ensemble ; ce qu'ayant observé Marsias, il en transporta toute l'harmonie sur la flûte. Plinè distingue plusieurs inventeurs et plusieurs instrumens, voyez Liv. VII. 56. Strabon X, ne fait pas honneur à Olympe seul de l'invention de la flûte, mais il dit qu'il en a étendu et familiarisé l'usage ; qu'il en trouva les modulations, qu'il les varia et donna des règles sûres pour jouer de cet instrument.

Pour l'intelligence de notre tableau, nous ajouterons seulement que les flûtes qui y sont représentées, sont des instrumens à vent, semblables à nos flûtes ; mais qui dans leur première origine n'avoient que trois ou quatre trous. Voyez l'élégante description qu'en a fait Ovide. La partie principale de la flûte se nommoit en Grec comme en Latin *linguetta*, parce qu'elle a en effet la forme d'une langue ; elle sert à introduire avec justesse le vent dans l'instrument. On la distingue assez bien dans notre peinture.

D'après un passage de Plinè XXXVI, 5, qui nous apprend que parmi les belles statues Grecques que l'on voyoit à Rome, on distinguoit Achille et Chiron, Olympe et Pan ; on pourroit conjecturer que l'Auteur de notre tableau a voulu y représenter ce dernier au lieu de Marsias. Mais outre que Plinè lui-même confond en plusieurs endroits de son Histoire naturelle, le Dieu Pan avec le Satyre Marsias, ainsi que d'autres Auteurs nomment indistinctement Sylène et Marsias, notre Satyre n'a ni les oreilles de bouc, ni les autres difformités qu'on donne ordinairement à Pan et à Sylène : au contraire, le Peintre a mis beaucoup de goût et d'expression dans cette belle figure. On voit clairement aussi qu'il a voulu faire de ce tableau un pendant digne du précédent. Les mouvemens

qu'il a donnés aux deux groupes sont bien étudiés ; la tête du Centaure et celle du Satyre sont d'un caractère excellent ; l'Achille et l'Olympe ont une très-grande perfection.

Cette peinture , ainsi que celle de Chiron et d'Achille , furent découvertes dans un lieu vaste , sur des murailles. Il paroît vraisemblable que dans tous les appartemens , comme dans tous les édifices , les murs étoient ornés d'Architecture Arabesque , telle que nous en rencontrons de tems en tems dans les peintures , où sont représentés des figures seules et des groupes qui n'ont aucune autre analogie avec ces morceaux d'Architecture , que de faire symmétrie et servir d'ornement à la muraille. Cependant on ne pourroit pas dire précisément que dans nos deux tableaux en question , les fonds d'Architecture n'aient aucun rapport avec les sujets représentés.

P L A N C H E X X X I I I .

La composition de ce petit paysage est très-variée et très-agréable , malgré le peu d'espace qu'elle renferme. Elle nous offre plusieurs maisons , un arbre sur le bord d'un fleuve ; l'horison est terminé par une montagne assez pittoresque.

P L A N C H E X X X I V .

Ce petit tableau représente de jolies maisons de campagne , situées agréablement sur le bord de l'eau. On y voit aussi un pêcheur qui retire ses filets.

P L A N C H E X X X V .

Cette Peinture nous offre une vue de la mer avec deux petites barques à rames. Dans le milieu est un antre , avec un édifice qui a de l'apparence : dans le lointain sont d'autres bâtimens. On y observe aussi une Nymphé ou Déesse , que les uns croient être Circé , d'autres Diane ou Minerve , et alors l'édifice voisin en pourra être regardé comme le temple.

34



35



36



Tom . I.

Le Priape , que l'on voit à l'extrémité de ce tableau , est visiblement le Dieu tutélaire des jardins. On prend quelquefois cependant cette figure pour l'emblème de la fécondité , et pour le génie des femmes honnêtes qui portoient l'image de cette Divinité singulière , en or , en argent et en bronze , suspendue à leur col et à leurs anneaux. On présume aussi que ce Priape peut faire allusion aux infâmes plaisirs de Tibère ; voyez Suétone. D'autres y voient aussi le Dieu de la mer. D'autres encore ne reconnoissent dans cette statue qu'un Therme ; et on en rencontre dans les monumens antiques plusieurs fois de semblables.

P L A N C H E X X X V I.

Cette petite Planche nous offre , ainsi que le N^o. XXXIV , de petites maisons des champs , accompagnées de jardins , et sises toujours au bord de l'eau.

P L A N C H E X X X V I I.

Nous ne nous flattons pas d'entendre et d'expliquer parfaitement le sujet de ce tableau , trouvé dans les excavations de Résine. Cependant , d'après l'examen de chacun des objets qui le composent , on y trouve quelque ressemblance avec une aventure , sur laquelle la tradition a beaucoup varié. De tous les Cyclopes , Poliphème est le plus connu et le plus fameux. On connoît son amour pour Galathée ; on connoît aussi son habileté à chanter et à jouer de la flûte. Il paroît que l'Auteur de notre peinture s'est approprié toutes ces circonstances : il a représenté ce Cyclope , non pas d'une figure difforme ; mais avec trois yeux , dont un au front ; pour être fidèle au costume de la Mythologie , il lui a mis une lyre à la main : il tend l'autre pour recevoir une lettre d'amour , que lui apporte un Génie , assis sur un dauphin , que Galathée lui a vraisemblablement expédié.

Les Cyclopes furent les premiers habitans de la Sicile ; ils habitoient les montagnes , et ne vivoient que de ce que la

terre sans culture leur offroit. Ce genre de vie étoit celui des hommes après le déluge , si l'on en croit Platon. Voyez Strabon XIII ; Cluverii Sicilia Antiqua , II. 15 , et Bochart in Chan. I. 30. Mais les Poètes , d'après Homère , ont représenté les Cyclopes , méprisant les Dieux , dévorant les hommes , sans loix et sans humanité. Consultez la Théogonie d'Hésiode , V. 140 et suivans. Apollodore et plusieurs Auteurs , d'accord avec ce Poète ancien , ont dit que les Cyclopes habitoient une ile , près de l'Etna , où sous les ordres de Vulcain , ils travailloient à la fabrique des armes des Dieux et des Héros. Ouvrez l'Enéide de Virgile , VIII. 416. etc.

On dit encore qu'Apollon ne pouvant venger la mort de son fils , tua les Cyclopes qui avoient fourni à Jupiter le foudre avec lequel il extermina Esculape.

On varie beaucoup sur la naissance de Polyphème : voyez l'Odyssée d'Homère I. Au milieu de toutes les contradictions des Auteurs à ce sujet , toujours est-il vrai de dire que Polyphème fut le plus fameux des Cyclopes , mais non leur père , comme le veut Natalis-Comes. Voyez aussi une Tragédie d'Euripide , dont il est le Héros principal.

Ni Homère , ni Euripide ne parlent des amours de Polyphème et de Galathée. Le Scoliaсте de Théocrite , au sujet de l'Idylle VII de ce Poète aimable , rapporte que Polyphème , attiré par la bonté des pâturages et l'abondance du lait , venoit souvent près de l'Etna , où étoit un temple bâti sous le nom de Galathée . Voyez aussi l'Idylle VI du même Bucolique , et la Métam. XIII. d'Ovide.

Tous les Auteurs ont écrit que Polyphème étoit difforme , hideux ; en un mot , un monstre. Théocrite , Idylle XI , et Virgile , Enéide , Liv. III. v. 658 , etc. Mais Hésiode , cité ci-dessus , justifie assez notre Artiste , en comparant son Héros à un Dieu. Pour justifier aussi l'amour de Galathée pour ce Cyclope , l'Auteur de notre tableau n'a point voulu lui donner une taille colossale et hors de proportion , avec la figure du petit Génie et du Dauphin qui lui sert de monture ;

37



38



39



40



Tom. I.

le contraste auroit été trop fort. D'ailleurs, l'artifice du Peintre a été mis en usage dans un bas-relief, gravé parmi les Antiquités Romaines, Planche LXVI, où l'on voit un Cyclope endormi, dont la taille diffère peu de celle de Vulcain, qui est sur le même monument.

La tradition que les Cyclopes n'ont qu'un oeil, n'est appuyée sur aucune autre autorité que l'aventure d'Ulysse dans l'ancre de Polyphème. Servius, le commentateur de l'Énéide, nous a conservé cette note qui décide assez en faveur de notre Peintre, qui a donné trois yeux à son Cyclope : « plusieurs Auteurs prétendent que Polyphème n'avoit qu'un œil ; » d'autres qu'il en avoit deux, et d'autres qu'il en avoit trois ».

Pausanias II. 24, rapporte que l'image de *Jupiter Erceus*, placé dans le Palais Royal de Priam, avoit trois yeux, deux comme ceux de tous les hommes, et le troisième sur le front ; et la raison qu'il en donne, c'est parce qu'on croyoit que Jupiter régnoit au ciel, sur la terre et dans la mer. D'après les deux témoignages de Servius et de Pausanias, notre Cyclope pourroit bien être un Jupiter ; la lyre, le génie, le dauphin et la branche d'arbre qui accompagnent cette figure dans notre tableau ne s'opposent point à cette conjecture plausible et vraisemblable.

Le Génie porteur d'une lettre, est peint assis sur un dauphin, parce qu'il est envoyé de Galathée, Nympe de la mer, et à laquelle par conséquent les dauphins doivent obéir. Dans un des tableaux de Philostrate, cet Auteur nous offre cette Nympe sur une conque tirée par quatre dauphins. Le Scoliaſte de Théocrite, Idylle XI, nous représente le Cyclope parlant de l'amour qu'il a pour Galathée, et chargeant un dauphin de lui faire passer ces tendres plaintes.

Deux conjectures, tout aussi vraisemblables l'une que l'autre, peuvent être proposées sur le sujet de notre peinture : ou bien Galathée a chargé un Génie de faire passer un billet au Cyclope ; ou mieux encore, Polyphème invite

(49)

l'amour à porter une lettre à la Nymphé dont il est épris.

Cependant Théocrite (et il est le seul) rend Galathée, amoureuse de Polyphème, qui, selon ce Poète, eut de cette Nymphé un fils nommé *Galatus*. Nous reviendrons à dire qu'il est presque évident que le Cyclope tend la main pour recevoir un billet qu'on lui envoie.

P L A N C H E X X V I I I .

On y voit un jeune enfant ailé et nu jusqu'à la ceinture, le reste de son corps est terminé par une espèce d'Arabesque. Il tient d'une main une verge Pastorale, et de l'autre, couverte d'une draperie, un vase plat dans lequel on croit appercevoir des fruits de différentes grosseurs. Le tout est peint sur un fond noir.

P L A N C H E X X X I X .

Sur un fond noir, on voit un petit char, dont la forme est à-peu-près celle de la conque de Vénus dont cette Déesse se servoit ordinairement pour naviger, trainée par des colombes. Le char de notre petit tableau est tiré par deux cignes et guidé par un Amour, qui d'une main dirige les rênes et de l'autre tient un petit fouet levé en l'air.

P L A N C H E X L .

Sur un petit socle est un vase à deux anses; de la plus grande pend une espèce de ruban ou de draperie. Ce vase d'une belle forme antique, est peint comme les deux sujets précédens sur un fond noir.

P L A N C H E X L I .

Ce tableau trouvé à Résine en 1740, paroît très-curieux. De beaucoup de conjectures que le sujet qu'il représente peut faire naître, la moins incertaine paroît être l'aventure d'*Oreste reconnu*; il semble que le Peintre a rendu ce sujet de la même manière

manière qu'Euripide, dans sa Tragédie d'Iphigénie en Tauride. Au caractère du jeune homme, qui est assis, pensif et mélancolique, on reconnoit Oreste. La figure de la fille, qui est penchée, exprime bien Iphigénie dans le moment où elle reconnoit son frère. L'autre jeune homme, assis vis-à-vis d'elle, qui lit un papier écrit et tout ouvert dans sa main, son bras étendu, est certainement Pilade qui découvre son ami Oreste à sa sœur; pour l'autre jeune femme, témoin attentive de la reconnaissance d'Iphigénie et d'Oreste, elle paroît recommander le silence à une figure de vieille; et l'une et l'autre représentent, sans doute, le chœur; le vieillardi qui écoute avec un air de surprise, ne sait s'il ira en prévenir le Roi Thoas. Enfin la Déesse, couverte d'une casaque verte, portant un carquois sur l'épaule et qui est comme dans la niche d'un temple, sera la statue de Diane qu'Oreste et Pilade doivent enlever.

Tout le monde connoit les atrocités qui se commirent dans la maison d'Agamémnon : qui n'a entendu parler de Clytemnestre et de son amant Egiste, qui assassinèrent son époux revenu vainqueur du siège de Troye ? d'Oreste qui tua sa mère pour venger son père ? des furies vengeresses qui tourmentèrent la conscience de ce *Matricide* ? de la piété filiale d'Electre, de l'héroïsme de Pilade, ami d'Oreste ? etc. etc. Relisez les Tragiques Grecs, sur-tout les Euménides d'Eschyle, l'Electre de Sophocle, l'Oreste et l'Iphigénie d'Euripide ; sans oublier l'Electre de Crébillon et les deux Iphigénies de Racine et de La Roche.

Qui ne connoit pas non plus l'Histoire de la malheureuse Iphigénie, son sacrifice en Aulide, et la manière dont elle reconnut son frère en Tauride ? Le costume que lui a donné ici le Peintre convient parfaitement à une Vierge ou à une Prêtresse.

Outre la reconnaissance d'Oreste, il se présente encore trois autres conjectures dignes d'attention.

- 1°. Le Roi Admète : Apollon lui obtient des Parques la

Tome I.

F

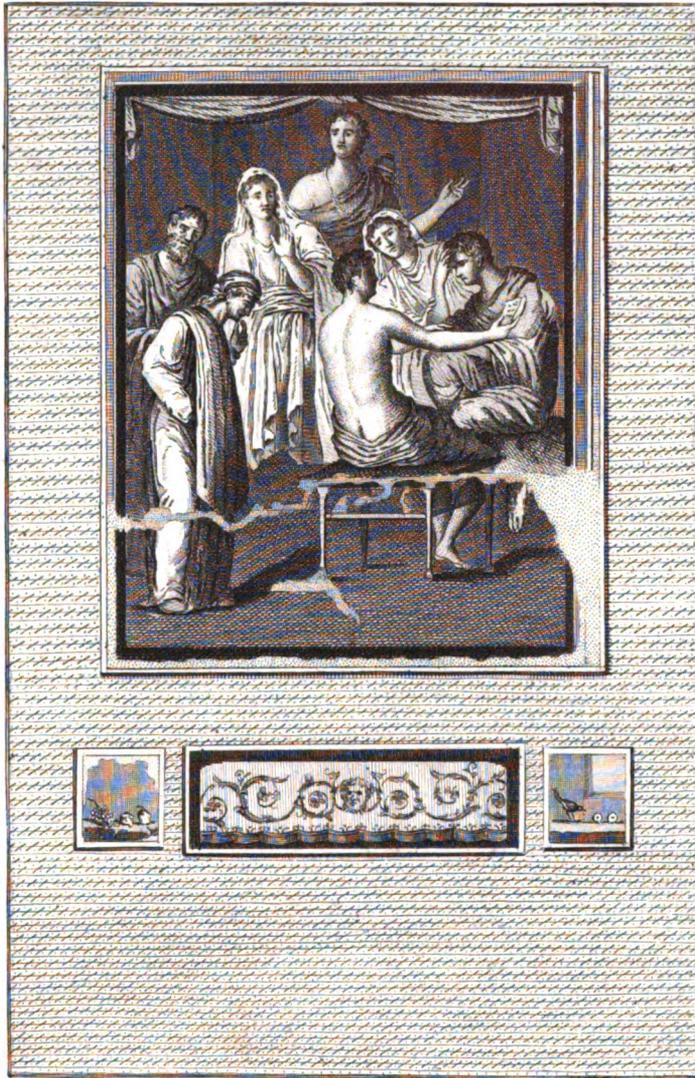
vie, à condition qu'un autre s'offriroit au trépas à sa place. Sur le refus de son vieux père, de sa mère et de sa sœur, sa femme Alceste se dévoue pour lui à la mort. Lisez l'Alceste d'Euripide.

2°. Étéocle assis : il refuse toute proposition et ne veut point céder le trône à son frère Polinice, faisant valoir, devant la statue d'Apollon, l'accord fait entr'eux de régner tour-à-tour : tandis que Créon son oncle, sa mère Jocaste, Antigone et Ismène, ses sœurs, s'efforcent en vain de les faire vivre en paix. Voyez l'Œdipe à Colone de Sophocle, les Chefs devant Thèbes d'Eschyle, et les Phéniciennes d'Euripide. Mais dans cette conjecture, entre plusieurs autres difficultés, on ne peut donner une explication plausible du papier écrit, que lit le personnage assis et presque nu.

3°. Le jugement d'Oreste dans l'Aréopage. Le jeune homme fêveur et triste sera donc Oreste, à qui on fait la lecture de sa sentence, et que Minerve absout d'un geste ; le Vieillard représentera un des Juges du Tribunal. Les deux femmes qui paroissent satisfaites, passeront pour deux Euménides, habillées de blanc et dépouillées de leurs attributs de vengeance, etc. etc. Voyez les Euménides d'Eschyle.

Par la même raison que le Peintre a représenté Oreste assis, il a donné à Pilade la même attitude. Les Victimes destinées aux sacrifices, étoient placées sur la table sacrée, sur celle précisément où les deux amis sont assis. (Dans notre première hypothèse).

La statue de Diane, peinte dans notre tableau, est parfaitement semblable à celle qu'on trouve gravée dans l'Antiquité expliquée du P. Montfaucon, T. III. Pl. 78. Voyez encore dans le même ouvrage du même Auteur, T. III. Ch. XVI. Pl. 84, le sacrifice d'Iphigénie. Le mouvement de la figure de Pilade, dans notre peinture, est beau et bien exprimé. Le nu en est d'une belle couleur. Il semble encore que notre Peintre ait voulu exprimer, d'après l'Iphigénie en Tauride d'Euripide, le moment



41
42
43
44

Tom. I.

où la sœur d'Oreste annonce à son frère qu'elle lui accorde la vie.

Peut-être que le Peintre aura voulu représenter la lettre ouverte, afin d'y écrire le nom d'Iphigénie et d'Oreste, mais le tems a presque tout effacé : à peine y soupçonne-t-on les traces du pinceau.

Euripide introduit sur la scène Iphigénie ayant une feuille de papier à la main. On remarquera que la lettre n'est pas représentée pliée à angles, mais en forme de rouleau.

La casaque verte, le carquois et l'arc conviennent parfaitement à la Déesse des bois. Cette Divinité paroît dans le fond de notre tableau qui représente l'intérieur du temple. Les autres figures semblent en occuper le devant. La Diane d'Ephèse étoit couverte d'un voile qui descendoit jusqu'à terre, et comme dans notre peinture, elle étoit élevée sur une base. Au territoire de l'ancienne ville de Pompée, dans un petit Temple, ou espèce de Chapelle, on trouva, il y a déjà long-tems, une statue de Diane, ouvrage étrusque, qui a quelque rapport avec la Diane de notre tableau. Elle n'a que cinq palmes de hauteur, un peu plus de la moitié de la grandeur naturelle. Sa draperie est peinte en blanc. Elle a de plus que la nôtre, un diadème en forme de cercle, surmonté de huit roses rouges. *Vinckelmann*, première section, chap. III, de la première partie de son excellente *Histoire de l'art*.

P L A N C H E X L I I

Elle représente deux figes et une grappe de raisins posées à terre.

P L A N C H E X L I I I.

C'est un Arabesque sur un fond blanc ; le milieu offre une tête de vieillard, couronnée de feuilles. Cette sorte d'ornement semble être le commencement d'un vêtement brodé.

P L A N C H E X L I V.

On y voit un oiseau becquant deux pommes près d'une

F ij

fenêtre. Lucien rapporte que Zeuxis excelloit à peindre des sujets de ce genre.

Ces trois petits morceaux sont pleins de goût et d'un fini très-soigné, sur-tout celui du N^o. XLIII.

P L A N C H E X L V .

On voit sur le devant de cette peinture une maison en ruines, sise sur une espèce de rocher, au bord de la mer : plus loin est une barque à voile. Sur un plan plus reculé est un petit bâtiment presque carré, ce qui fait sentir la distance qu'il y a jusques aux montagnes qui bornent l'horizon.

P L A N C H E X L V I .

Les deux figures qu'on voit dans ce petit tableau, sont remarquables par la lumière qui est autour de leurs têtes, semblable à cette auréole que la Théologie des Peintres consacre aux Saints et aux Saintes. Les Anciens n'employoient ordinairement cette couronne brillante, que pour orner la tête de leur Apollon. Les rayons du Soleil dont Phœbus étoit l'emblème, leur en avoit fait naître l'idée.

Les deux figures de ce N^o. sont-elles des Déeses ; sont-elles des Nymphes ? Les édifices, à l'entrée desquels on apperçoit des figures posées sur des piles, seroient-ils des tentes ?

P L A N C H E X L V I I .

Ce tableau nous offre une petite maison et une espèce de tour, élevée sur une roche, près de la mer. Après une barque à voile, on apperçoit dans le lointain un bâtiment long avec des fenêtres. Il est composé à-peu-près dans le style du N^o. XLII.

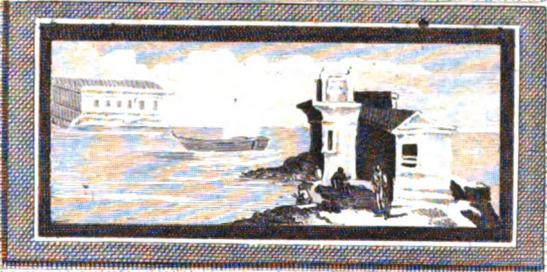
45



46



47



Tom. I.

P L A N C H E X L V I I I .

Si le Tableau de la planche 41 représente Oreste reconnu par sa sœur, celui de la planche 48 pourra en être regardé comme la continuation ; ces deux peintures s'expliqueront l'une par l'autre, et n'en deviendront que plus intéressantes. Euripide, qui nous a fourni l'argument de la première dans son *Iphigénie en Tauride*, nous procurera par conséquent aussi les lumières nécessaires pour saisir l'intention du Peintre, dans ce second tableau. Il représente donc Oreste et Pilade, avec un soldat du Roi Thoas qui les conduit à la mer pour être purifiés ; ils ont les mains liées derrière le dos et la tête ceinte de petites bandelettes et d'une couronne, à la manière des victimes déjà destinées au sacrifice. On voit aussi la statue de la Déesse sur une table, non loin de deux vases sacrés. Iphigénie, par son attitude, semble recommander aux citoyens de se tenir éloignés de ses augustes fonctions ; elle paroît aussi faire à la Déesse le vœu secret de l'enlever. On voit encore le Ministre de la Prêtresse qui porte la lampe allumée et tous les autres instrumens nécessaires, lesquels sont représentés comme sortant d'une espèce de coffre.

Les habitans de la Tauride ne furent ni les seuls, ni les premiers qui sacrifiaient aux Dieux des victimes humaines ; en vain voudroit-on trouver l'origine d'une superstition aussi affreuse ; ce déire barbare régna dans l'Orient et l'Occident. Les Phéniciens, ainsi que toutes les innombrables Colonies de Tyr, de Carthage et des autres Villes ; Chio, Tenedos, Lesbos, Sparte, Laodicée, les Messéniens, et presque tous les habitans de la Grèce ; les Aborigènes, les Romains, et encore de nos jours, les Peuples de l'Amérique, ont pratiqué les sacrifices humains. Mais les Insulaires de la Tauride étoient tellement connus par cette férocité, qu'on les avoit chargés

de l'odieux surnom *inhospitales, ennemis, ou infracteurs de l'Hospitalité*. Hérodote IV., 103, dit que les Habitans de la Tauride (dont la ville principale s'appelloit *Tauropolis*), instituèrent un culte de sang humain en l'honneur d'une Vierge, qu'ils croyoient être Iphigénie, fille d'Agamemnon. Pausanias II, 35, fait mention d'un Temple de Diane surnommée *Iphigénie*. Consultez Strabon XII, p. 537, VII, p. 460; Ovide, trist. IV, élég. IV, 55 et suiv. Diodore IV, 40, etc. Pomp-Mela I, 19; Solinus Cap. XXIII; Eusèbe IV, 16; Kipping ant. Rom. I, 6, §. II.

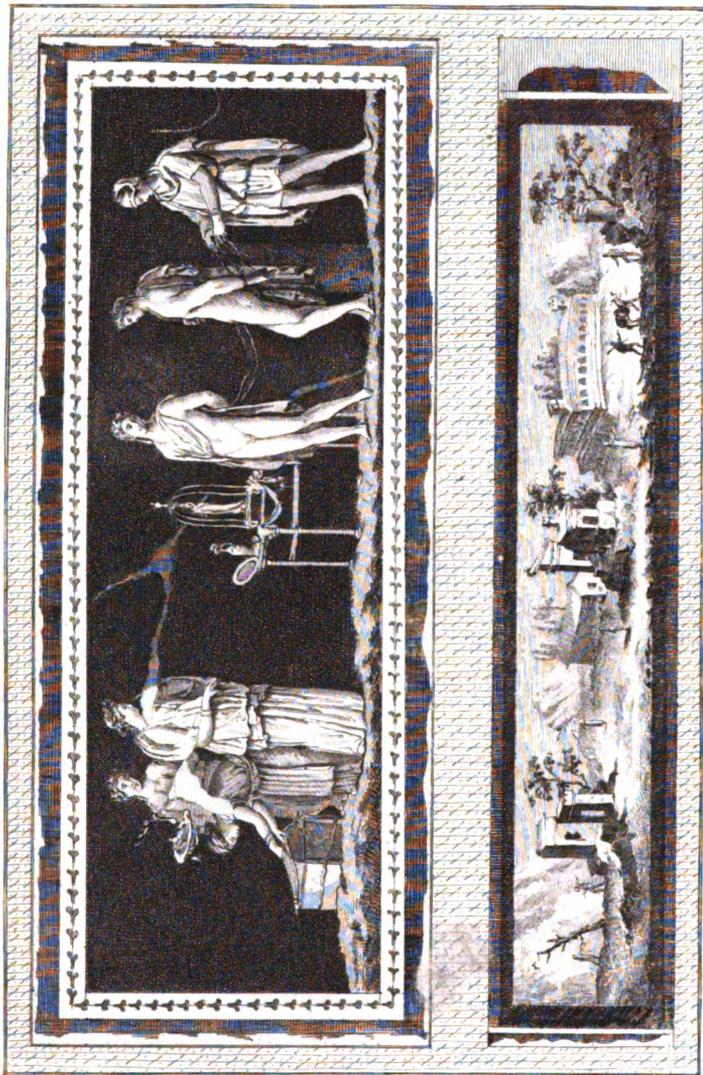
Nous avons déjà parlé de la Tragédie d'Eschyle sur ce sujet. En examinant chaque partie de ce tableau, on remarque un très-grand accord entre le Peintre et le Poète. Ils ont représenté tous deux Iphigénie voulant sauver Oreste et Pylade, et cherchant à en imposer à Thoas.

Pausanias III, 16, rapporte que les Lacédémoniens prétendoient posséder la véritable statue de Diane, enlevée par Oreste et Iphigénie, etc. La description qu'il en donne, convient assez bien à notre tableau. Le même Pausanias, liv. 1, cap. 33, dit aussi avoir vu dans un endroit de l'Attique, une ancienne statue de Diane, qu'on prétendoit être la même que celle en question. Ignius, fab. 261, et Servius, rapportent qu'Oreste la transporta près de Rome dans un Temple où l'on versoit le sang humain, etc.

La table sacrée sur laquelle le Peintre a posé la statue tenoit lieu d'Autel.

P L A N C H E X L I X.

Ce Tableau oblong n'est pas un des plus importants; néanmoins, il mérite notre attention et des éloges : il représente une agréable campagne enrichie d'édifices et de quelques personnages.



48

49

Tom. I.

Ces deux morceaux numéros 48 et 49, furent trouvés en différens temps et en divers lieux.

P L A N C H E L.

Dans ce Tableau, trouvé dans les excavations de Résine, l'instrument que cette femme tient dans les mains, au premier coup-d'œil est embarrassant à désigner; mais certainement, c'est une épée dans sa gaine, dont l'extrémité ressemble à un champignon; ce qui, joint au grand désespoir exprimé sur la figure du personnage, peut faire conjecturer qu'on a voulu représenter une amante abandonnée, une Didon prête à se donner la mort. Les bandelettes qui sont autour de sa chevelure en désordre, son habit à longues manches et de couleur rousse, ainsi que le vêtement de dessous, son âge, sa taille, la tristesse et la noble fierté qui caractérisent son visage, son regard farouche, l'épée renfermée encore dans son fourreau, et jusqu'à l'escalier et la porte que l'artiste a peints dans son tableau, toutes ces circonstances réunies nous portent à croire qu'on a voulu représenter l'infortunée Didon.

On peut remarquer des épées toutes pareilles à celle de notre tableau, sur le bouclier d'argent qui représente l'action généreuse de Scipion l'Africain, rendant à son fiancé sa belle prisonnière Carthaginoise, et que Spon a publié. *misc. erud. antiq. sect. IV. p. 152*; et sur d'autres monumens de l'*antiquité expliquée, du P. Montfaucon*, tom. I, p. 11, pl. CXCIV, et pl. CCX.; quant à l'espèce de champignon qui termine le fourreau, consultez un passage d'Hérodote, liv. III, cap. 64, et un autre de Pausanias II, 16.

Les amours d'Énée et de Didon sont trop connus pour qu'il nous soit nécessaire d'entrer ici dans de plus grands détails. Nous renvoyons le Lecteur au liv. IV de Virgile.

Les bandelettes autour des cheveux désignoient chez les An-

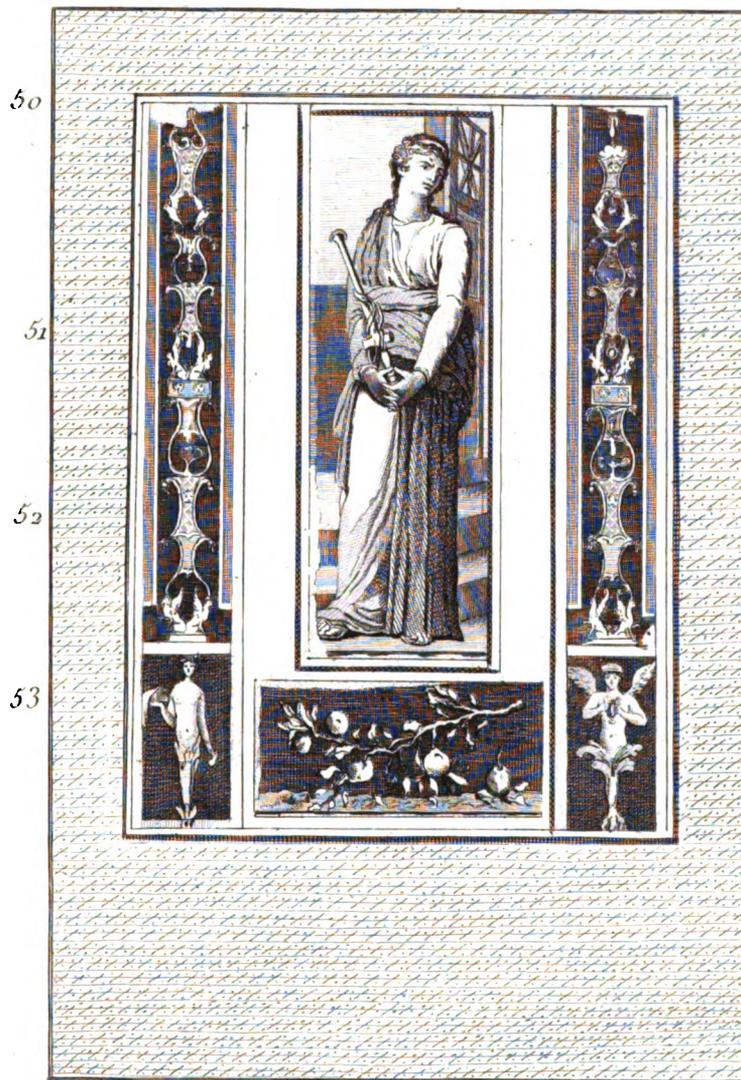
ciens les Rois et les Reines, et leur servoient de Diadème; toutes les femmes se servent aujourd'hui d'une pareille coëffure pour assujettir leurs cheveux.

L'habit à manches longues étoit affecté aux Carthagoises; Sa couleur rousse désigne la pourpre de Tyr, ce qui convient parfaitement à Didon et au costume Phénicien.

La taille majestueuse de notre figure étoit toujours réservée pour les Héroïnes et les personnages célèbres.

P L A N C H E L I et L I I.

Ces deux sujets sont deux tableaux d'ornemens peints sur mur par compartimens, et selon le caprice de l'Artiste, qui ayant observé la situation des lieux, y aura adopté ces deux symboles en formes de bandes, et se correspondant parfaitement. Quelques Auteurs prétendent que ces espèces d'arabesques allégoriques appartiennent à la mythologie de Bacchus et de Vénus, ou aux mystères d'Isis, comme on peut le voir, en examinant en détail ces festons, ces deux vases, les trois écussons oblongs où sont exprimées trois têtes qui semblent être des têtes de chats, telles qu'il s'en trouve à la table d'Isis, divinité qui avoit un culte particulier en Egypte. Hérodote, au livre d'Euterpe; Eusèbe, præpar. evang. II, I, et Athénée, lib. V, cap. 7, veulent que ce soit des têtes de lion. Le premier écusson ou bouclier est soutenu par deux Colombes. On sait qu'elles sont les attributs de Vénus; laquelle, selon Apulée, est la même qu'Isis. Sous les Colombes, dans un feston, on voit suspendue une corne; cet attribut est très-propre à Bacchus; dans les antiques, cet instrument lui sert pour boire. Sous le second écusson, pendent des espèces de Cymbales, instrumens dont les Bâchantes faisoient usage. Viennent ensuite deux Sphinx, autre symbole de Bacchus, qu'on rencontre sur les monumens. Voyez *Buonarotti, trionfo di Bacco.*

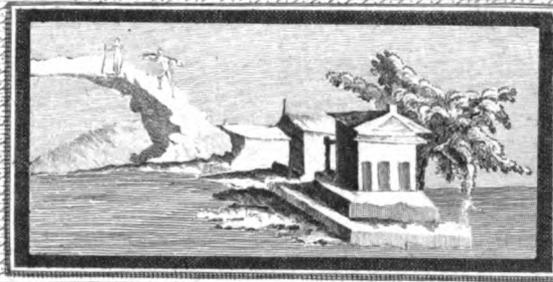


Tom. I.

54



55



Tom. I.

Bacco. p. 429; sous ces Sphinx, dans une espèce de cadre, on distingue deux masques, ou petites images que les Bacchantes avoient coutume de consacrer à leur divinité, et qu'elles suspendoient à des arbres : voyez Virgile, *Georg. II.* Les Anciens en offroient aussi de pareilles à Saturne, en expiation de leurs fautes, et ils les appelloient quelquefois brandilloires ou escarpolettes. Enfin, on voit deux Griffons, animaux de la fable et symboliques de Bacchus. Ces deux bandes d'arabesque sont terminées chacune par une figure différente. L'une est une femme coëffée d'une espèce de calotte, tenant de la main droite un petit vase et portant de la gauche une petite cassette couverte d'un voile, ou d'un linge. L'autre représente un homme ailé tenant de ses deux mains une petite mesure à deux anses. On conjecture que c'est Isis et Osiris, ou bien Bacchus et Vénus, ce qui revient au même. Ces deux figures ou cariatides, sont terminées, l'une par quantité de feuilles, l'autre comme une espèce de terme.

P L A N C H E L I I I.

Ce petit tableau, en forme carrée-oblongue, représente, d'une manière gracieuse, une branche de pommier avec son fruit, dont on voit plusieurs pommes à terre. Il n'a aucun rapport avec les deux arabesques que nous venons de décrire, ni avec la peinture de Didon délaissée; ces trois morceaux ayant été trouvés dans des endroits différens.

P L A N C H E L I V.

Sur le premier plan, est un petit temple, avec un autel, et une colonne carrée ornée de quelques symboles de divinité. Sur l'autre plan, sont des portiques qui cachent un bois, une barque à rame occupe le milieu du champ du Tableau. On a élevé plusieurs conjectures sur les diverses fabriques de cette peinture; mais elles sont trop vagues pour nous y arrêter.

Tome I.

G

P L A N C H E L V .

Ce Tableau semble nous offrir encore un petit Temple, accompagné de quelques autres édifices , sur le bord de la mer. On y distingue aussi très-bien un pêcheur , et deux autres personnages qui gravissent sur une espèce de roc. Cette petite vue est agréable par son site ; l'arbre qui ombrage le premier bâtiment contribue beaucoup à donner de l'effet à la perspective.

P L A N C H E L V I .

Tout, dans ce Tableau découvert à Résine, nous porte à croire qu'on a voulu y représenter une Scène domestique : tout aussi mérite d'être observé avec attention ; le lit couvert d'une courte-pointe blanche ; le vêtement du jeune homme couché dessus, et appuyé sur son coude, le vase en forme de corne qu'il tient dans sa main en action de boire ; la jeune dame assise au bord du lit, son vêtement, le réseau de couleur d'or qui lui couvre la tête ; le coffre que lui présente une servante ; la table ronde aux trois pieds de biche, sur laquelle sont une passoire et trois vases de forme et de grandeur différentes, et enfin les fleurs éparses sur le plancher.

Dans les monumens antiques, expliqués par le P. Montfaucon, on rencontre des scènes domestiques pareilles. Tom. III, part. I, liv. III, chap. VII, pl. LVII et LVIII : on en rapporte aussi dans plusieurs autres Auteurs ; voyez Hérodote, Mela, Strabon, Plutarque, etc. Non-seulement chez les Égyptiens, les Indiens, les Lacédémoniens ; mais encore chez les Romains, il étoit reçu invariablement de manger, les portes ouvertes ; anciennement on mangeoit assis, dans la suite on fit usage de lits. Quand on étoit rassasié, on s'y couchoit, la tête sur un oreiller. Plutarque préféroit ce dernier parti à l'autre. Les femmes étoient assises avec les hommes sur les mêmes lits. On sait aussi que le

bain chez les Anciens précédoit toujours leur repas. La court-pointe paroît être de pourpre.

Les Anciens se servoient d'une corne d'animal pour boire. Athénée XI, 7, en parle, et veut que pendant un temps, ils buvoient dans des cornes de bois, et mêloient l'eau avec le vin. Les Thraces, les Arabes, les Patagons et d'autres Peuples font usage de cornes pour boire; les Indiens adoptent celles d'ânes sauvages. Ctesius dit, *indic.* que les Orientaux boivent dans du bois. Pline XI, 37, donne à Bacchus une corne pour attribut particulier, c'est pour cela qu'il l'appelle *Taurus*. Le luxe introduisit des vases à boire qui avoient la forme d'une corne d'argent, d'or et encore de verré; on en conserve un de cette dernière sorte dans le Museum royal.

Les Anciens se faisoient aussi une gloire de vider d'une haleine une grande tasse pleine de vin. Voyez Athénée, liv. X, et Aristophane, *in acharn.* art. V. §, II, v. 39: les Thraces sur-tout étoient de grands buveurs.

Les lits qui servoient aux repas, s'appelloient *Trioliniares*; (ceux destinés à se reposer avoient nom, *Cubilaires*) parce qu'on adoptoit ordinairement trois lits à une table; mais quand on ne faisoit usage que de deux lits, on les appelloit alors *Biclinium*.

La petite cassetta, représentée dans ce tableau, peut donner lieu à plusieurs conjectures: chez les Anciens, quand on étoit à la fin des repas, on buvoit alors sans mesure; et dans ce cas, on faisoit grand usage de parfums, ou d'onguens odoriférans, auxquels on attribuoit la vertu d'empêcher les vapeurs du vin de monter au cerveau. On avoit même coutume de mêler le vin avec les parfums. Consultez AElion, var. Hist. XII, 31; Pline XIII, 1, 3, VII, 30; Juvénal, sat. VI.

Cette cassette représentera donc une boîte de myrrhe; ou bien encore, le Peintre aura peut-être voulu désigner ici une particularité que Casaubon remarque dans Suétone, au chapitre II de Vitellius: le père de cet Empereur (au rapport de l'Historien), portoit toujours attachée à sa poitrine, une par-

touffe de Messaline. Le Commentateur ajoute à cet endroit, que les Dames avoient tant de soin de leurs chaussures, que pour les conserver, elles les faisoient porter par leurs Servantes dans une cassette. Les Anciens avoient coutume d'ôter leurs souliers avant de se mettre à table, ils les donnoient à garder à leurs Valets, et les leur redemandoient après le repas. Notre Tableau pourroit donc représenter une femme déchaussée, en action de se lever, et redemandant sa chaussure.

La forme primitive et ordinaire des tables chez les Anciens étoit carrée et à quatre pieds; Homère ne les décrit pas autrement. Eustache, son Commentateur, dans ses remarques sur l'Odyssée I, v. 138, dit cependant que les tables n'avoient seulement que trois pieds, et s'appelloient *tripodes* (1). Hésiode, Xénophon, Aristophanes, Horace, Casaubon et beaucoup d'autres encore, appuient le sentiment d'Eustache. Il y avoit aussi des tables qui n'étoient posées que sur un pied; on les appelloit *monopodia*. Les Anciens donnoient assez souvent aussi la forme ronde à leurs tables, comme pour représenter le Monde, ou l'Univers qu'ils croyoient sphérique à l'exemple du Soleil et de la Lune. La table ronde étoit particulièrement en usage, quand les lits formoient le demi-cercle, afin de pouvoir les adapter l'un à l'autre. Voyez Martial XIV, épigr. 77. Consultez aussi le traité de Bulengerus *de conviv.* lib. 1, cap. 38.

Les Anciens rafraîchissoient et tempéroient leur vin avec de la neige. Ils se servoient pour cela d'un petit instrument semblable à celui qui est représenté dans notre tableau, sur la table, à côté des trois vases. Il étoit quelquefois de cuivre, quelquefois d'argent; on en conserve un au Museum royal. Martial XIV, épigr. 102, et quelques Auteurs en ont fait mention.

Les trois vases qu'on remarque ici, et qui à la couleur

(1) Ce nom Latin pourroit servir d'étymologie au mot français *Tripas*.

56



57



Tom. I.

qu'ils portent paroissent remplis de vin , pourroient bien avoir rapport à la coutume des Anciens , qui dans les repas solennels vidoient un pareil nombre de verres en l'honneur de Mercure , des Graces , de Jupiter conservateur et des autres Dieux. Ils terminoient ordinairement leur banquet par des libations , et la dernière étoit consacrée sur-tout à Mercure ; comme on lit dans Homère , *Odyss. VII , 137.* Voyez aussi *Bulengerus III , 15*, et *Stukius II , cap. ult. p. 440.* et suivantes. Dans notre tableau , on n'a représenté sur la table aucune sorte de nourriture ; mais toutes choses propres à boire ; il semble que l'Artiste ait voulu nous transmettre un repas sur sa fin et au moment des libations. Les fleurs qui ornent cette scène , éparses au milieu des vases et jonchées sur le parquet , sont là pour prévenir par leur odeur les effets du vin. Voyez *Plutarque III , sympos. qu. 1.* Les Anciens , ajoute le même Auteur , *I. symp. prob. I*, aspergeoient le plancher d'eau de senteur.

P L A N C H E L V I I.

Ce tableau oblong représente un petit Temple et d'autres Edifices situés dans un lieu marécageux. Sur une arcade à travers laquelle l'eau semble passer , on voit un vase et une couronne de fleurs. Sur une autre table de pierre est la statue de quelque divinité. Ce pourroit être la Déesse des Lacs , l'*Inturna* des Latins.

P L A N C H E L V I I I.

Cette Peinture trouvée dans les excavations de Résine , est d'un excellent coloris et d'une assez bonne manière. Elle représente on ne peut plus ingénieusement et avec beaucoup d'intelligence un jeune Faune en action de renverser à terre une Bacchante. Le lieu de cette scène voluptueuse paroît solitaire et éloigné. Le Dieu champêtre aura sans doute surpris cette jeune femme consacrée à Bacchus au moment qu'elle se

disposoit à monter sur la pente voisine d'eux. Le costume est parfaitement observé. Près du Faune ardent on voit le bâton pastoral, et la flûte faite avec des cannes ou roseaux. Aux pieds de sa maîtresse presque nue est un tyrsé orné de lière et d'un ruban de couleur rousse, semblable au vêtement du Faune. On voit aussi une cymbale (1), sur le fond de laquelle est peint un distre; tout autour sont des gtelots (c'est presque notre tambour de basque). A quelque distance on observe encore un autre cercle sans fond; lequel instrument, dont on ne peut certifier l'usage, peut appartenir également à l'un ou à l'autre personnage de ce tableau.

Les Anciens aimoient avec passion ces sortes de sujets; on en rencontre sur-tout sur leurs pierres gravées.

On a souvent confondu les Satyres et les Faunes; on donne indistinctement à ces Dieux sauvages de la campagne un caractère lesqif et ardent. Cependant les antiquaires sont convenus d'appeller Faunes ceux qui ne diffèrent de la figure humaine que par des oreilles de chèvre et une queue; le Faune de notre tableau n'a que ce dernier attribut. Les Satyres sont ceux qu'on désigne avec ces deux particularités; mais qui en outre portent des cornes, et dont la moitié du corps (la partie inférieure) appartient à la constitution physique du bouc. Si l'on souhaite de plus grands détails, on peut consulter les Mythologues; ainsi que pour les Bacchantes. Les cheveux de celle peinte avec tant de vérité dans notre tableau sont blonds, et son vêtement d'un roux coupé ou de couleur de renard, convient aux fêtes de Bacchus.

Il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de re-

(1) La Cymbale chez les Anciens, étoit un cercle avec une peau tendue par-dessus. Le cercle ou espèce de rombe, qu'on voit non loin de cette cymbale, pourroit être regardé comme le même instrument auquel il manque une peau.

58



59



Tom. I.

trouver le fil, le vrai sens des allégories sans nombre que renferme l'histoire si incertaine et narrée si diversement des Faunes, des Satyres et des Bacchantes. Les Auteurs sont loin de s'accorder sur ce point d'antiquité.

P L A N C H E L I X.

Cette planche représente des ruines, tant sur le bord qu'au milieu de la mer. La grande masse informe de pierres qui est sur le devant du tableau paroît avoir servi autrefois à quelques édifices. On remarque aussi deux figures.

P L A N C H E L X.

Cette peinture trouvée dans les excavations de Résine, égale celle du n^o. 58, pour l'excellence du coloris; elle est d'une aussi bonne manière, et l'une et l'autre semblent être de la même main; toutes deux, recommandables par la belle simplicité de leur composition, concourent à la même perfection de l'art et répondent avec succès à l'intention de l'Artiste, qui aura voulu dans ces deux morceaux déployer et faire admirer toutes les ressources de son talent. Ce tableau représente un Faune nu et barbu, s'efforçant d'embrasser une Nymphe nue aussi, laquelle se défend comme elle peut et le repousse avec ses mains.

De semblables Faunes et Satyres à longue barbe se rencontrent sur beaucoup de monumens antiques, et sont appelés proprement Sylènes. Consultez Montfaucon, tom. 1, part. II, liv. I, ch. XXIII et XXIV; Eusèbe, prép. évang. lib. III, cap. XI; Bochart, Hieroz. part. II, liv. VI, cap. VII, X; un passage remarquable dans la Cité de Dieu de Saint-Augustin, XV, 23. Voyez encore ce que Pausanias raconte I, 23, d'une île de Satyres, où un bon naturaliste n'eut rencontré que des Singes. Les Poètes et les Philosophes, chez les Anciens, n'ont sans doute voulu exprimer que les effets d'un amour porté à l'excès, sous ces emblèmes et ces

attributs empruntés des animaux lascifs , tels que le bouc ; etc.

Les Nymphes proprement dites sont celles qui présidoient à la végétation des plantes et autres productions. C'est pour cela qu'on les appelloit filles de l'Océan , mères des fleuves , habitantes des fontaines , nourrices de Bacchus et de Cérès ; et c'est de là que sont venus les noms divers et les diverses espèces de Nymphes , telles que les Orcades pour les montagnes , les Hamadriades pour les bois , les Nayades pour les fleuves , les Néréides pour la mer , etc. ce qui aura fait imaginer aux Poètes et aux Artistes un Dieu Pan , des Satyres , des Faunes , des Sylvains et ces autres Divinités que les Gaulois appelloient *Dusii* : cette agréable Mythologie , fille de la riante imagination , se sera plu à décrire les scènes les plus variées et les plus voluptueuses entre ces Dieux et ces Déeses , dans des lieux où tout invitoit à l'amour. En donnant du sentiment aux êtres qui en étoient le moins susceptibles , en personnifiant chaque attribut de la nature , les Anciens avoient le cerveau trop exalté et le goût trop délicat pour ne point chercher à la peindre dans ce qu'elle a de plus aimable et de plus énergique ; aussi la rendirent-ils , pour ainsi dire , complice de tous leurs excès , et chacune de leurs passions avoit une Divinité pour modèle ou pour excuse. Peut-être aussi que les Poètes , pour plaire aux femmes , et les Prêtres pour gouverner le peuple , ont-ils abusé des profondes allégories , des sublimes Hyéroglyphes sous le voile desquelles les sages Egyptiens et les premiers Philosophes de la Grèce déroberent au vulgaire les opérations de la nature , dont ils avoient surpris les secrets.

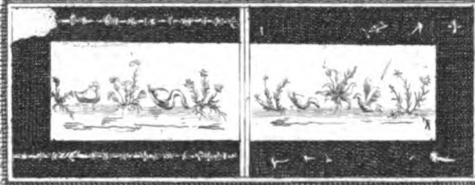
La Nympe de notre tableau est peut-être ce que les Anciens appelloient Hermaphrodite : à la première inspection , on lui croiroit les deux sexes ; mais on sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur une pareille conformation.

Les Peintres et les Sculpteurs Grecs aimoient beaucoup à représenter des figures nues ; la Venus de Chypre , celle même de Gnide

00



62



Tom . I .

Gnide, etc. étoient sans vêtement quelconque. Plin XXXVI. 5 et XXXV, 10 et 7, rapporte que Zeuxis voulant donner l'idée d'une beauté parfaite, peignit cinq vierges nues; le même Auteur ajoute que de tout tems à Rome, il fut reçu de peindre toute sorte de nudités dans les lieux publics; il dit encore avoir vu de son tems, sur les vieux murs d'un Temple ruiné, à Lanuvio, un tableau bien conservé d'Hélène et d'Atalante peintes d'une belle forme, mais nues et animées de tous les faux du plaisir. Voyez Properce, liv. II, élég. V, vers 19, et suivans; Martial XII, épig. 43, et Suétone, in Tiber. XLIII, 2 mot. 12 et 13. Tous les appartemens, chez les Anciens, et sur-tout la chambre nuptiale, étoient ornés des sujets les plus lubriques, et très-souvent les Artistes peu religieux peignoient leurs propres maîtresses sous la figure des Divinités. Le pieux Empereur Théodose s'abstint de détruire les statues peu décentes et autres monumens des Payens par un motif assez singulier. C'étoit pour perpétuer et montrer au grand jour tout le ridicule, toutes les infamies des fausses Religions, et pour en inspirer le mépris et l'abomination. Sozomène VII, 15, Socrate V, 16, et la Chausse, Thes. ér. ant. tom. II, sect. VII, s'appuient de cette respectable autorité. Leonard Agostini dédia au Pape Alexandre VII, son recueil des pierres gravées antiques, lesquelles pour la plupart représentent des Priapes et des Vénus sans voile.

Tout le monde sait qu'en France l'Auteur du Poëme de *la Callipédie*, ou la manière de faire de beaux enfans, est l'Abbé Quillet; et qu'un Cardinal (Mazarin), en agréa la dédicace.

Les mœurs et les convenances ne sont jamais blessées de ce qui peut contribuer aux progrès des arts et à la gloire des hommes de génie.

P L A N C H E L X I,

Ce sont deux tableaux semblables représentant de petits
Tome I. H

herbages et des fleurs croissant dans l'eau , avec des canards.

P L A N C H E L X I I .

Ce somptueux édifice à plusieurs portiques pourroit bien être une espèce de couvent , ou de communauté à l'usage des Piétrez Egyptiens. Les longs vêtemens et les rameaux que portent les figures confirment encore notre conjecture. Strabon XVII , p. 806 , rapporte avoir vu à Héliopolis en Egypte un édifice à-peu-près semblable , habité par des Prêtres , avec qui conversèrent Platon et Eudoxe. Voyez aussi Hérodote II , 37 , et Diodore de Sicile , l. 80 et 81.

P L A N C H E L X I I I .

On voit une espèce de tour sur un roc. Dans l'enfoncement on remarque encore un bâtiment , au milieu de la mer. Les deux troncs d'arbres qui occupent les deux extrémités du premier plan , font assez voir que le Peintre ne les a ainsi placés que pour rendre plus sensible la distance du premier bâtiment à ceux qui remplissent le fond du tableau.

Les quatre figures qui ornent ce paysage sont presque effacées , et ont beaucoup souffert.

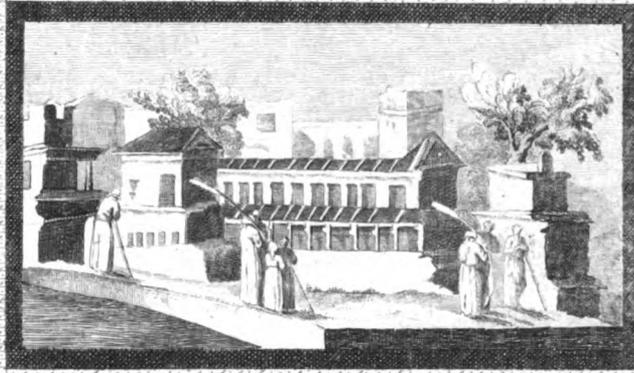
P L A N C H E L X I V .

Ce tableau et les onze suivans , furent trouvés tous dans le même endroit ; ils ont la même perfection ; tous sont de même genre et d'une grande beauté , et leur explication pourroit être réduite à un seul argument : ils méritent cependant un examen particulier. Ce premier morceau de peinture représente deux Danseuses qui font un gracieux détour et semblent exécuter une contre-danse. La couleur , la finesse et la légèreté de leur vêtement conviennent parfaitement à leur caractère.

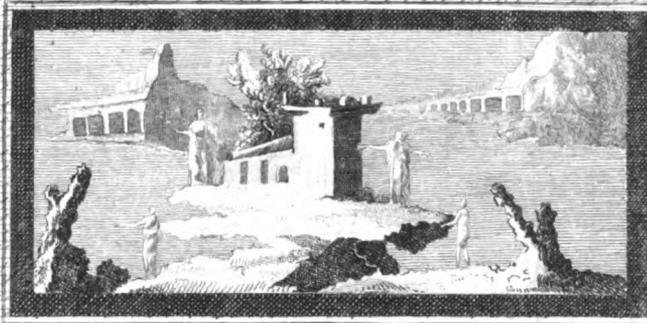
Les deux Tigres qui semblent flairer les deux cymbales , sont dignes d'être observés par leur expression pittoresque.

Ces deux tableaux furent trouvés le 18 Janvier 1749 , dans

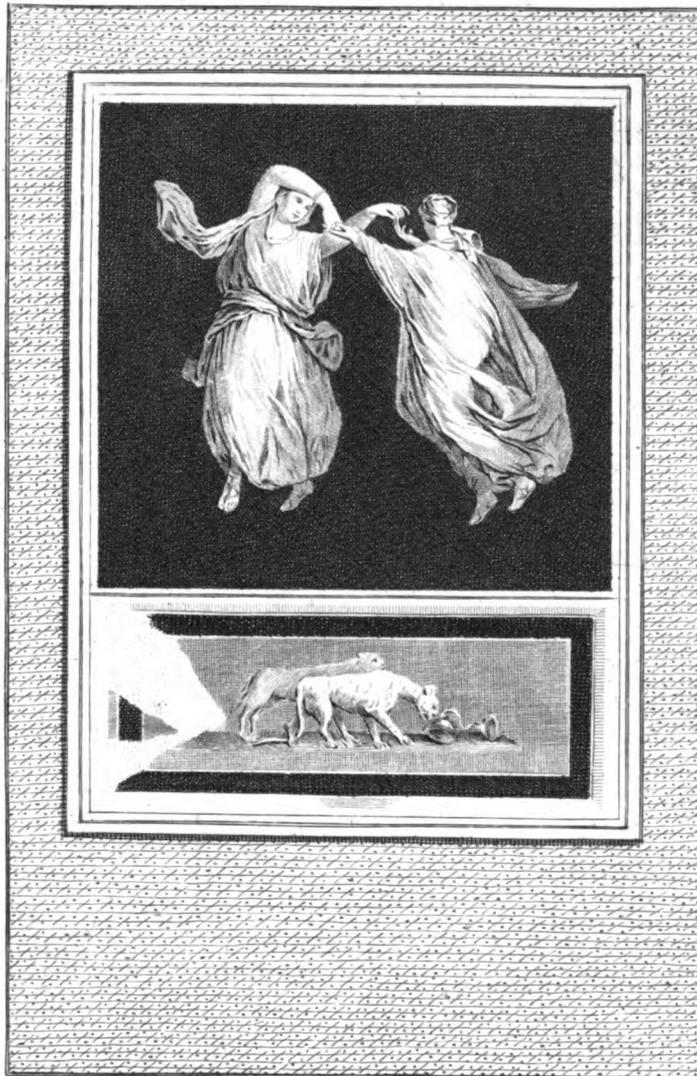
62



63



Tom. I.



Tom . I.

les excavations de la tour de l'Annonciation , en un lieu appelé *Civita* , où l'on croit qu'étoit située l'ancienne ville de Pompeïa. Ils étoient peints dans le même appartement sur le mur , avec treize morceaux qui servoient d'arabesques , et au milieu desquels étoit un Cupidon. Il y avoit aussi sept danseuses de corde , le tout peint sur un fond noir.

On a imaginé plusieurs conjectures pour rendre raison de ces douze morceaux trouvés ensemble. Mais elles sont trop vagues pour nous y arrêter.

On pratiquoit plusieurs sortes de danses chez les Anciens ; il y en avoit de légères et peu fatigantes , pendant lesquelles celles qui s'y amusoient chantoient en même tems. Il y en avoit d'autres plus expressives , et qui demandoient plus de force et d'adresse ; et alors les Danseuses tenoient leur bouche fermée. Il leur eût été impossible de bien chanter en même tems ; et il eût été désagréable de rompre la mesure ou de fausser la voix. Dans ce cas , les unes chantoient , les autres dansoient alternativement. Voyez *Plutarque et Lucien , de Saltatione*. Il paroît que les deux figures de ce n^o. exécutent cette dernière sorte de danse. Rien de plus gracieux que leur attitude ; l'une avec l'index et le pouce , prend délicatement le doigt du milieu à sa compagne , et toutes deux de leur autre main s'entrelacent les doigts avec beaucoup de souplesse et d'intelligence.

L'une des deux est habillée en jaune , l'autre en verd avec un ourlet de couleur pourpre. C'étoit le costume le plus galant ou le plus efféminé chez les Anciens ; leurs vêtemens semblent être transparens ; leur légèreté et leur finesse conviennent parfaitement à l'agilité nécessaire pour la danse. Polux IV , Segm. 104 , nous apprend que les Danseuses ne faisoient usage que de vêtemens diaphanes , tissus peut-être avec cette laine , ou poil follet , dont on se sert encore aujourd'hui dans plusieurs Villes , et qu'on appelle *lana penna*.

L'une de nos Danseuses a sur la tête , en place de bonnet ,

(une espèce de Turban) un large voile qui fait plusieurs tours au-dessus de ses tempes. La grandeur et la grosseur de cette coëffure pourroient faire conjecturer que c'est une couronne. Les Anciens à voient coutume de se ceindre la tête avec de la laine.

P L A N C H E L X V.

On ne peut trop admirer cette peinture. La grande beauté du dessin, le charme du coloris, la légèreté de l'attitude, tout montre ici l'art porté à son plus grand *fini* et à sa plus grande perfection. Cette figure si belle, d'un pinceau si délicat, semble en effet être en mouvement et danser. Ce qui augmente encore sa grace, ce sont ses bracelets d'or, son collier et cet autre rang de perles qui attache ses cheveux blonds avec un ruban blanc : son vêtement léger, mince, de couleur jaune, bordé d'une autre couleur d'hyacinthe bleu, flottant en l'air, recouvre une petite partie du nu, et laisse sentir la chair.

Les uns soutiennent que c'est une Vénus ; les autres une de ces Danseuses complaisantes qui se montraient quelquefois nues. Ces deux conjectures peuvent être reçues également. Dans le second cas, ces douze tableaux représenteront ces figures dont on ornoit les salles à manger ; ce qui ne s'éloigne pas beaucoup de la coutume des Toscans, qui se faisoient servir à table, eux et leurs convives, par des filles toutes nues.

Il existe des marbres antiques qui attestent cet usage. Les femmes s'exposaient sans voile, non-seulement dans les orgies à huis-clos ; mais encore sur les théâtres publics pendant les fêtes de Flore ; les courtisannes se dépoilèrent de leurs habits sur la scène, et en présence du Peuple, pratiquoient tous les gestes, toutes les attitudes que l'Arétin n'a pas craint dans la suite de décrire. Ouvrez Valère Maxime, au liv. II, ch. X, n°. 8, et Lactance, l. 12.

La danse convient parfaitement à Vénus ; Lucien, dans son traité de *Saltatione*, n. 10 et 11, atteste que les Spar-

tiates dansoient en chantant de petits airs pour inviter Vénus et les Amours à venir folâtrer avec eux. Relisez Horace , Ode IV , liv. I , il ne se faisoit point de repas solennels sans danse. Voyez Homère. Dans tous les festins , excepté aux banquets des Sages et des Savans , on introduisoit des femmes qui par leurs chants et leurs danses égayoient la compagnie : après le chœur des Musiciens , les Danseuses entroient les unes en habits de Néréides , les autres déguisées en Nymphes.

Le Museum royal conserve une statue de bronze , d'une beauté extrême , représentant une Vénus nue. Elle porte un bracelet d'or , non au poignet , mais aux jointures des bras et des pieds.

Les perles sont un ornement consacré spécialement à Venus , qui est née de la mer et en est sortie sur une riche coquille garnie de belles perles. C'est pour cela qu'on choisissoit les perles les plus précieuses pour les offrir à sa statue. Pline IX , 35 , et Macrobe , Saturn. III , 17 , assurent que cette perle si fameuse , qui n'avoit point sa pareille et que possédoit Cléopâtre , fut déposée par elle dans un vase de vinaigre et divisée en deux parts pour en faire des pendants d'oreille à la statue de Vénus. Lampridius dit que l'Empereur Alexandre Sévère faisoit porter devant cette même statue deux grosses perles qui avoient été données à la Déesse par l'impératrice sa femme. Aussi celles qui s'adonnoient tout entières au doux métier de Vénus , aimoient à se couvrir de perles. Properce , liv. III , élég. X , et Martial IX , épig. III , Pline IX , 35 , pour prouver à quel point les Dames Romaines portoient le luxe , dit avoir vu entr'autres femmes , une certaine Lollia Paolino chargée de pierres précieuses et de perles ; elle en avoit plusieurs rangs dans ses cheveux , elle en avoit à ses oreilles , à son col , et à tous ses doigts.

Ordinairement on représentoit aussi Vénus avec des cheveux blonds ceints d'une guirlande de roses blanches et rouges. Servius , dans son commentaire sur l'Enéide de Virgile , avance que la chevelure blonde désignoit toujours une courtisane ; mais

qu'on se donnoit toujours des cheveux noirs qu'aux femmes honnêtes; aux matrones; et en effet, Juvénal, dans sa sixième Satyre, en faisant le portrait de l'Impératrice Messaline, la peint blonde: Clytemnéstre, coupable d'adultère, dans Euripide; Didon, passionnée pour Enée, dans Virgile; Ariane, se laissant consoler par Bacchus dans Catulle; Pirrha, femme d'une vertu équivoque, dans l'Ode 5 du liv. I, d'Horace; en général toutes celles qui étoient nées trop foibles en amour, les Poètes les peignent blondes; mais quelques Savans ont observé que la remarque de Servius ne s'est pas toujours trouvée vraie. Ovide assure que la chaste Lucrece étoit blonde; Virgile en dit autant de la modeste Lavinie.

Si nous osions intervenir dans ce procès délicat à juger, nous dirions que l'expérience, quand on la consulte, nous apprend ordinairement que les blondes aiment plutôt et les brunes plus long-tems. L'œil exercé du naturaliste impartial pourroit chercher une raison de cette différence morale dans la constitution physique de la blonde et de la brune. Mais cette question ainsi approfondie s'écarteroit trop de notre but. Terminons ici cette digression et rentrons dans notre sujet, en disant que l'antiquité n'a point décidé quels étoient les plus beaux cheveux, des blonds, ou des noirs. Cependant Anacréon et Horace (connoisseurs en cette partie) célèbrent beaucoup une chevelure et des yeux noirs.

Quand à la sorte de danse que paroît exécuter notre figure, consultez Plutarque, conv. qu. LX, prob. 17; mais son attitude (il semble qu'elle se mette en devoir de se couvrir), nous rappelle un usage pratiqué en Perse: les femmes venoient aux repas vêtues modestement; pendant le banquet, elles commençoient à se dépouiller de leurs vêtemens extérieurs, et d'une partie de leur modestie; mais sur la fin, échauffées par le vin, elles se déshabilloient entièrement; et cette mode n'étoit pas seulement celle des courtisannes; mais les matrones elles-mêmes, mais les filles, vierges encore, en usoient ainsi pour se rendre plus agréables, pour plaire davantage, et ne croyoient

65



66



Tom. I.

nullement blesser en rien l'honnêteté et la réserve qu'elles exigeoient , et dont elles se montroient jalouses.

P L A N C H E L X V I.

Ce sujet représente un lac , un endroit marécageux , environné de plusieurs tours , deux desquelles à créneaux paroissent défendre un petit pont. On remarque plusieurs espèces de plantes et divers oiseaux aquatiques.

P L A N C H E L X V I I.

La jeune femme représentée dans ce tableau , d'un dessin rare , est également belle dans toutes ses parties ; ses cheveux sont encore blonds (voyez le n° 65.) et son habillement léger est jaune aussi ; la draperie en est jettée avec beaucoup d'art ; le voile , qu'elle tient élevé au-dessus de sa tête au bout de son bras développé avec grace , couvre quelques parties du corps , laissant à nu le milieu , depuis l'endroit de la ceinture , ainsi que sa main et ses pieds. Le ruban ou la bandelette qui assujettit sur son front ses cheveux divisés en deux portions égales , est de couleur céleste ; le mouvement de cette figure est celui de la danse , et le disque d'argent qu'elle soutient à l'un de ses côtés pourroit bien y avoir rapport ; le Peintre se sera servi de ce renseignement pour déterminer davantage le caractère de son personnage.

La danse est un exercice qui caractérise autant les Graces que Vénus. Les habitans de la Béotie furent les premiers qui leur instituèrent un culte ; mais Pausanias IX , 35 , dit qu'on ignore quel fut le premier qui les représenta nues ; les Anciens Sculpteurs et Peintres les ayant toujours habillées. On peut conjecturer que la danse des Graces étoit désignée par plusieurs filles nues qui se tenoient en sautant et faisoient des gestes aimables. Les Danseuses de nos tableaux peuvent en donner un exemple. Les Graces avoient un voile tel que celui de la figure isolée que nous expliquons en ce moment ; et portoient des vêtemens transparents et qui n'étoient fermés ,

par aucune ceinture. Sénèque , de benef. 1 , 3 ; Horace ; lib. IX , Ode VII , et Ovide , fast. V , ne les peignent pas autrement , *incinctae , nudae , vestibis solutis*. Notre figure pourroit bien être encore une Vénus , ou bien une des Grâces ses compagnes , ou peut-être encore une des Heures , ou des Nymphes que les Anciens avoient coutume de leur associer , quand ils décrivirent un festin agréable. Voyez le Banquet de Xénophon et celui d'Apulée , Métam. X. Consultez aussi les Grâces de *Wieland*.

Les Nymphes , les Grâces et les Heures , et sur-tout Vénus , étoient toujours représentées déchaussées et remarquables par la blancheur de leurs pieds.

Les Pères de l'église ont mis au nombre des trois sortes de danses qu'ils reprochoient aux Payens , celle de Vénus ; Arnobe , IV , adv. Gentil. Saint-Augustin , de Civ. D. VII , 16 , etc. Juv. in ad epist. ad Mars , et epist. , de Hilar.

Macrobe , Saturn. 11 , 10 , a écrit que de son tems (sous Théodose le jeune) , l'usage n'existoit plus d'amener aux repas de jeunes Danseuses et chanteuses nues , ou immodestement habillées : ce qui dura jusqu'à la fin du règne de Théodose le Grand , qui l'avoit défendu.

Pollux IV , leg 103 , dit avoir vu une certaine danse où les Danseurs et les Danseuses portoient dans la main un plat ou disque.

Cette dernière circonstance appuyeroit la conjecture de ceux qui prétendent que ces sortes de personnages figuroient dans les repas , et servoient d'officiers pour porter les mets : l'action de danser ne s'oppose point à ces fonctions qu'ils remplissoient en cadence et au son des instrumens , au rapport de Pétrone , cap. XXXVI. Voyez aussi la Satyre V. de Juvénal , v. 121 et seq. Voyez aussi les mots *Chironomata* , *Chironomus* dans l'*Etymologicon* de Vossius ; ces officiers de bouche étoient instruits à couper les viandes , à les servir , en observant certains signes de mains , et à l'usage de la musique. Consultez aussi l'excellent traité de
Poëmat.

67



68



Tom. I.

Poëmat. Cantu, et viribus Rytimi, par Vossius. Sénèque le Philosophe, et Martial, parlent aussi de cette sorte de luxe recherché, dont les Romains faisoient usage dans leurs repas.

P L A N C H E L X V I I I.

Les deux objets qu'on remarque à côté des deux Paons, couchés en travers sur la fenêtre, sont des espèces de sacs de cuir, ou bien deux de ces mesures anciennes qui, au rapport de Pline, contenoient deux boisseaux et demi, ou quarante-deux pots de vin. Ces deux objets pouvoient donc servir à mesurer ou à transporter des graines, de l'huile, ou du vin; d'autres y voient des boudins noirs, en forme de cervelas ou de saucisses, que les Anciens aimoient beaucoup. Les saucisses de Paons tenoient le premier rang sur leur table; celles de Faisans ensuite, et celles de Lapins après; on leur préféroit les deux précédentes sortes de boudins ou cervelas.

P L A N C H E L X I X.

Cette peinture n'est pas moins belle que les deux précédentes du même genre, nos 67 et 65: la jeune femme qui y est représentée, et qui n'est point drapée plus décentement que ses autres compagnes, peut exprimer une espèce de Bacchante. C'est pour cela qu'elle est nue jusqu'au milieu du corps; elle a ses cheveux déliés et en désordre; d'une main elle tient une cymbale entourée de petits grelots et élevée en l'air; l'autre main est peinte en action de frapper cet instrument comme pour s'accompagner à la danse; son col est orné d'un superbe et large collier; à chaque bras, elle porte un bracelet, ou double rang de perles; ce qui termine son vêtement léger et blanc, est un ourlet, ou espèce de falbalas roux: sa draperie est d'une belle intention; ses sandales sont liées avec des rubans de couleur rousse.

Si ces douze figures peintes que nous décrivons, appartiennent aux repas, comme on le conjecture, on pourroit ajouter que chacune avoit sa besogne à remplir; l'une étoit pour les cymbales; l'autre pour le tympanon: et que plusieurs étoient

déguisées en Bacchantes. Sidonius Appollin. epist. XIII, en décrivant un repas, met au nombre des personnages destinés à faire le divertissement des convives, des femmes qui imitoient les Bacchantes par leurs habits et par leurs actions ou pantomimes.

Dans les monumens anciens, les Bacchantes sont représentées presque nues et à peine couvertes sur quelques parties d'une peau, ou d'un vêtement extrêmement délié.

L'instrument dont se sert notre Bacchante étoit appelé par les Anciens *tympanum*, et répond au *cymbales* des Toscans, qu'on désigne ordinairement sous le nom Italien *tumpurcello*; Suidas dit que cet instrument étoit fait avec une peau, que les Bacchantes frappaient avec leurs mains. Les Savans distinguent deux sortes de tympanon, le grave et le léger. Ceux de bronze, couverts avec une peau, servoient à la guerre; tels sont aujourd'hui le tambour et les tymbales; les cymbales légères étoient formées d'un cercle de bois recouvert d'une peau et ressembloient à un crible, tel est le *cymbalum* de notre estampe. Suidas, d'après le Scholiaste d'Aristophane, au sujet de la Comédie de ce dernier, intitulée Pluton, fait dériver *tumpanon*, du verbe *tuptein*, *percutere* en Latin, en François *frapper*, parce que le tambour léger, ou tambour de basque, se frappe avec la main, et le tambour grave, ou celui qui sert à la guerre, se frappe avec des baguettes, ou petits bâtons. D'autres vont chercher l'étymologie de ce mot dans le Syriaque, prétendant que les peuples qui parloient cette langue introduisirent à Rome l'usage de cet instrument. Quant aux danses des Bacchantes, consultez Sidonius Appollin. IX, epist. 13, Plutarque IX, symp. qu. 14, déjà cités: Platon VII, de legibus, Lucien de sat. Euripide in Bacchis, V. 377 et 78, Aristophanes in acharn. act. IV, sc. VII, v. 23. Saint Clément d'Alexandrie pæd. II, 4; Arnobe reproche aux Gentils les obscénités que ces femmes danseuses commettoient, portant dans leurs mains ces sortes d'instrumens, ainsi que ceux qu'on appelloit *Crotales*.

69



70



Tom . I.

Passons à la couleur du vêtement de notre figure ; il existoit à Athènes une loi , dont on étoit redevable à Zaleucus , qui ordonnoit aux femmes honnêtes seulement d'être habillées de blanc , et les Courtisannes devoient l'être en couleur ; consultez Plutarque , quest. Rom. probl. XXVI ; observez surtout deux passages , l'un de Porphire , au sujet du trente-sixième vers de la seconde Sat. du liv. premier d'Horace , et l'autre de Servius , dans son Commentaire sur les Georgiques de Virgile , au sujet du vers quatre-vingt-troisième du troisième livre. Ces deux Auteurs établissent une distinction ingénieuse entre ces deux mots latins , *album* et *candidum* , par rapport à la couleur des vêtements des femmes chez les Romains. Voyez aussi Ferrari p. I , de Re vestiariâ III , 17.

Tertulien , apolog. cap. 6 et de cultu fœminarum , cap. 12 , dit que de son tems on ne pouvoit distinguer les femmes honnêtes , les Dames , d'avec les Courtisannes , leur manière de se mettre confondant tous les états. Ce passage pourroit avoir son application pour d'autres tems , et dans d'autres pays. Le Grand Théodose réprima cet abus.

P L A N C H E L X X .

Parmi tous ces poissons , les uns accrochés , d'autres sortant d'un petit cabat renversé , d'autres posés tout uniment sur une table de pierre , on en distingue une espèce appelée murène. Cette sorte de poisson étoit très-estimée ; et encore aujourd'hui , on en sert sur les tables dans le Royaume de Naples.

P L A N C H E L X X I .

Cette peinture représente encore une jeune femme , qui danse et joue. Elle est d'une belle forme ; la couronne de lierre qui assujettit ses cheveux et les empêche de flotter , la peau de Panthère , ou d'un autre animal qui pend de son épaule gauche , et qui en voltigeant traverse toute la figure et vient passer sous son épaule droite , les cymbales (ou crotales) qu'elle tient dans les mains , en action de les battre

l'une contre l'autre, tous ces détails désignent une Bacchante ; ses bracelets redoublés sont de couleur d'or ; sa chemise est jaune et fermée avec des liens pareils à ceux de nos pantoufles ; son habillement demande à être observé.

Cette couronne de lierre que porte notre figure, nous faisoit croire qu'elle célèbre la fête de Bacchus. Lucien, *in tragopodag.* prétend que les Prêtres de ce Dieu n'étoient distingués des autres que par le lierre. Plin. XVII, 4, dit que Bacchus (*patrem liberum*) fut le premier qui ceignit sa tête de lierre ; que dans la haute antiquité, on ne donnoit de couronne qu'à Dieu, *antiquitas corona nulli, nisi Deo dabatur.* — Ovide, dans ses *Fastes*, III, 767^e vers et suivants, rapporte ainsi l'origine de ces sortes de couronnes, en nous apprenant que la Nymphé qui éleva Bacchus, le cacha sous des feuilles de lierre, pour le soustraire aux recherches de la jalouse Junon. D'autres Auteurs allèguent des raisons différentes de cet usage. Voyez le *Sympos.* III de Plutarque.

Bacchus et ses Nymphes se couvroient d'une peau de Panthère, ou parce que la nourrice fut changée en Panthère, ou parce que cet animal aime beaucoup le vin. Ils portoient aussi des peaux de jeunes cerfs et de daims, et même de chèvres.

Anciennement les bracelets se portoient seulement à un bras ; ils étoient en usage chez les Sabins qui les mettoient au bras gauche ; les Orientaux au contraire à droite : dans l'origine de cette coutume, les hommes seuls en portoient ; c'étoit pour les Guerriers, le prix, la marque de leur valeur. Les femmes, dans la suite, commencèrent à s'en parer ; elles n'en chargèrent d'abord qu'un seul bras, puis l'un et l'autre à la fois ; enfin elles en portèrent à leurs pieds, et à chaque doigt, même au pouce. Les bracelets qu'on mettoit aux pieds eurent leur dénomination particulière de *compedes*, ceux qu'on plaçoit au bras et spécialement à la jointure, s'appelloient *brachilia*, le nom générique étoit *monilia*.

Ferrari dans son ouvrage déjà cité de *Re vest.* liv. III, cap. 18 et 19, témoigne sa surprise de ce que les Danseuses avoient

7^a



7^b

Tom. I.

des habits si longs qu'ils descendoient jusque sur le pied, elles qui ne devoient en porter que de courts et de légers.

Quant à la chaussure, nous en parlerons dans la suite, lorsque nous rendrons compte d'une antiquité d'Herculannum représentant une boutique de cordonnier.

P L A N C H E L X X I I.

Cette Planche représente des fruits dans une corbeille, et des Saucisses attachées contre le mur, et pour la forme semblables à celles de nos Chaircuitiers. Consultez Varron de LL, lib. IV; Arnob. lib. VII; Isidore XX, 2, et le traité d'Appicius. On prétend que l'Empereur Héliogabale fut l'inventeur des Saucisses de Poisson. *Lampridi in Heliog. cap. 19, et Casaubon.*

Le Trône du Monde n'étoit pas la vocation de ce Prince; Héliogabale se seroit peut-être fait estimer, en se bornant au comestible.

Tel brille au dernier rang, qui s'éclipse au premier.

P L A N C H E L X X I I I.

Cette agréable Figure, moins animée que celle du n^o. 71, mais dans le même goût, est couverte d'un vêtement long et très-fin, et d'une couleur violette; elle a l'épaule et le bras droit nus; un voile jaune et vaguement jetté, tourne en s'élevant sur l'épaule gauche, et passe par derrière elle: des feuilles fines et longues ceignent ses cheveux blonds de la main droite; elle tient un vase par son anse; sur sa main gauche est un bassin où sont trois Figues, que l'on distingue par leur forme; elle porte un bracelet de couleur d'or, et des sandales à ses pieds.

La couleur violette ne le cédoit qu'à celle de pourpre chez les Anciens, et étoit un objet de luxe. Consultez l'*Acadularia* de Plante, act. III, sc. V; le Traité de Ferrari I, de *Roussis*, III, 27; et Pline le Naturaliste, liv. XXI, ch. VI. Ce dernier Auteur nous apprend que de son temps on imitoit le pourpre avec le bleu et le violet; XXXIII, 13; ce passage

a fait commettre une erreur à Saint Jérôme ; ce Père de l'Eglise , meilleur Théologien que Naturaliste , confondit la couleur violette avec l'azur. Virgile au contraire appelle noir le violet foncé. Sans rapporter tout ce que les Poètes ont imaginé sur cette couleur , et la fleur qui lui a donné son nom au sujet d'Io métamorphosée en Vache , nous dirons seulement , d'après Martial , Epigramme XXXIX , liv. II , que le vêtement violet étoit spécialement consacré aux Femmes galantes.

Quant à la partie découverte de l'épaule et du bras , pour juger de l'intention voluptueuse de l'Artiste , dans la manière de draper sa Figure , nous renvoyons au 307^e vers et suivans du troisième liv. de l'Art d'aimer d'Ovide. Une semblable autorité n'est point suspecte en pareille matière.

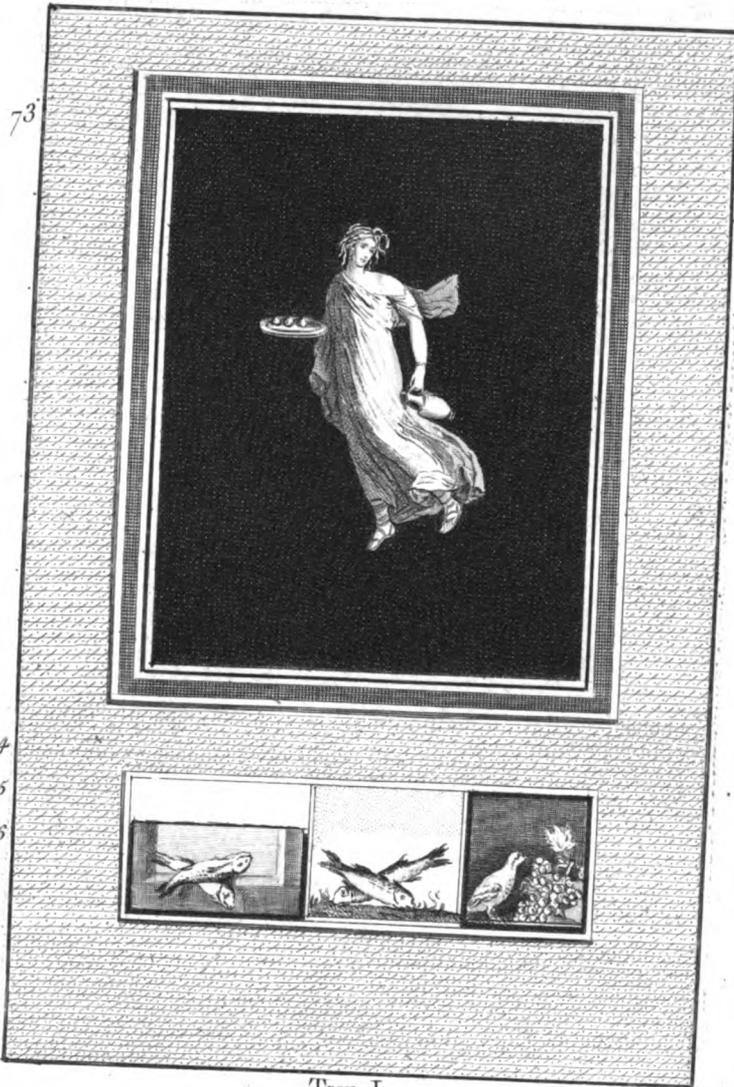
Nous ne nous arrêterons pas plus long-tems sur le voile et les autres parties du vêtement de la Figure que nous décrivons ici ; il paroît qu'autrefois les Femmes ne le cédoient point à nos modernes dans l'art d'inventer tous les ans des modes nouvelles et de nouvelles dénominations ; elles ne pensèrent point dès-lors aux tourmens qu'elles préparoient aux Savans , qui ont tout confondu , et n'ont donné aucune explication certaine : nos descendans nous feront , sans doute , un jour le même reproche. Puis-ions-nous n'en point mériter de plus graves de leur part !

La couronne de notre Figure pourroit bien être de feuilles de roseau ou de canne , ou de quelqu'autre plante aquatique. Cette conjecture la fait dire que ce Tableau représentoit une Nayade ou une Nymphe de la suite de Bacchus ; et on a cité pour autorité deux jolis vers latins du tendre Tibulle , l. III , élég. VI , vers 7 ; mais cette opinion rencontreroit plus d'une difficulté.

Le Vase de notre gravure est connu parmi les Antiquaires sous le nom italien de *Prefericolo*. Voyez la Chaussée , T. II , sect. III , Fig. III , et Montfaucon , T. II , lib. III , chap. IV.

On dit que Bacchus trouva le premier les Figues ; Pausanias I , rapporte que Cérés en donna des pepins à Fitalus son Hôte.

D'après tout ce que nous venons d'exposer , on pourroit



73

74

75

76

Tom. I.

conjecturer que cette Figure a beaucoup de rapport aux Bacchanales. Pendant les Fêtes de ce nom , on se déguisoit sous diverses formes ; on prenoit divers caractères. Et dans cette supposition , notre Tableau représentera une offrande à Bacchus des premières Figues. Consultez la pag. 200 et suivantes du second vol. 8^o des *Lettres de Coxe sur la Suisse* , élégamment traduites et enrichies des plus intéressantes Observations par le traducteur , M. *Ramond*.

D'autres ne reconnoissent dans cette Figure qu'une de ces femmes qui servoient dans les repas , et costumée pour cet usage.

Quelques-uns n'y voyent qu'une Danseuse.

Nous aurons encore occasion d'en parler dans la suite.

Nous avons déjà dit plusieurs choses au sujet des bracelets. Voyez Buonaroti , *ne'vasi di vetro* , pag. 199.

Quant à la chaussure , consultez Saumaise , dans son Commentaire , *de Pallio* , de Tertulien , et Aulugelle XIII , 20.

PLANCHES LXXIV , LXXV , LXXVI.

Ces trois petits Tableaux méritent quelqu'attention : le premier représente un Oiseau prêt à becqueter une grappe de raisin. Le second deux Poissons ; et le troisième deux Rougets posés sur une fenêtre. Varron , *de re rusticâ* III , 17 , nous apprend que cette dernière espèce de Poissons étoit du goût des Romains , et Sénèque assure dans ses questions naturelles III , 18 , et dans sa lettre 95^e , qu'un seul Rouget fut vendu 5000 Sesterces ; le prix d'un autre alla jusqu'à 8000 : ce qui revient à 200 ducats , environ 2200 l. de notre monnoie. Consultez Pline IX , 17 ; Juvénal , Satyre IV , vers 15 ; Lampridius , Heliog. ch. 10 ; Bulengerus , *de conviv.* II , 26 ; et Meursius , Rom. Luxur. ch. 14.

PLANCHE LXXVII.

Cette Femme semble être la Compagne de celle de la Planche LXXIII ; sa couronne , qui paroît la même au premier coup-d'œil , est composée de tiges de bled , consacré aux

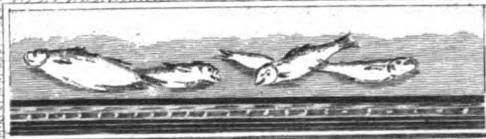
Fêtes de Cérés. Ovide, liv. III, de ses Amours, élégie X, vers 36; quelques Savans ont cru y reconnoître la plante appelée *Fillira*, destinée aux couronnes en usage dans les repas. Cette Figure est représentée tenant de sa main droite un panier, et un plat de l'autre. Elle n'a point de sandales à ses pieds; mais une espèce de pantoufles. Ainsi que la Figure précédente, elle a l'épaule droite et le bras découverts; on lui voit, de plus, une partie du sein; elle porte aussi un bracelet au bras droit; son voile, drapé de même, est d'un verd foncé; et son vêtement, qui n'est pas moins fin et délié, est blanc. Dans les Fêtes solennelles de Cérés, les habillemens blancs étoient d'étiquette. Ovide, liv. IV de ses Pastes, vers 619. Ce costume étoit encore celui des Femmes élégantes et recherchées, contemporaines de ce Poëte aimable. Voyez son Art d'Aimer III, vers 183 et 191, *Albentes Rosas...* etc. Consultez sur-tout Stukins *convivialium...* II, 26, in-fol. En général, pendant les jours d'alégresse, ou les Fêtes chômées, les Anciens faisoient usage d'habits blancs; aux banquets des Empereurs Romains et des Grands, ceux qui les servoient à table étoient vêtus de blanc. Voyez la première Elégie du quatrième livre de Tibule. Voyez aussi Suétone, à l'article de Domitien.

La couleur du voile répond à celle du porreau, ou bien au verd des bleds qui sont encore sur pied. Cette diversité de couleur en usage chez les Anciens, et au moyen de laquelle ils se faisoient distinguer avec grand soin aux jeux du Cirque, sur le théâtre, et dans leurs festins, pourroit être regardée comme l'origine de la livrée parmi les modernes, et peut-être aussi des uniformes militaires. Nous renvoyons à Cassiodore, liv. I, ep. 2, 27 et 33; à Bulengerus, dans son traité du Cirque, ch. 4 et 40, à Sénèque, Epitre XCV, et dans son Traité de la brièveté de la vie, ch. VII, et à Pétrone chap. XXVIII; et encore à Ferrari 4, de *re vestiariâ*, III, 4: cette passion de faire porter ses couleurs à ses Domestiques alla si loin, que les Empereurs se crurent obligés de faire des Loix pour réprimer ce luxe, qui étoit devenu
d'une

77.



78



Tom. I.

d'une dépense excessive. Voyez les titres V, VII, et IX du liv. XV. du code Théodosien. Mais ces Loix somptuaires furent un frein trop foible : on continua de nourrir et d'habiller avec magnificence les acteurs du Cirque et les femmes de théâtre ; et comme l'ont remarqué les Historiens, Marcien fut élevé à l'Empire , au milieu même du Cirque , peut-être à cause de la dépense qu'il y faisoit.

Quelques-uns prétendent que cette Figure et la précédente sont deux Danseuses, de l'espèce de celles qu'on appelloit *Cernaphori*. Voyez Pollux IV , 103, et Athenée XI , 7.

Nos deux Figures sont couvertes d'un vêtement léger, mais très-long, et on pourroit trouver une apparente contradiction à en faire en même tems des Danseuses, ou des Ministres employés au service de la table : ceux qui servent à un banquet devant être habillés très-court ; mais il n'en étoit pas toujours ainsi dans l'Antiquité : on pourroit citer en preuve les Diacres qui dans nos Temples assistent le Célébrant à la Sainte-Table, et auxquels la primitive Eglise a conservé quelque chose de l'ancien costume ; ils portent une casaque ou tunique qui leur tombe presque sur les pieds ; peut-être même que les cordons et glands qui dans leurs habillemens ne leur servent plus aujourd'hui que d'ornement , étoient jadis destinés à les relever et à les assujettir ; et c'étoit à-peu-près ainsi que pendant les sacrifices et aux repas sacrés qui les terminoient toujours dans le Paganisme, on habilloit les Ministres qui accompagnoient le Pontife. Outre cela on a remarqué que les Femmes, de plaisir seulement, portoient une robe ou tunique très-courte, ou relevée très-haut. Chez les Anciens, les états étoient mieux caractérisés qu'aujourd'hui ; et ils n'aimoient pas à les confondre ; ils étoient de meilleure foi que nous sur cet article.

Consultez au reste Stuckius, ant. conviv. II, 22 ; Apulée, mét. II, p. 53 ; Plaute, *paen.* act. V, sc. V ; Ovide, art. III, 301.

Quant à la chaussure de notre Figure, consultez Balduin, de *Calceam.* chap. XIV, pag. 139, chap. XVI, pag. 164.

P L A N C H E L X X V I I I .

On voit dans cette Peinture différens Poissons ; une espèce de frise termine le bas du cadre.

P L A N C H E L X X I X .

Cette Peinture, d'une grande beauté et d'une grande perfection, n'est inférieure en aucune partie aux Figures qui précèdent : elle représente une Femme, vue de profil, et vêtue d'une tunique blanche, et par-dessus d'un autre vêtement bleu dont le bord ourlé est de couleur de rose ou rousse; deux perles en forme de poires pendent à ses oreilles. On observera la bandelette aussi de couleur de rose, qui ceint son front et assujettit son voile jaune, dans lequel sont enfermés ses cheveux blonds; elle tient de la main droite une branche d'arbre où pendent deux fruits, qui paroissent être des pommes ou des bayes de cèdre; dans sa main gauche est un sceptre de couleur d'or et parfaitement distinct; ses pieds ont pour chaussure des sandales.

Cette Figure bien composée et modestement vêtue, ne doit point être rangée dans la classe des deux précédentes : plusieurs Savans soutiennent cependant le contraire, et veulent que ce soit encore une Vénus.

Les Femmes ont trouvé plus d'une manière d'orner leur tête, d'arranger leur chevelure sous des voiles : ici, le lien noué sur le milieu du front de notre Figure, paroît être un simple ruban. Dans plusieurs de nos Provinces, cette sorte de coëffure, peu recherchée, est encore en usage : mais pour montrer combien l'Artiste a été fidèle au costume, traduisons un passage d'un traité sur la Toilette des Vierges, et dont l'Auteur est un grave Père de l'Eglise, ou du moins qui eût mérité d'en être un, s'il eût toujours été aussi orthodoxe dans ses autres écrits, que dans son livre *de veland. Virgini.*

cap. 17 : l'austère Tertulien nous apprend dans ce passage ; que les Vierges , ou les Femmes , avoient de son tems deux manières de se coëffer : ou bien leur tête , privée de bonnet et de coëffe , restoit nue ; le front étant seulement ceint d'une espèce de bandelette. Ou bien tout le derrière de leur tête étoit couvert de voiles légers qui descendoient sur leurs oreilles , mais sans les cacher. Dans la première toilette , on voyoit du moins tous les cheveux noués élégamment. Mais dans notre Tableau , on a préféré la seconde mode : ensorte qu'on ne voit qu'une très-petite partie de la chevelure , séparée en deux , et avec beaucoup de grace sur le devant du front .

Consultez Rainaud *de pileo* , et cet. *cap. teg. sect. VI* : lisez aussi la savante Lettre latine de Saumaise sur le chapitre *XI* de la première Epître de Saint-Paul aux Corinthiens , *de Caesarie virorum et mulierum comâ* , imprimée chez les Elzevirs , en 1646 , 8°. Quelques-uns veulent que la coëffure de notre aimable Figure appartienne à une Reine , ou à quelque Déesse .

Nous avons déjà parlé , et en plus d'un endroit , de la diversité de couleurs en usage dans le costume des Femmes .

Toutes les Figures que nous avons décrites jusqu'à présent , et celle-ci particulièrement , ont la chevelure blonde. Nous ne devons peut-être cette uniformité qu'au fond noir , sur lequel sont peintes ces huit Femmes , et qui aura empêché l'Artiste de leur donner des cheveux noirs .

Le fruit du cèdre étoit appelé par les Peuples de la Libie , pommes des Hespérides : Hercule , comme on sait , en transporta dans la Grèce : on les appelloit aussi pommes d'or , à cause de leur couleur et de leur rareté ; dans les premiers tems , on s'en servoit comme d'alimens. Athenée assure qu'chez les Anciens on avoit coutume d'en servir à leurs repas. Plutarque ajoute , qu'on en plaçoit dans les garde-robes , pour donner une bonne odeur aux vêtemens , et pour les préserver des vers. Les Spartiates en offroient aux Dieux en sacrifice : et ce fruit faisoit partie du culte particulier qu'on rendoit à

Bacchus , comme auteur de tous les fruits. Voyez Spanheim , de V et P. numism. dissert. IV.

La partie supérieure du sceptre d'or de notre Tableau , est ornée d'une moulure semblable à un chapiteau , au haut duquel on voit un globe. Dans les monumens antiques , on en rencontre qui ont beaucoup d'analogie avec celui-ci. Le sceptre de Jupiter avoit à sa cime un Aigle ; et tel étoit celui que les Toscans donnèrent au Roi Tarquin , lequel depuis est passé dans les mains des Consuls. (Juvénal , Satyre X , vers 38) , le sceptre de Junon , au rapport de Pausan. II , 17 , avoit à sa pointe un Coucou. On sait que c'est sous ce masque peu galant , que Jupiter , pour la première fois , fit sa femme de sa sœur. Sur la fameuse table d'Isis et d'Osiris , le sceptre de ce dernier est de couleur d'or et terminé en tête d'Épervier. Celui de l'autre personnage a pour ornement une fleur dite *loto* : enfin , Antoine Augustin nous a conservé dans son dial. V , une médaille représentant une Cybelle , qui porte un sceptre en tout pareil au nôtre. Le sceptre , dans les premiers tems , étoit l'attribut non-seulement des Dieux et des Rois , mais encore des Triomphateurs , comme on peut l'observer sur plusieurs médailles antiques. C'est d'après cela qu'on a prétendu que notre Figure a quelque rapport avec Bacchus. Et en effet , dans la Pompe bachique décrite dans Athenée V , 6 , on voit une femme , qui d'une main tient une couronne , et de l'autre un instrument qu'on pourroit appeller un sceptre. Dans plusieurs autres monumens , on rencontre des Bacchus tenant à la main un bâton qui a la forme d'un sceptre. Voyez Suétone , chap. 24 , dans la vie de Néron. Ce sceptre et l'habillement blanc de notre Figure seroient regarder comme la Paix personnifiée , si elle tenoit à la main un rameau d'olivier ; mais les pommes d'or qu'on voit ici , l'ont fait passer aux yeux des Savans Antiquaires pour Junon , ou pour Vénus. La raison qu'on allègue en faveur de la première conjecture , est tirée d'Athénée. cit. cap. 7 , p. 33.

79



80



Tom. I.

la terre , dit-on , aux nœces de Jupiter et de sa sœur , en-
fanta subitement l'arbre qui donne de telles pommes. Con-
sultez encore les Mythologues. Quant à la seconde opinion ,
les pommes d'or sont , dit-on aussi , un attribut de Vénus ,
ainsi que le voile d'azur , qui rappelle qu'elle est née de la
mer. Le sceptre convient au moins autant à Vénus qu'à Junon.
L'empire de la beauté ne le cède point à celui de la grandeur ;
mais pour une Vénus , notre Figure est bien modeste. D'autres
Savans prétendent qu'on faisoit des vœux indistinctement à
Vénus ou à Junon , quand il s'agissoit de nœces , et que cette
Figure porte les attributs de l'une et de l'autre à la fois ; et
en effet , les mères de famille , jadis , offroient des sacrifices
à Vénus pour obtenir et procurer de bons maris à leurs filles.
Vénus présidoit autant au mariage que Junon , et le sceptre
lui convient en signe du pouvoir que les femmes ont dans les
affaires domestiques. C'est pour cela que la jeune épouse ,
chez les Anciens , en entrant dans la maison de son mari ,
en recevoit un paquet de clefs. Chez les Egyptiens , c'étoit
bien pire ; non-seulement les femmes présidoient aux détails
de l'intérieur du ménage ; mais encore les maris promettoient
aux Fiançailles , d'obéir à leurs nouvelles épousées. Nous
n'assurons point l'authenticité de cette tradition , qui n'est
appuyée d'aucuns monumens , et qui est venue jusqu'à nous
de si loin et à travers tant de siècles.

V. Apulée métam. X , Orphée , Hymne à Junon , Lorenzi
de spons. et nupt. cap. II.

Il y en a d'autres qui veulent que cette figure représente
une Danseuse ; mais on leur répond que , quoi qu'elle ait de
mouvement et de la légèreté , on ne doit y voir que le génie
du Peintre habile ; ayant à exprimer une femme seule , pour
lui donner plus de grace et la rendre plus agréable , l'Artiste
se sera étudié à lui communiquer de l'action et de la vie ; ses
gestes délicats ne sont pas assez prononcés , assez animés ,
pour rendre une femme exécutant une danse.

Quoi qu'il en soit de toutes ces différentes conjectures ,

peut-être ne faut-il voir dans ce Tableau qu'un caprice ; qu'une fantaisie aimable , sortie du cerveau du peintre.

P L A N C H E L X X X .

On voit encore ici des poissons de diverses espèces.

P L A N C H E L X X X I .

Vue d'un Temple avec des festons et des figures symboliques ; près de la mer , dans le lointain , sur la rive , et sur une colline , on voit une maison et quelques autres habitations ou fabriques. On peut remarquer dans plusieurs peintures anciennes ces festons , ou guirlandes de verveine , qu'on attache aux statues des Dieux , et sur le fronton des Edifices sacrés ou autres , à l'occasion des fêtes et autres sujets d'allégresse. Vitruve , IV , 1. Les griffons figurés sur le portail du Temple , pourroient bien indiquer qu'il étoit dédié au Soleil ; le griffon lui étant consacré. Cependant la plupart des Temples du Soleil étoient découverts.

Quelquefois aussi les Anciens se promenoient pendant les jours chomés , la tête couronnée. Cette circonstance n'a point lieu pour les figures qu'on aperçoit ici assez peu distinctement.

P L A N C H E L X X X I I .

Un buste de femme d'un aspect majestueux ; elle a la tête couronnée de feuilles ; à son côté , on aperçoit une partie d'une autre tête d'enfant.

P L A N C H E L X X X I I I .

Le Centaure , ici représenté , a la partie humaine d'une carnation bronzée , et la partie de cheval d'une couleur gris-cendrée. Il a les mains liées derrière le dos et est en action de courir , portant sur sa croupe une Bacchante presque nue ; elle

81



82



Tom. I.

le tient par les cheveux avec la main gauche , et semble vouloir le frapper avec le bout du manche d'un tyrsa , qu'elle agite de la main droite : on remarquera que les Centaures jouent un très-grand rôle dans l'Histoire de Vénus , ainsi que dans celle de Bacchus. Les monumens antiques nous fournissent des scènes pareilles à celle de notre Tableau , lequel est des plus expressifs.

Les cheveux du Centaure et de la Bacchante sont blonds ; il est vrai que le fond du Tableau est noir ; ils sont épars et déliés ; poussés au gré du vent , ils correspondent parfaitement au mouvement rapide des deux figures.

Un certain Ixion eut l'audace de porter des vues charnelles jusque sur la Reine des Cieux ; d'après le conseil des deux époux , il fut arrêté que Jupiter feroit paroître aux yeux du téméraire une nue toute semblable à la chaste Junon. Trompé par les apparences , Ixion brusqua la conclusion du roman ; mais quoiqu'il n'embrassât qu'une nuée ses plaisirs d'une espèce nouvelle ne furent pourtant pas stériles : il en naquit un fils beau comme les Anges de lumière ; mais superbe comme les enfans des ténèbres ; il fut élevé par une Nymphe ; et ce qui ne fait pas beaucoup d'honneur à son éducation , c'est qu'il contracta bientôt après un mariage plus étrange encore et moins pardonnable que celui de son père ; il devint l'époux d'une jument , et donna le jour aux monstres moitié hommes et moitié chevaux , qu'on appelle Centaures. V. Diodore de Sicile , IV , 69 , 70 , et Pindare , *Od. Pith.* II. Le Docteur Galien , dans son *Traité de usu partium* , de l'usage des parties de l'homme et de la femme , n° III , se donne la peine de prouver qu'un tel accouplement (il ne parle sans doute que du second) n'est point dans la nature , et il prend de là occasion d'invectiver les Poètes qui se sont tout permis. Le bon Galien auroit dû plutôt se délasser de ses Observations Anatomiques , en lisant les beaux vers qu'une telle aventure a inspirés aux anciens Mythologues , ou bien chercher dans

cette ingénieuse allégorie , le trait d'histoire ou le but moral que la riante Antiquité a voulu nous transmettre. Quant aux amours d'Ixion , on réduit cette fable à ceci : une Reine d'Égypte , pour se soustraire aux importunités d'un Hôte , que son Epoux avoit conduit dans son Palais , et qui probablement ne lui convenoit pas , fit mettre à sa place , dans sa couche , une de ses Suivantes appelée *Aura* , *vent* , *brouillard* , *nuée*. On s'est déjà servi de ce moyen , d'un jeu de môt , pour déchiffrer les énigmes de la Mythologie profane ; mais si cette explication étoit commode à trouver , elle n'est point satisfaisante... Les Poètes Moralistes (et ces deux mots ne devroient jamais être désunis) se seront plu tout bonnement à mettre en image et en action un point d'instruction bien essentiel ; vraisemblablement ils auront voulu nous apprendre qu'il ne faut point s'adresser aux Grands , aux Maîtres du Monde ; que de l'attachement qu'on leur porte il n'en revient presque toujours que du vent , et qu'on n'apprend dans leur commerce qu'à devenir vains , superbes et orgueilleux , et à couvrir ces vices d'un vernis flatteur : et enfin qu'en dernier analyse , ils nous rendent des monstres , ou nous excitent à des actions dignes de ce nom.

Pour les Centaures , le premier Cavalier qui de loin parut ne faire qu'un avec l'animal qu'il monta , aura donné l'idée de cette espèce imaginaire de monstres ; et quoiqu'il y en ait déjà assez dans la nature et dans la société , les Poètes auront voulu donner un corps au fruit de leur imagination , et aux illusions de leurs sens , sûrs de plaire , toutes les fois qu'ils offriront des Tableaux étonnans ou bizarres. Si l'on veut des détails savans sur cette matière , qu'on lise Bochart , Hieroz. , pag. 11 , lib. VI , cap. 10 , p. 35 , 40. Jusqu'où n'a-t on pas osé compter sur la crédulité des lecteurs ? on n'a pas craint d'affirmer que le cheval de César avoit les deux pieds de devant faits comme ceux des hommes ; V. Pline , VIII , 42 ; et Suétone , *caes.* c. 61. Pansanias V , 19 , fait mention d'un morceau de sculpture antique où étoit figuré un

Centaure

Centaure semblable au cheval de César. Cependant , dans les monumens qui nous restent , on observe constamment que les Centaures y sont désignés tels que celui que nous avons sous les yeux. Apulée les appelle *demi-bêtes* , *semi-bestias*. V. l'âne d'or , liv. V.

Sur les monumens antiques qui appartiennent à Bacchus , on rencontre quelquefois ce Dieu dans un char traîné par des Centaures ; Buonarotti donne deux raisons principales de cet attelage ; 1°. parce que les Centaures aiment beaucoup le vin : témoin le vers 367 , du liv. XIV des Dionysiaques de Nonnus : Horace en parle aussi dans une de ses Odes. 2°. Parce que Bacchus étoit du nombre des nourrissons de Chiron le Centaure. Mais l'amour du vin n'est pas la seule passion qui caractérise les Centaures : à l'exemple des Faunes , des Sylvains , etc. ils sont connus par les embûches qu'ils dressoient aux Nymphes. On sait les excès auxquels ils se sont portés dans leur double ivresse , aux noces de Pyrihoüs , avec les Lapithes. On sait que le Centaure Nessus tenta d'enlever Déjanire à Hercule , qui le perça d'un coup de flèche ; Diodore IV , 12 , raconte que le même Hercule tua Omède , autre Centaure qui faisoit violence à Alcione , sœur d'Euristée. Apollodore nous apprend que la Vierge Atalante , seule contre les deux Centaures Retus et Ileus , leur vendit cher l'injure qu'ils firent à son honneur , ils la payèrent de leur vie. On n'ignore pas qu'il y eut des Syrènes appelées *Centauricides* , à cause du massacre de plusieurs Centaures qui prétendoient les épouser malgré elles. Toutes ces scènes expliquent celle de notre Tableau. V. Buonarotti , V. Maffei , Statue , Tav. LXXII— IV : et de la Chausse , Thes. ev. ant. To. I , sect. I , Tab. LI ; Tibulle I ; el. 9 , et Properce III , 24.

Pline , XXXVI , nous apprend qu'entr'autres merveilles de la sculpture , on voyoit à Rome des Centaures portant des Nymphes. Ils avoient soin de guetter les femmes sur le bord des fleuves , pour les enlever à travers les flots et en abuser sur l'autre rive ; sans inquiétude et à loisir.

Tome I.

L

Quelques fins observateurs prétendent que la scène de notre Tableau n'est rien moins qu'un rapt. Cette Bacchante, disent-ils, amie du Centaure, ne lui prend les cheveux que pour le guider plus sûrement. Elle fait usage de son tyrsa, non pour le frapper, mais pour exciter et diriger sa marche. Ils ajoutent, que toutes les Nymphes ne fuyoient pas à l'aspect de pareils Monstres ; qu'il pouvoit y en avoir de très-aimables, et remplis de talens. Nous avons vu que le Centaure Chiron enseigna la Médecine et la Musique au jeune Achille ; et c'est sous un tel maître qu'il apprit à plaire à la belle Déidamie. Mais si la tradition et les Poètes ne nous ont transmis que leurs querelles et les mauvais traitemens qu'ils essayèrent, c'est parce que les Amans heureux, ou qui cherchent à le devenir, sont discrets et s'enveloppent du manteau du mystère, et parce que les Belles d'autrefois, qui faisoient sonner si haut leur belle résistance et leur triomphe sur des Centaures maussades et gauches, taisoient avec grand soin leurs foiblesses et leurs défaites auprès de ceux qui n'avoient conservé de leur monstruosité que l'organisation.

D'autres Moralistes, vieux et chagrins sans doute, n'ont vu dans notre sujet qu'une allégorie de l'ascendant que les femmes aimées prennent sur leurs adorateurs serviles, et à ce trait de la fable, ils ne manquent pas de rapporter l'humiliante aventure du grave Aristote, qui se laisse seller, brider et monter par la Maîtresse de son jeune Maître. Voyez à la Comédie Italienne, la jolie Pièce en Vaudevilles, que MM. Auguste de Pils et Barré ont fait représenter à ce théâtre sur ce trait d'Histoire : peut-être ces Auteurs pleins de goût ont-ils chargé un peu trop le caractère du Philosophe ; en sorte que cet Opéra-Comique devient du plus mauvais exemple ; ceux qui se chargent des devoirs pénibles de l'éducation n'étant déjà pas beaucoup considérés, de charmans couplets dans la bouche des Femmes et des jeunes-gens, ne contribueront que trop à décrier tout-à-fait un état d'où dépendent tous les autres.



Tom. I.

P L A N C H E L X X X I V .

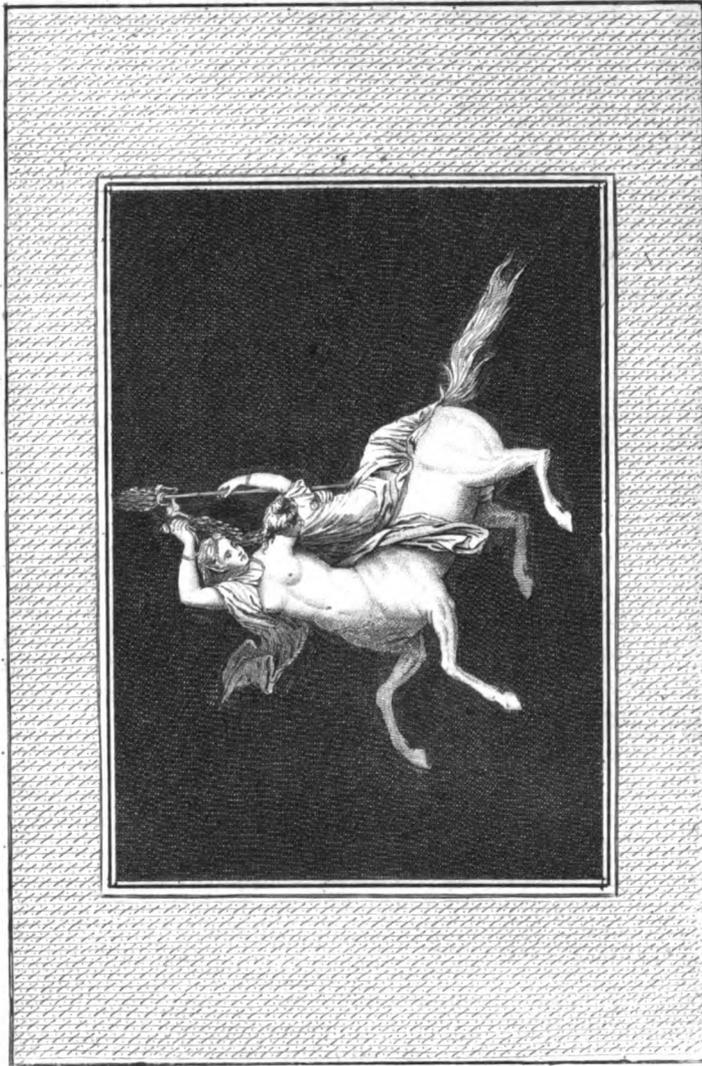
Cette belle *Centauresse*, peinte courant, porte sur sa croupe une jeune fille couverte d'un vêtement jaune, et tenant de sa main gauche un tyrsa, ce qui ne peut être qu'une Bacchante; elle a les cheveux partie déliés, et partie entortillés derrière la tête en forme de nœud : la draperie de la *Centauresse*, qui est de couleur verte, descend de l'épaule gauche sur les reins. On remarquera qu'elle a des oreilles pointues, comme celles d'une Jument. La partie de son corps non humaine, est d'une grande blancheur, ainsi que son collier : de la main gauche elle tient élevée une guirlande qui semble se terminer par deux boutons, dont l'un est dans cette même main, tandis que de la droite elle semble avoir passé l'autre par-dessous le bras de la jeune fille, et être parvenue avec ce bouton jusqu'à son épaule; il paroît qu'elle veut lui en faire une espèce de bandoulière. On ne sait si le groupe de ces deux figures est un caprice badin du Peintre : autrement il ne seroit pas aisé de saisir son intention.

Le premier Artiste qui représenta une *Centauresse*, fut Zeuxis; c'est à cet excellent Peintre qu'on est redevable de cette nouveauté; mais son pinceau ne traita pas souvent de pareils sujets. C'est le témoignage qu'en porte Lucien, en décrivant avec une scrupuleuse exactitude une *Centauresse* allaitant son fils; il assure que ce Tableau fut admiré à cause de sa nouveauté et de la finesse des détails qu'on ne connoissoit pas encore dans ce tems : on peut conclure de ce passage, que Zeuxis fut non-seulement le premier à peindre, mais encore à imaginer de tels objets. Philostrate ne dément pas ce passage, imag. II, liv. II. Les premiers Poètes ne connoissoient point de femmes aux Centaures. Ovide est le premier parmi les Latins qui les ait chantées. Métam. XII, vers 404 et suivans.

Nous avons déjà dit que la couleur jaune étoit consacrée aux Bacchantes. Voyez le vers 150 des Dionysiaques de Nonnus , liv. XIV.

Sénèque, ép. 124, nous apprend que les cheveux entortillés en forme de nœuds, tels que les porte la jeune Bacchante dans notre Tableau, étoient la coëffure affectée aux Germains; les Parthes au contraire étoient distingués par une chevelure flottante: voyez Tacite: *de mor. Germanorum*, cap. 38. Juvénal vante beaucoup dans sa 13^e Satyre, vers 164, 65, les yeux bleus, et les cheveux blonds et noués des Tudesques. Consultez encore Sénèque, *de ira* III, 26; et Martial, *in amphith.* ép. III. Les Bacchantes tressoient donc leurs cheveux en nœuds de vipères; quelquefois elles les laissoient épars; mais le plus souvent ils tomboient en tresses autour de leur col et sur leur sein. Relisez Horace, liv. II, Ode XIX; mais surtout Ovide, epist. IX, 86; et particulièrement vers 139, liv. III, de son *Art d'Aimer*; il n'a eu garde de passer sous silence un des grands moyens de la science qu'il traite. Castellan *de fest. graec.* et les médailles de Buonarotti, p. 55, donneront aussi des détails curieux sur cette importante matière. Les Menades, autres femmes dignes d'être associées aux Bacchantes furieuses, sont toujours peintes échevelées; Euripide, Virgile et Ovide n'ont jamais manqué à ce costume. Consultez encore le *Mus. Rom.* To. I, sect. II, To. IX et XI.

Lucien, dans sa description du Tableau de Zeuxis, dit que la Centauresse représentoit en sa partie inférieure une très-belle Jument; et que la partie supérieure offroit une très-belle femme, exceptées les oreilles, lesquelles étoient semblables à celles des Satyres: cependant, n'en déplaise au galant Auteur des dialogues des morts, des oreilles de jument doivent accompagner très-mal un beau visage; encore si les Centauresse avoient su imaginer un genre de coëffure qui en eût caché le bout; mais bien au contraire, il paroît qu'elles avoient grand soin de les



Tom. I.

laisser à découvert, et qu'elles les regardoient comme un ornement. Philostrate de son côté ne craint pas d'ajouter que les Centauressees avoient beaucoup de ressemblance avec les Nayades. Ce même Auteur nous apprend qu'il y avoit trois sortes de manteaux à l'usage des Jumens blanches, blondes, ou noires. Les premières Jumens étoient les plus estimées, on s'en servoit pour les triomphes.

Les colliers se portoient de différentes manières, ou serrés, ou lâches comme le porte notre Centauresse; ou en bandoulière, ainsi qu'elle veut placer sa guirlande autour de sa jeune amie la Bacchante; les chaines dont les guerriers et les femmes à leur exemple faisoient usage, se portoient toujours en sautoir. Si nous voulions rapprocher les anciens usages des modernes, sur-tout en ce qui concerne la toilette des femmes, nous verrions que la sage Antiquité, dans ses modes, sacrifioit quelquefois aussi le goût au caprice; mais une mode que Sapho, Aspasia et Levontium n'auroient pas désavouée, et dont elles se seroient montré jalouses, c'est cette espèce de collier qui suspend sur le sein de nos beautés modernes le portrait des personnes qui leur sont chères, placés jadis sur un bracelet dans des boîtes; malheureusement cette aimable invention ne fut point distinguée des autres modes puériles ou bizarres, et en a subi le sort; au bout de quelques mois, on lui substitua des croix et des cœurs d'or; bijoux plus riches peut-être, mais qui ne signifient rien.

On nous pardonnera, sans doute, ces petites digressions, qui ne sont point étrangères aux différens objets qui nous passent sous les yeux. Eh! pourquoi ne proposerions-nous pas les femmes Grecques et Romaines pour modèles, ou pour contrastes à nos Concitoyennes? Le dirai-je? ... Les Anciens, nos Maitres au Baureau, sur le Théâtre, ou dans les Camps, le sont peut-être encore à leur toilette et au fond de leur boudoir.

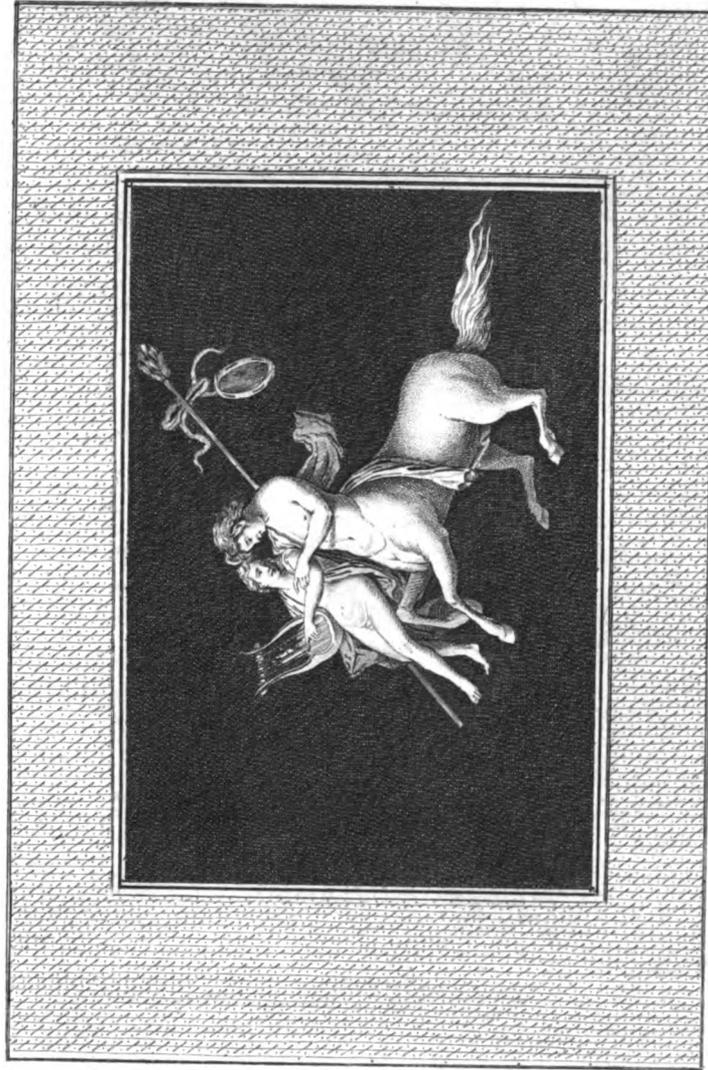
Un Centaure, dit-on, naquit de l'union de Neptune transformé en cheval, avec Cérés; une Centauresse, épouse d'un

mortel qui n'auroit subi aucune métamorphose , ne pouvoit-elle pas bien mettre au jour un Foetus d'une forme toute humaine ? Qui pourroit donc nous empêcher de conjecturer que la jeune femme que notre Centauresse porte en croupe , ne soit sa propre fille ? Son tyrse nous indiquera en même tems qu'elle eut pour père Bacchus , ou quelque compagnon de sa suite. Le tableau de Zeuxis nous confirme encore dans notre opinion. Lucien dit que la Centauresse peinte par ce grand Maître , tenoit un de ses enfans dans ses bras et lui donnoit sa mammelle , à la manière accoutumée : tandis que son autre fils , placé sous elle comme un poulain , suçoit le lait de ses mammelles de jument ; et il ajoute que cet enfant étoit sauvage et déjà terrible comme son père.

P L A N C H E L X X X V.

Le Centaure qui a l'air de courir à l'aventure , paroît , quoique sans barbe , plutôt vieux que jeune ; ses cheveux sont hérissés et mêlés ; le tyrse qu'il porte sur son épaule , et auquel pend une cymbale attachée avec un lacet noué , fait reconnoître aisément les attributs d'une Bacchante ; sa partie de cheval est de couleur de bai-clair , en tirant sur le roux : il est en action d'enseigner à toucher la lyre à un beau jeune-homme , qu'il soutient légèrement ; la draperie qui tombe de l'épaule gauche du Centaure , et celle de son jeune élève , sont violettes.

Ordinairement les Centaures sont représentés barbus ; cependant entr'autres monumens , une Cornaline du Muséum Royal , tom. I , sect. I. t. LII , nous offre un jeune Centaure un bâton sur l'épaule , un casque en tête , mais n'ayant point de barbe ; ce qui feroit croire que c'est un Centaure hermiaphrodite (confrontez à ceci un passage de Pline , XI , 49) , ainsi que le nôtre , dont le visage est maigre et presque vieux. Relisez aussi Galien , liv. II , *de usu partium*.



85

Tom. I.

On doute encore si les Centaures ont des cornes à la tête , les cheveux hérissés de notre Figure nous empêchant de lever ces doutes.

Quant aux attributs de notre Figure , consultez le Centaure céleste d'Hyginus , Astron. poët. III , XXXVII , II , 32 ; Ovide , Fastor. vers 139 , et suiv. Nous pourrions conjecturer que l'Auteur de notre Tableau , par un caprice de son imagination , a voulu représenter sous l'emblème d'une Bacchante le sage Chiron , et nous insinuer par ces attributs que les Philosophes peuvent être , ou sont quelquefois , amis de Bacchus et de la joie. Cette idée étoit digne et dans le genre d'Anacréon ; ce Poète aimable aimoit beaucoup à marier ensemble la philosophie et les plaisirs : on sait que les Egyptiens plaçoient un squelette sur la table dans leurs festins.

Pour avoir une idée de la vraie teinte de la couleur de la croupe de notre Centaure , on pourroit lui donner celle du miel ; cette couleur que les Latins expriment par le mot *fulvus* ou *flavus* , les Italiens par celui de *falbo* , et par le mot Tudesque *fulb*. C'est le jaune obscur qui colore le Lion , ou cette teinte entre le roux et le noir qui répond à la nuance du fruit du châtaignier , ou bien encore à celui du palmier , c'est-à-dire , aux dattes. V. la description du Centaure Chiron par Ovide : en général , les chevaux bais étoient très-estimés. Vous trouvez dans l'Hieroz. de Bochart , p. I , lib. II , cap. VII , de longues et de savantes dissertations sur la peau des chevaux.

Nous avons déjà parlé de la lyre de Chiron , à l'occasion de l'éducation d'Achille ; revoyez l'estampe XXVII : mais ne doit-il pas paroître étrange de voir entre les mains d'une Bacchante un instrument inventé et mis en usage par Orphée , lequel fut la victime du ressentiment des femmes consacrées à Bacchus ? Ovide , Métam. XI ; Hyginus rapporte autrement la cause première du supplice du Chantre de la Thrace , et prétend *in astron.* poët. II , 7 , que Bacchus en ordonna lui-même les apprêts , parce que l'époux infortuné d'Euridice lui

refusa des louanges. Le sentiment d'Ovide Met. XI, fab. II, est plus vraisemblable; il prétend que Bacchus au contraire vengea sa mort en métamorphosant en arbres de diverses espèces les Bacchantes qui en étoient les Auteurs. Diodore de Sicile I, 23, et ailleurs, nous apprend que les orgies de Bacchus et les vers d'Orphée ont passé ensemble de la même manière d'Egypte en Grèce; d'ailleurs, d'après plusieurs beaux monumens rapportés par Montfaucon tom. II, part. I, II, III, c. 17, pl. 85 — 86, est-il étonnant de voir la lyre indistinctement entre les mains des Bacchantes et des Centaures, puisqu'on les voit attelés ensemble au même char de Bacchus?

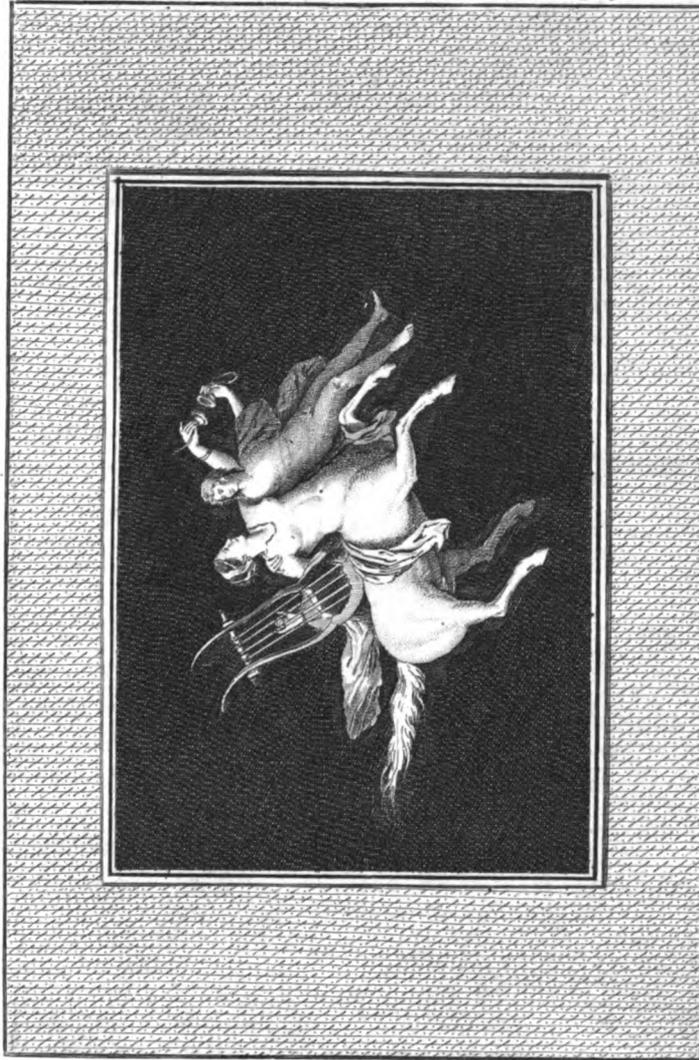
Quoi qu'il en soit de toutes ces autorités graves et savantes, ne pourroit-on pas conjecturer, d'après le génie des Anciens, qu'ils ont voulu dans ce morceau précieux nous laisser une ingénieuse allégorie. En plaçant dans le même Tableau une lyre et un tyrsa, ils ont prétendu sans doute nous avertir qu'on ne fait point de beaux vers à jeun; que, chez eux du moins, pour être bon poète, il falloit être buveur; et qu'un buveur étoit maussade, s'il ne justifioit son ivresse par d'heureuses saillies.

La lyre de notre Tableau, n'a que quatre cordes.

PLANCHE LXXVI.

Ce Tableau est supérieur de beaucoup aux trois autres précédens, lesquels pourtant sont beaux et agréables; tous quatre semblent l'ouvrage du même pinceau.

Tout dans cette Centauresse, peinte de profil, est gracieux et délicat, et mérite une attention particulière; l'union de la partie humaine avec la nature du cheval, est certainement admirable; on distingue la blancheur de la carnation de la femme d'avec la netteté de la peau blanche de la jument. Le geste de la main gauche qui touche les quatre cordes de la lyre, est plein de graces; la main droite est également légère, et désigne visiblement



Tom . I .

blement qu'elle veut frapper la cymbale. La position du jeune-homme qui tient l'autre cymbale de la main droite est noble et pittoresque : de sa main gauche passée sous le bras droit de la femme, il lui tient l'épaule en la serrant étroitement : le vêtement du jeune-homme est violet, et la draperie qui flotte au bras gauche de la Centauresse est jaune. Il faut encore observer l'ajustement de sa tête, ses bracelets, son collier et sa lyre.

L'auteur de ce morceau de peinture ne peut être qu'un très-grand maître ; il a su mettre en usage toutes les finesesses de son art, pour rendre insensible à l'œil le passage de la carnation de la femme à la peau de la jument. Voyez ce que dit Lucien, *Zeuxis*, §. 6, sur les difficultés qu'il y avoit à vaincre dans un semblable sujet. Voyez aussi Philostrate, lib. II, imag. II.

La lyre de notre Centauresse est absolument semblable à celle du Centaure précédent, elle a aussi le même nombre de cordes.

Les cymbales de notre Tableau sont telles que celles que nous avons déjà rencontrées précédemment ; elles sont de couleur d'or, c'est-à-dire de bronze doré. Cet instrument étoit en usage dans les danses et pour accompagner ou soutenir le chant des femmes. Frappées l'une contre l'autre, les cymbales rendoient le son le plus agréable. On les a quelquefois confondues avec les castagnettes, et par fois encore avec le tympanon. Isydore nous apprend qu'on faisoit des cymbales avec divers métaux fondus ensemble, pour les rendre plus harmonieuses. Consultez *Athénée XIV*, 9, p. 636, et *Spon. miss. ev. ant. sect. I*, art. VIII, tab. XLIV.

Les Centauresse aimoient beaucoup la toilette, et tous les autres moyens de plaire : celle de notre Tableau a eu la prudente précaution de cacher la partie supérieure de ses oreilles. Voyez dans *Ovide*, *Métam. XII*, 409 et 411, tous les soins que prenoit l'amoureuse Centauresse Ilonome pour paroître belle aux yeux du volage Cillarus.

N. B. A l'occasion du collier qui tombe assez négligemment sur le sein de notre Centauresse , les savans Auteurs du texte Italien des Antiquités d'Herculanum , que nous prenons la liberté de réduire , et quelquefois de refondre , ne craignent pas de dire que cet ornement (les colliers) étoit jadis consacré aux jumens et aux femmes : et ils s'appuyent du suffrage de plusieurs Auteurs Latins , anciens et modernes , que nous ne citerons pas après eux ; mais nos lecteurs sauront que nous ne sommes ici que copistes des Savans de Naples ; et que l'honnêteté et la galanterie françoise ne nous auroient jamais permis d'accoller ainsi des objets qui ne sont pas faits pour être confondus d'une manière aussi crue.

Du reste voyez Virgile , *Enéide* VII , 278 vers ; V. Juste *Lipse, de Militiâ Romanorum* ; V. Dial. 27 , Juvénal , Sat. XVI , V. ult. et enfin , *filius italicus* XV , 255—56.

P L A N C H E L X X X V I I .

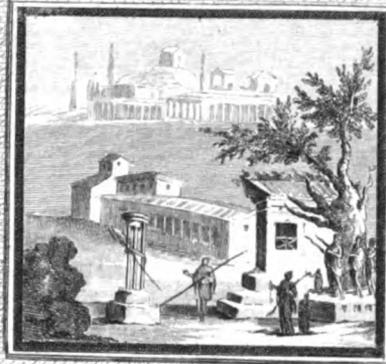
Cette Peinture admirable peut être comparée à celle de la Planche LXXXI ; on y voit plusieurs Figures portant dans la main des branches d'arbres ; deux autres branches sont placées en travers d'une espèce de trépied ou colonne , élevés sur une base. Plusieurs édifices avoisinent ces différens groupes ; et dans le lointain , sur le bord de la mer , on remarque une superbe Ville.

On observera la grosse clef que porte à la main l'une des Figures du premier plan , et qui est une femme accompagnée d'une petite fille : on pourroit conjecturer que c'est une maîtresse de maison qui revient de la Ville à la tête de plusieurs Ouvriers.

Les deux branches qui sont dans le trépied , ou colonne à jour , sont de laurier.

L'arbre noueux , qui semble protéger l'habitation qu'il ombre encore de quelques-uns de ses rameaux , produit ici le plus bel effet , et repousse avec beaucoup d'art les Fabriques du fond du Tableau.

87



88



Tom. I.

P L A N C H E L X X X V I I I .

Deux petits Paons posent chacun leurs pattes sur des tiges de fleurs blanches ; ils sont d'un grand fini et peints au naturel. Ce petit Tableau a beaucoup souffert.

P L A N C H E S L X X X I X et X C .

Ces deux Peintures , trouvées dans les excavations de Résine , le 31 Août 1758 , sont extrêmement gracieuses et belles , d'une assez bonne manière pour leur genre , et d'un excellent coloris ; elles représentent deux espèces de Trônes majestueux et nobles , dont le bois doré est travaillé avec beaucoup de délicatesse et d'art ; ils sont accompagnés de leurs petits marche-pieds.

Le premier appartient à Vénus ; la colombe placée sur le coussin en est un indice certain , ainsi que le feston de myrthe qu'attache l'un des deux Génies ou Amours , qui font comme sentinelle aux côtés du siège , et le sceptre en forme de quenouille que porte l'autre enfant ; la draperie qui couvre le dos et le bras du fauteuil , est d'un verd changeant ; le traversin est de couleur de rose transparente ou d'un *roux coupé*.

Le casque , avec son cimier et son panache , posé sur l'oreiller de l'autre Trône , indique assez qu'il ne peut convenir à d'autre qu'au Dieu Mars ; le bouclier , qu'un des deux Génies soutient de la main droite , et la guirlande de *chiendent* que l'autre arrange , confirment encore cette assertion.

On observera que les quatre Génies ont chacun un collier et quatre bracelets aux bras , ainsi qu'un cercle à leurs pieds ; tous ces bijoux sont d'or. Le mouvement de ces Figures est beau et gracieux.

Homère distingue trois sortes principales de sièges , parmi lesquels le Trône tient le premier rang. Voyez l'*Odyssée* XVII. V. 330 et suivans , ainsi que le Commentaire d'Eustathe,

Voyez l'Illiade, VII et XXIV ; Athenée, lib. V, cap. 4, pag. 192 ; l'Etimologicon et Pollux III, 90, X, 47, en parlent aussi. Les Dieux et les Déesses, les Rois, les Héros, les femmes, chacun dans l'Antiquité avoit son siége d'étiquette, à-peu-près comme aujourd'hui à la Cour des Rois ; c'est-là qu'il faut bien se garder de confondre un *fauteuil* avec un *tabouret*. Au sujet de ces sièges modernes, si l'on veut en savoir quelque chose de plus positif et de plus circonstancié, qu'on se transporte à l'endroit du Palais de Versailles appelé *l'œil de bouf* : le dernier des courtisans est en état de fournir les mémoires nécessaires pour posséder à fond cette importante matière. Sur un bas-relief du supplément aux Antiquités de Montfaucon, t. I, L. II, ch. VII, Pl. XXVI, on remarque un Trône semblable aux nôtres ; mais dont les accessoires, tel que le trident, le font reconnoître pour appartenir à Neptune. Sur plusieurs médailles, on peut voir aussi un Trône, sur lequel est un Paon ; on y lit pour légende ces mots Latins : *Junoni Reginae*, à la Reine Junon ; consultez aussi les belles médailles de Louis XIV, en y joignant un passage de Pausanias VIII, 30.

Le marche-pied accompagnoit toujours ces sortes de sièges, et n'a point été oublié des Auteurs qui ont disserté sur la forme et l'usage des Trônes.

Qui ne sait que la Colombe est Poiseau de Vénus ? Ovide, *Métam.* XV, 86 ; Martial VIII, épig. 38. On en donne pour raison, que cette espèce est très-portée aux plaisirs de l'Amour. Voyez dans l'Histoire Naturelle de Buffon, tous les manèges, toutes les ruses usités parmi les Tourterelles ; leurs agaceries, leurs combats, leurs raccommodemens. C'est, sans doute, en étudiant les mœurs et les douces habitudes de ces oiseaux, qu'Ovide a conçu son *Art d'Aimer*. La Coquette la plus raffinée prendroit des leçons d'eux : mais le besoin seul d'aimer est leur excuse ; et la Coquette n'a pour motif que l'envie de plaire, et de régner sur des rivales ou sur des esclaves.

Quant aux coussins, ils étoient destinés jadis aux mêmes

usages qu'à présent ; on s'en servoit également pour reposer a tête , pour s'y asseoir , ou bien encore pour mettre sous les genoux et sous les pieds.

Personne non plus n'ignore que le myrthe étoit consacré à Vénus ; on en trouve la raison chez tous les Mythologues et les Poètes. A Rome on adoroit une Vénus *Murtia* ou *Myrtia*, *Vénus au Myrthe*.

On trouve sur les monumens Grecs et Romains , des sceptres de toutes les formes et de toute grandeur. Montfaucon supplément, tom. I, Plin. XXI et XXVIII , etc. etc. Nous avons déjà dit combien le sceptre convenoit à la Déesse de la Beauté. Le sublime Homère , qui n'en est pas moins galant , dans son Hymne à Vénus , lui donne l'Empire sur toutes les plantes , sur les Animaux , les Hommes et jusques sur les Dieux. Voyez ce qu'en dit Lucrèce , ce Poète philosophe , au commencement de son Poème de la nature. *Alma Venus* ,.... etc.

On sait aussi que la rose étoit sous la protection spéciale de Vénus. Saint Jérôme , plus Philosophe que galant , en donne la raison dans une de ses lettres : c'est , dit-il , parce que les feuilles tendres de cette fleur , cachent des épines aiguës. S'il eût été le contemporain d'Anacréon , le Patriarche des Amours eût répondu au Père de l'Eglise , dans des vers Grecs plus élégans que sa prose , que l'aiguillon de la rose est le sel des plaisirs , et qu'une main adroite et délicate cueille la fleur sans toucher aux piquans. D'ailleurs , les Naturalistes Amateurs nous apprennent qu'il existe des roses sans épines , et ils en cultivent dans leurs Jardins.

Diodore V , 74 , assure qu'on attribuoit à Mars l'invention des armes offensives et défensives. Plin VII , 56 , veut au contraire que les Lacédémoniens soient les inventeurs du casque. Appollodore I , 4 , prétend que les Cyclopes fabriquèrent les premiers une armure pour Pluton.

La panache du casque de notre tableau est rouge , ou de la

couleur du sang : Virgile , *Æneid.* IX , vers 50 et 271 : les premiers qui firent usage de casque sont , dit-on , les Habitans de la Carie. Pline VII , 56 , nous apprend que dans les commencemens on se servoit de la peau des animaux pour se garantir la tête , et c'est de-là que le cimier fut imaginé et fait avec du crin , lequel on orna ensuite de trois plumes ou aigrettes plus élevées que le reste de cette coëffure martiale. Dans les armées modernes , les simples Dragons portent un bonnet qui nous rappelle parfaitement la forme primitive des casques. Ce panache , au rapport de Polybe VI , 21 , servoit à rendre le Guerrier qui le portoit d'une taille plus haute , et à lui donner un air plus terrible.

Les boucliers étoient ovales ou ronds , bombés ou concaves. Ovide fait dire au géant Poliphème , que son œil ressemble à un grand bouclier. Les Habitans d'Argos furent les premiers qui portèrent ces armes défensives , dans la guerre entre Pretus et Acritius. Pausanias , II , 25.

Voici pourquoi la plante appelée chiendent , est un attribut du Dieu Mars : Ovide , *fast.* V. vers 231 et suiv. sera notre garant , quoiqu'Hésiode , dans sa *Théogonie* , lui soit contraire. Junon piquée de ce que Jupiter avoit mis au monde Minerve , sans la participation de son Epouse , et appréhendant qu'une telle méthode de faire des enfans , n'eût des conséquences fâcheuses pour les femmes , voulut tenter à son tour de donner le jour à un fils , sans l'œuvre de son mari. Une certaine Nymphé , nommée Cloris , plus savante qu'il ne convenoit peut-être à son état de Nymphé , lui découvrit une fleur (c'est apparemment notre Gramen appelé Chiendent ,) qui avoit la vertu singulière de rendre enceintes les femmes qui la touchoient seulement : Junon la toucha et accoucha de Mars. Il existe des herbes , malheureusement trop connues , qui ont la vertu contraire. . . Peut-être pourroit-on trouver le sens caché de cette plaisante fiction. Jupiter , maître des Dieux , ne l'étoit pas toujours de ses passions ;

et il fit comme on sait plus d'un voyage incognito parmi les hommes pour leur enlever leurs femmes , etc. Junon , l'aigre Junon , aura voulu faire porter la peine du Talion à son mari trop peu sage , qui devenoit le père d'enfans dont elle n'étoit pas la mère , et enfin une rusée et habile sage-femme aura procuré à Junon les moyens les plus expéditifs et les plus secrets de mettre au jour le petit Dieu Mars , à l'insu de Jupiter , qui méritoit bien que sa femme à son tour devint mère , sans recourir aux bontés trop rares de son auguste , mais volage époux.

On observera dans les deux Peintures que nous expliquons qu'il y règne une opposition de mouvement , entre les Génies du premier trône et ceux du second.

On sait l'aventure plaisante arrivée à Mars et à Vénus , et racontée par Homère avec tant de grace , au liv. VIII de son Odyssée , et dans la suite par Ovide , Métam. IV , vers 171 , 189 , de *Arte Amandi* , vers 561 — 90 ; dans les Antiquités Romaines , il existe deux beaux monumens qui représentent aussi cette scène comique. Tom. I , p. I , liv. III , pag. XLVII et XLVIII , de Montfaucon. Le même Savant rapporte encore plusieurs pierres précieuses où ce fait est consigné. Cette aventure n'est plus dans nos mœurs : un Vulcain moderne qui auroit surpris sa belle moitié entre les bras de Mars , ne les eût point enveloppés dans un réseau de fer légèrement travaillé , et sur-tout n'eût point rendu le Soleil et toute la Cour céleste témoin de son accident.

Mais ce qui est encore dans nos mœurs , et qui y sera probablement long-tems encore , c'est la préférence que les Belles ont toujours accordée aux Guerriers sur tous les autres états de la vie civile. L'air entreprenant qui caractérise ordinairement les gens de guerre , leur costume léger , ce panache qui ombre leur tête , les armes qui jettent tant d'éclat entre leurs mains , tout en eux flatte l'amour propre d'une belle , et lui promet des plaisirs plus prompts et plus nombreux.

Quel triomphe pour une femme , qui n'est point brave , de désarmer la bravoure même , de badiner avec le fer d'un héros redoutable , de voir tremblant à ses pieds celui qui vient de faire trembler tout un peuple , de faire répandre des larmes de plaisir à celui qui vient de faire couler du sang ! Il est encore une victoire plus noble et qui doit flatter davantage le cœur d'une femme sensible : un guerrier farouche perd bientôt sa férocité auprès de celle qu'il aime ; un vainqueur qu'ennivre la gloire , apprend auprès d'elle à devenir plus humain , à pardonner aux Vaincus ; ses mœurs sauvages s'adoucissent , et son courage tempéré par la douceur , devenu moins fougueux , n'en devient aussi que plus éclairé. Il existoit à ce sujet une tradition chez les Athéniens ; on disoit parmi eux , que Mars souillé de meurtres et se voyant en horreur , s'associa Vénus , afin de regagner les cœurs , et pour faire supporter sa présence trop redoutée. C'est Lactantius Firmianus qui nous l'a conservée. D'un autre côté Plutarque assure que les Lacédémoniens adoroient une Vénus armée : c'étoit sans doute une ingénieuse précaution de leur législateur qui , craignant que ses concitoyens ne devinssent efféminés et lâches , voulut qu'au sein même du plaisir , ils eussent toujours devant les yeux l'image de la valeur ; ou bien encore pour leur dérober la faiblesse et l'élégance voluptueuse des formes de la Beauté , écueil où ce Peuple de héros auroit échoué , comme tant d'autres.

On voit par-là combien les Anciens étoient habiles à fonder les nuances , à exciter ou à réter les passions l'une par l'autre , et sur-tout à mettre en sentiment et en image leur morale et leur métaphysique. L'expérience justifioit leurs procédés , et cette heureuse association de Mars et de Vénus , leur valut une foule de héros en amour comme en guerre. Ils ne négigeoient même pas les plus petits détails , les attributs les moins importants. Nous avons vu dans la planche précédente , le soin qu'ils prenoient d'unir la lyre au thyrsé ; ici c'est le myrthe qu'ils ont rapproché

89



90



Tom. I.

rapproché de l'arbre consacré à Mars. Qu'on nous permette de rapporter ici quelques vers composés d'après leurs principes.

L'Amour n'est pas toujours Berger ;
Il s'endort près de la bergère :
Cet Enfant , né pour le danger
Se réveille au bruit de la Guerre.

On doit le feu de la valeur
A la flamme de la tendresse :
Un Guerrier est toujours vainqueur ,
Quand il combat pour sa Maîtresse.

Le Myrthe croît près du Laurier ;
Séparé , leur tige est rampante :
Un amant quand il est guerrier ,
En est plus cher à son Amante.

Les François ont pour étendarts
L'heureuse écharpe de leurs Belles :
Et souvent le casque de Mars
Servit de nid aux Tourterelles.

Une autre raison tirée de l'histoire avoit fait imaginer aux Anciens leurs emblèmes , et l'association de Vénus et de Mars : les annales du monde leur avoient appris qu'il y a peu de guerre où les femmes n'ayent joué quelque rôle ; elles en sont presque toujours la cause ou le but. Les femmes étant la propriété la plus chère à l'homme , le premier combat qui se donna fut sans doute entre deux Sauvages rivaux. Si l'on vouloit des autorités , il faudroit citer presque tous les Poètes et tous les Historiens de l'antiquité , à commencer par Homère et Hérodote.

P L A N C H E S X C I et X C I I.

Les Peintures de ces deux Tableaux , trouvés dans les excavations de Resine le 7 Sept. 1748 , ainsi que plusieurs des suivans , sont d'un goût particulier. Elles représentent des petits enfans allés , ou des Génies qui s'exercent à la danse et à d'autres jeux. Quelques-uns s'appliquent à divers arts :

Tome I.

N

on en voit aussi qui chassent et qui pêchent. Dans la première de ces deux Planches, l'un des deux enfans y paroît en action de danser, tenant d'une main un roseau fendu ; l'autre avec ses mains accommode sur sa tête une couronne de myrthe ; le premier est couronné de même.

Le second Tableau offre aussi deux petits enfans ; l'un a pareillement dans sa main un roseau fendu ; et l'autre tient sur son épaule gauche un long bâton, vers la pointe duquel on remarque une pomme ou boule : de sa main droite il soutient un petit instrument de forme ronde, suspendu à un lacet ou cordon.

Ces quatre Figures sont drapées d'une espèce de manteau flottant qui ne les couvre presque point.

On présume que le Peintre a voulu représenter ici l'éducation des enfans et leurs différens exercices. D'autres prétendent que ces génies ont diverses significations que nous expliquerons à leur article.

La danse chez presque toutes les Nations a été dans une grande considération et d'un usage universel. On connoît les danses et les repas sacrés des Hébreux : le Roi David ne crut point déroger, en dansant devant l'Arche. Ouvrez la Bible, exod. XXII, 19, et XXIII, 6 : lisez Spanheim et Callimaque, dans son Hymne à Apollon, vers 12, et dans celui à Diane vers 266. Lucien, *de saltatione*, nous apprend que les Indiens, le matin, au sortir de leur lit, vont adorer le Soleil levant, et exécutent en son honneur des danses qui imitent la marche ou révolution de quelques planètes, ce qu'ils répètent le soir au coucher du même astre. Le même Auteur ajoute que les Ethiopiens n'alloient jamais aux combats qu'en dansant ; à chaque javelot qu'ils lançoient, ils faisoient un saut, et en faisoient faire un à l'ennemi qu'ils terrassoient.

Les Grecs, Nation si savante et si polie, mettoient la danse au nombre des exercices les plus louables, et des institutions qui font le plus d'honneur aux hommes. Aussi Pindare remercie Apollon de nous avoir enseigné la danse, comme

d'un très-beau présent. La danse, dit un Poète Grec, nous vient des Dieux. Athenée I, 18 et 19, en pense aussi favorablement, et croit que ce bel art est né avec l'amour, son premier autedr. Ce même Ecrivain n'est pas aussi heureux en conjectures, quand il ajoute que les corps célestes savent danser, et qu'ils servirent de modèle en cela aux Hommes. Au reste Pythagore leur avoit bien accordé la science de l'harmonie, et le divin Platon alla plus loin : car il crut entendre leurs accords; seroit-ce à cause de la finesse de son organe de l'ouïe, qu'on lui donna le surnom de Divin? Mais revenons : les Dieux, dit-on, s'introduisoient, au commencement du monde, parmi les danses des hommes : n'avoient-ils toujours d'autres motifs que le goût de la danse? c'est ce que la pieuse Antiquité n'ose décider. Consultez Meursius, *ad Aristo. Elem. Harm.* et le savant Bénédictin Averoni, *in Anthol. dissertat. XVIII.*

Quoi qu'il en soit, les premières et les principales sciences que les Anciens étoient jaloux de faire apprendre à leurs enfans, étoient la musique et la danse. Ils prétendoient par-là leur former le jugement, les habituer à penser juste et à ne rien faire, pour ainsi dire, qu'en mesure; la Musique étoit chez eux, non-seulement un Art agréable, mais encore une science utile et profonde, une branche importante des Mathématiques. La danse contribuoit à rendre leurs corps plus agiles et plus robustes, à en régler tous les mouvemens, à le contenir dans une assiette ferme. Ensorte que toute l'éducation, dans ces premiers temps, en se bornant pour ainsi dire à la Danse et à la Musique, paroissoit remplir parfaitement son objet, *mens sana in corpore sano* : le sage Socrate pensoit ainsi; non-seulement il donnoit beaucoup d'éloges à la danse et à ceux qui s'y livroient, mais encore il voulut lui-même, quoique vieux, apprendre à danser. V. Xénophon, dans son banquet; Diogène Laërce, vie de Socrate; Plutarque, sur la conservation de la santé; Athenée I, 17 et XIV, 5, pag. 628; Lucien I. L'exercice de la danse dispoit aussi les Anciens à

cœux de la Guerre. Homère loue beaucoup l'adresse d'un certain Mérion , lequel sut éviter la pique d'Enée , parce qu'il étoit bon danseur. Le Prince des Poëtes vante beaucoup aussi , dans ses Héros , leur habileté pour la danse : entr'autres , Pyrrhus , fils d'Achille , cultiva tant cet art , qu'il fut l'inventeur d'une danse qui porte son nom (*Pyrrique*). Athenée et Lucien ne sont pas de ce sentiment , et prétendent que cette danse eut pour premier Auteur un Lacédémonien nommé Pirricus. On connoît toute la sévérité de l'éducation qu'on recevoit à Lacédémone : la danse cependant en faisoit une partie essentielle. Les enfans de cette République avoient à peine atteint l'âge de cinq ans , qu'ils apprenoient en premier lieu la danse Pyrrique , et ensuite les autres danses en usage parmi eux.

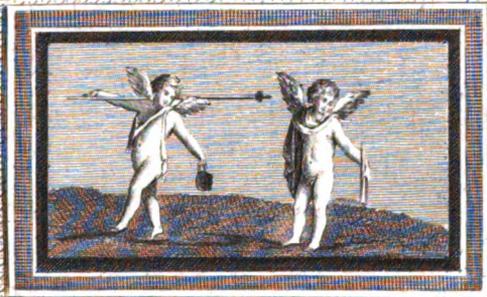
Les Romains , ainsi que quelques cantons de la Grèce , pensoient bien autrement. La Danse à leurs yeux n'étoit qu'une espèce de chasse insensée , honteuse , et indigne d'un homme et des femmes honnêtes. Cicéron , dans son plaidoyer pour Murena , prétend que personne à jeun ne danse , à moins qu'on nesoit attaqué de folie. On ne danse point , dit ce grand Orateur , dans une solitude , ou à un repas modéré. Cette Sentence , dans la bouche d'un grave Sénateur , et prononcée dans une Cause intéressante , au milieu du Barreau , ne tire point à conséquence : ce n'étoit point dans la Tribune aux Harangues , et devant les pères Conscripts , qu'on devoit espérer un éloge de la danse. Aussi cela n'empêcha pas que dans des tems postérieurs , la danse ne devint tellement en vogue , qu'on établit des Chaires et des Ecoles publiques pour l'apprendre aux jeunes Demoielles de bonne maison , et aux enfans nobles. On prétend que les gens graves désapprouvèrent beaucoup une telle institution , qu'ils traitèrent d'abus et de relâchement dans les mœurs. Macrobe , sat. II , 10 , d'après Cicéron , déplore à ce sujet la perte de l'ancienne discipline. Relisez l'Ode VI , du liv. III , d'Horace.

On di tinguoit plusieurs sortes de Danses. Les Danses graves et sérieuses caractérisoient les Lacédémoniens. Les Danses

91



92



Tom. I.

molles et efféminées étoient en règne parmi les Ioniens , et quelques autres Peuples. Voyez Homère , Iliade XXIV , vers 261. Les danses dégénérent de plus en plus , et se réduisirent aux Bacchanales : aussi les Saints-Pères de l'Eglise , et notamment S. Ambroise , *de jejun. cap.* 18 , les condamnèrent et les proscrivirent-ils. Encore aujourd'hui dans nos Campagnes , on sait toutes les querelles que les Curés Jansénistes se font avec leurs ouailles à ce sujet ; quoiqu'il y ait loin d'une fête champêtre , d'un bal rustique , aux danses lascives des Pilades sur un théâtre où tout étoit piège pour l'innocence et pour les mœurs.

L'instrument que portent à la main les Enfans de notre peinture , est sans doute une crotale , ou roseau fendu , et arrangé de façon qu'il puisse produire un son et faire du bruit quand on le secoue avec la main. V. le Scoliaſte d'Aristophane , *in nubibus* , et avec lui Suidas *in Crotal.*

De nos jours , les enfans du Peuple se font une sorte d'instrument qui a beaucoup de rapport avec la Crotale ; ils choisissent deux morceaux de bois dur , ou deux os lices , plats , du moins d'un côté , et oblongs ; ils passent ces deux morceaux entre les doigts de la main , en sorte qu'il y ait un doigt entre , puis en remuant légèrement la main , ils font heurter ces deux os l'un contre l'autre et à chaque bout ; ce qui produit un bruit qui , ménagé en tems égaux , peut rendre sensibles plusieurs airs simples , tels que des marches de tambour.

S'il est vrai que les Crotales n'étoient d'usage que pour les danses obscènes , il faudra croire que nos petits Génies se disposent à une telle danse. Mais ce nom de Crotale s'entend de beaucoup d'instrumens , quoique S. Clément d'Alexandrie les distingue des cymbales et du tympanon. Cet instrument étoit employé dans les danses simples , folâtres , telles que celles que des femmes gaies ou des enfans exécutent entr'eux sans prétention et sans mauvaise intention. On attribue aux Siciliens l'invention de la Crotale. Celles qu'on remarque entre les mains de plusieurs femmes sur un monument

rapporté par Spon, *Miscellan. erudit. ant.* tab. XLIII. I, p. 21, différent des Crotales de notre Planche.

L'Enfant qui se couronne dans notre Tableau , paroît se disposer à la danse , tandis que son petit compagnon le provoque et lui porte le défi avec la main tendue vers lui.

Les jeunes gens dansoient nus , et imitoient par leurs gestes et le mouvement de leurs bras , les exercices de la lutte , etc.

Les couronnes de myrthe étoient affectées aux Amours , fils de Vénus. Le myrthe , chez les Anciens , étoit le symbole des plaisirs et de la joie : on lui croyoit entr'autres propriétés , celle de faire rire ceux même qui y étoient le moins disposés. C'est Aristophane qui nous a conservé cette tradition. Aussi ceux qui vouloient mener une vie chaste et intègre , abhorroient le myrthe ; de nos jours encore , dans les petites Paroisses de nos Provinces éloignées , on conserve toute l'année une branche de buis , de laurier , ou d'olivier , bénie aux fêtes de Pâques , comme un préservatif contre les tentations du démon de la chair.

Le long bâton que porte un des Enfants , a paru à quelques Savans devoir servir à maintenir l'équilibre , et à faire l'office de ce que parmi nos Danseurs de corde on appelle un *balancier* : d'autres n'y voyent qu'un instrument propre à lancer au loin de petits objets : c'est ainsi que nos Bergers dans les Campagnes s'étudient à jeter des pierres ou cailloux à une très-grande distance , avec le fer de leur houlette.

Quant à ce que ce même enfant tient suspendu de l'autre main , les uns veulent que ce soit un disque ; les autres un contre-poids , ou bien encore une espèce de Crotale.

P L A N C H E S X C I I I. et X C I V.

Le premier Tableau représente deux petits Enfants , dont l'un porte à la bouche deux flûtes qu'il tient chacune d'une main : et dont il joue à la fois. Les plumes qui garnissent ces deux flûtes sont à observer : il n'est pas ordinaire d'en voir à

de tels instrumens. L'autre saute ou danse sur un seul pied ; il a sur l'épaule un long bâton mince, ou roseau.

L'un des deux petits Enfans de la seconde Peinture, porte aussi sur l'épaule un long bâton plus gros que celui de l'Enfant précédent ; il semble être fendu à son extrémité supérieure, comme la tête d'une aiguille ; plus bas est une espèce d'anneau ou de moulure, qui n'est peut-être là que pour l'ornement. L'autre Génie s'accompagne à la danse, en touchant gracieusement d'une lyre à six cordes : lui seul est sans draperie ; mais il a des ailes ainsi que les trois autres.

Ces deux morceaux ont été trouvés au même endroit et à la même époque que les deux précédens.

Nous avons déjà disserté ailleurs sur l'invention de la flûte, et de la haute opinion que les Auteurs anciens en avoient ; l'art d'en jouer étoit connu de tous les Peuples de la Grèce. Athenée IV, 25, pag. 184, XIV, 2, p. 617 ; un ancien Poète Grec donne à cet Art l'épithète de divin, *Ars divinisissima* ; sans doute parce que la flûte étoit admise aussi bien dans les Fêtes sacrées, et aux cérémonies graves et sérieuses, que dans les parties de plaisir, et dans les jeux profanes. Les Lacédémoniens s'en servoient à la guerre, à la place des trompettes et des autres instrumens militaires. Polybe, Plutarque, Athenée, Thucydides V, de la guerre du Peloponèse, et Aulugelle, d'après eux, *Noctes atticæ* I, 11, nous attestent ce fait. Aristote prétend que les Tyrhéniens, non-seulement combattoient, mais encore donnoient la discipline et faisoient la cuisine au son de la flûte. Le même Philosophe, dans son traité de *Republica* VIII, 6, et le sage Platon, dans son dialogue d'Alcibiade, nous apprennent que l'Art de jouer de la flûte entroit dans l'éducation des Enfans nobles. Aulugelle XV, 17, nous a conservé à ce sujet une anecdote curieuse : Périclès, chargé d'élever son neveu Alcibiade d'Athènes, voulut lui faire apprendre à jouer de la flûte, comme il étoit d'usage alors dans les maisons les plus distinguées. Le Jeune Homme n'eut pas plutôt approché l'ins-

trument de ses lèvres , que voyant son visage tout défiguré et ses joues enflées pour y introduire de l'air , il le brisa aussitôt. Depuis cette époque , on abandonna la flûte , et on la retrancha des exercices ordinaires de l'éducation. Ce trait caractérise celui qui en est le héros , et dut faire pressentir dès lors ce que le galant Alcibiade devoit être un jour.

Les Mythologues racontent la même chose de Minerve ; doit-on leur préférer la leçon d'Aristote , qui prétend que Minerve rejetta la flûte , non pas tant à cause de la difformité du visage qu'elle occasionnoit quand on en jouoit , que parce qu'elle vit que cet instrument ne contenoit aucune vertu : mais qu'elle vertu la sage Minerve espéroit-elle y rencontrer ? Platon liv. III , proscriit la flûte de sa République , parce qu'elle transporte l'ame hors d'elle-même , et excite des passions violentes : nous n'appréhendons pas aujourd'hui les mêmes effets de nos joueurs de flûte. Les Romains en général , ne s'en servoient ni dans leurs chants , ni dans leurs danses , et en faisoient assez peu de cas , parce qu'ils ne la trouvoient pas digne d'un homme sérieux et grave. Peut-être n'étoit-ce en eux qu'un défaut de goût.

Dans Théocrite et Martial , on trouve des passages qui attestent le jeu de deux flûtes à la fois. Un autre passage fort singulier , pris dans S. Augustin , *tract. 19, in Joann.* , le confirme encore : s'il ne faut dit ce Père Latin de l'Eglise , s'il ne faut que l'haleine d'une bouche seule pour faire jouer deux flûtes , un seul et même esprit ne peut animer et remplir deux cœurs en même tems. On rencontre fréquemment sur des monumens antiques des joueurs à deux flûtes. Ces doubles flûtes étoient employées aussi pour le théâtre. V. Bartholin , de Tib. veter. I , 6 , 5 ; Athenée IV , pag. 176 , et 182 ; Maufacon tom. III , page 11 , liv. V , ch. II ; Pier. Vittori , var. Lect. lib. 38 , cap. 22 , et Averan. *in Anthol.* diss. LX.

Les plumes qu'on remarque sur certaines flûtes , servoient à varier les modulations , à modifier les tons ; on fermoit au besoin

soin avec elles les ouvertures de l'instrument ; comme on les bouche à présent avec les doigts.

Le bâton que tient l'un de ces enfans , peut être considéré , ou comme un balancier pour tenir le corps en équilibre ; nous avons déjà dit un mot dans l'explication de la Planche précédente ; ou bien encore , comme un bâton pastoral , en usage dans la danse des Paysans. L'autre bâton plus épais et ouvert par le haut , est peut-être une espèce de crotale ; le cercle alors servira à assujettir et à tenir ferme les deux parties du bois , et à empêcher le bâton de se fendre plus avant ; peut-être est-ce un balancier d'une nouvelle forme : on pourroit conjecturer aussi que c'est un thyrsé , pour feindre la danse des Bacchantes.

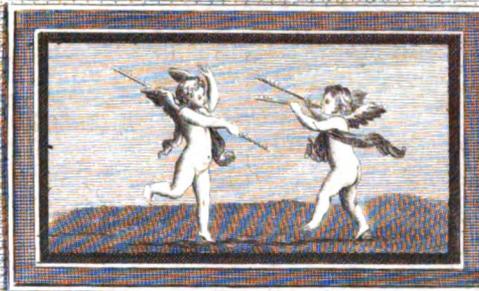
Les Anciens avoient trois sortes d'instrumens de Musique ; ceux à vent , ceux à cordes , et ceux dont on jouoit en les frappant. Vossius , de quat. art. pop. cap. IV. De ce troisième genre étoient les tympanons , les cymballes , et en général toute espèce de Crotales. Mais la lyre et la flûte étoient plus estimées ; et c'étoient aussi les seuls instrumens que les Grecs faisoient ordinairement apprendre à leurs enfans. Platon rapporte que Socrate disoit à Alcibiade : tu apprends à lire , à écrire , à toucher la lyre ; mais tu ne veux point t'appliquer à jouer de la flûte. Les instrumens de Musique entroient dans l'éducation des Héros. L'habileté d'Achille pour la lyre est connue. Le Poète des Bergers , Théocrite , nous apprend *Idyll. XXXI* , 103 , et suiv. qu'Hercule comptoit parmi ses Maîtres , un certain Eumolpe Filammonide qui lui enseignoit la lyre. Cet instrument étoit aussi en usage et aussi recommandable que la flûte. Nous avons déjà vu que les courageux Lacédémoniens combattoient au son de la flûte. *Athenés XIV* , pag. 627 , dit que les Crétois alloient aussi à la guerre aux accords de la lyre. Le Chantre des Héros , Homère , *Iliade XVIII* , 526 , 569 , et suiv. nous avertit que la lyre n'étoit jamais oubliée parmi les armes , quand on se disposoit à ouvrir une campagne , ou parmi les ustensiles d'un festin , quand les Rois donnoient un banquet. Voyez encore le liv. III , 54 , le liv.

IX, 189 de l'Iliade , et l'Odyssée, liv. XVII, 270 , et ailleurs. On chantoit sur la lyre les hauts faits des Guerriers , ou le tendre délire, les douces foiblesses des Amans. On sait, et Quintilien nous l'atteste IX , 4, que Pythagore vouloit qu'on le réveillât au son de la lyre , pour le préparer plus efficacement aux diverses actions qui devoient remplir sa journée ; il vouloit encore le soir qu'une harmonie suave et tranquille mit le calme dans ses sens agités , et les disposât à un sommeil paisible.

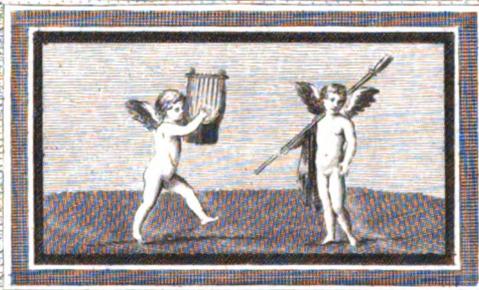
Non-seulement les Pythagoriciens , mais encore des nations entières , sur-tout les Grecs, ont cru que la flûte, et spécialement la lyre , avoit la vertu de guérir de la peste et de beaucoup d'autres maladies ; que ces instrumens étoient propres à adoucir les hommes et même les animaux féroces. Platon, Plutarque , Athenée, Cicéron et d'autres Auteurs, en fournissent des exemples et en donnent les raisons. La Bible nous apprend que la harpe du jeune David adoucissoit les transports néphrétiques de Saül : et plus bas, lib. II, *Regum* : *David saltabat totis Viribus ante Dominum ; David sautoit de toutes ses forces devant l'Arche du Seigneur*. Lisez aussi ce qu'on raconte de la *Tarantule*.

La danse faisoit autrefois une partie essentielle de la musique qu'on divisoit en vocale et instrumentale : aujourd'hui elle n'en est plus que la compagne : toutes deux furent en grand honneur de tous tems et chez toutes les Nations savantes et polies. Au rapport de Polybe, lib. IV, les Arcadiens se vantoient d'être le plus ancien peuple qui les ait cultivées. Quoique de mœurs sévères dans toutes les autres parties de leurs usages, ils faisoient apprendre la musique à leurs enfans dès leur première jeunesse : l'éducation ne finissoit qu'à la trentième année. Tous les ans, les jeunes gens célébroient au Théâtre les Bacchanales, accompagnées de cantiques, de danses et au son des flûtes. Aussi étoit-il honteux et malhonnête parmi eux de ne savoir point danser , jouer , et chanter. Les convives apportoient leur lyre , et couronnoient les repas par des chants. Cornelius Nepos rapporte que Thémistocle fut déshonoré de ce

93



94



Tom. I.

qu'il ne savoit jouer d'aucun instrument : il dit aussi qu'entre les belles qualités d'Epaminondas , on comptoit son habileté à danser , à chanter et à jouer de la lyre ou de la flûte ; le même Auteur ajoute que dans la Grèce on donnoit beaucoup de prix à ces choses de peu de valeur , et presque méprisées chez les Romains. Cependant dans les premiers tems de la République , au rapport de Cicéron IV , *Tuscul. quæst.* dans les repas on célébroit les louanges et les vertus des hommes fameux. Les dames Romaines enseignoient aussi ces talens agréables à leurs filles. V. Plutarque , vie de Pompée ; Saluste , *in Catilin.* et Macrobe Saturn. III 10. Mais cette éducation molle ne fut jamais généralement reçue et approuvée par les Sages de ce grand peuple. Probablement ce reproche ne tombe que sur l'abus , et non sur l'usage qu'on en fit à Rome. V. Averani *in anth.* diss. XVIII , et Cicéron II , de *legibus.* Ovide *Factorum* VI , 657 , et suiv. Numa lui-même avoit institué deux Collèges pour les joueurs de flûtes , (*Tibicini Fidicini* ,) parmi les autres Collèges des Arts. Il est vrai que ces Mucisiens servoient aux sacrifices , aux fêtes publiques , etc. Mais ils se conduisirent mal , et ne firent pas assez oublier leur origine ; car on les tiroit ordinairement de chez l'Etranger , ou parmi les esclaves , ou de la classe la plus vile du Peuple. Ensorte qu'ils donnèrent lieu au proverbe *Tibicinis vitam vivere* , mener la vie d'un Musicien. Ce proverbe a été francisé , et reçut aussi parmi nous la même application. V. Bartholin de tib. II , 7 et III , 1 ; les Romains ne croyoient pas aux effets miraculeux de la Musique.

Polybe nous apprend que les Cinetesiens , peuple de l'Arcadie , n'avoient point de musique ; le climat et leur indolence s'y opposoient.

Diodore I , 80. prétend aussi que les Egyptiens n'étoient pas Musiciens , et ne connoissoient point la flûte. Mais la Bible et Moïse infirment le témoignage de l'Historien profané.

Sous les Empereurs Romains , la Musique étoit un objet de luxe et de débauche ; aussi , non-seulement les Saints

Pères , mais encore les Savans , et même les Payens eux-mêmes , en ont parlé avec beaucoup de mépris et d'indignation.

P L A N C H E S X C V et X C V I.

Les deux petites figures représentées dans le premier Tableau sont véritablement gracieuses , délicates , et nullement inférieures à celles qui les accompagnent. Elles ont un mouvement des plus agréables. L'un de ces deux petits enfans-soutient sur l'épaule gauche un instrument triangulaire à plusieurs cordes ; il danse , en même tems qu'il en touche de la main droite. L'autre petit enfant danse aussi au son de ce même instrument ; mais il tient dans chacune de ses mains deux cloux , lesquels frappés l'un contre l'autre , ajoutent encore au son que produit l'espèce de harpe que porte l'autre Génie.

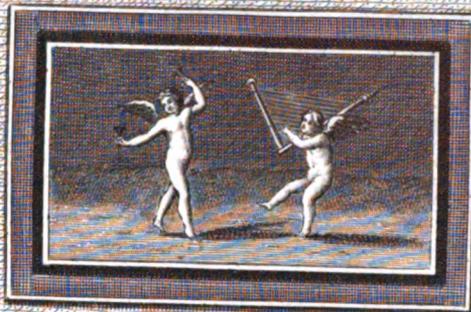
La seconde Peinture offre trois autres Enfans occupés à jouer ; l'un tient avec ses deux mains , comme pour l'attirer à lui , une corde attachée par le bout en forme de nœud à un clou fiché en terre. L'autre enfant , qui semble vouloir contrarier le premier , d'une main tire aussi la même corde , et tient de l'autre main une verge ; tandis qu'un troisième , armé d'une baguette , paroît en vouloir frapper l'Enfant du milieu.

Ces cinq petites Figures sont ailées.

Ces deux Tableaux furent trouvés dans les excavations de Résine , mais non au même endroit : le premier le 7 de septembre , le second le 13 d'août 1748.

Athénée IV , 25 , p. 182-183 , et Pollux , liv. IV , ch. IX , sect. 59 et suivantes , dissertent assez longuement sur les instrumens de Musique de forme triangulaire. Nous renvoyons aussi à Bullengerus , de theat 11 , 46 , 47 , et à Spanheim. Callim. hymn. in del. v. 253 : dans les *Miscellanea erudita antiqua* de Spon , pag. 21 , Planch. XLVIII , on voit une femme qui porte à la main un instrument à corde , triangulaire et fermé des trois côtés.

95



96



Tom. I.

Le même auteur, Spon, cite un passage fort singulier tiré d'une Epître attribuée à Saint Jérôme, et qui a pour titre : *De generibus Musicorum* : la sainte Eglise (y dit-on) ressemble à une harpe ; les vingt-quatre Dogmes des Pères en sont comme les cordes , et elle a pris pour base la Trinité , figurée par la forme triangulaire de l'instrument, ou par le delta Δ , troisième lettre de l'Alphabet Grec. La simplicité des Fidèles de la primitive Eglise ne trouvoit sans doute rien à desirer dans cette comparaison, qui aujourd'hui nous paroîtroit étrange et peu satisfaisante.

On touchoit ordinairement les instrumens à corde avec un archet ; nous en avons vu la preuve dans notre Planche du Centaure Chiron. Tous les Poètes Grecs et Latins l'attestent, ainsi que la figure de cette Femme représentée dans les monumens de Spon. Plutarque, dans son Livre des Bons Mots des Lacédémoniens, nous apprend que ce Peuple, religieux observateur des anciens usages, punit un joueur de harpe, parce qu'il ne se servoit point d'archet pour en toucher les cordes, mais qu'il y mettoit seulement les mains. Cette manière de jouer, qui supposoit dans le Musicien plus de talent et de délicatesse, et qui devoit produire de plus douces sensations sur l'oreille de ses Auditeurs, ne put trouver grace devant eux : accoutumés à une discipline sévère, ils y soumettoient jusqu'à leurs plaisirs. Chez nous, qui ne sommes pas des Spartiates, on sait tout ce qu'un grand Philosophe eut à souffrir pour avoir osé mal parler de notre Musique.

On a soupçonné que les cloux que tient dans ses mains une de nos Figures sont symboliques, qu'ils étoient l'emblème de quelques mystères d'amour, ou de quelqu'autres secrets plus élevés et plus cachés encore : mais c'est vouloir mettre du mystère par-tout. D'autres ne veulent point que ce soit des cloux, mais des os, dont le choc rend un son, et opinent qu'on doit les classer dans l'espèce appelée *Crumati*. Tels sont ceux qu'on remarque dans la main d'un jeune

homme figuré dans la Planche XLIV , pag. 21 des monumens de Spom. Ils diffèrent cependant des nôtres.

Pollux IX , cap. VIII , segm. 112 et 116 , décrit différens jeux des Anciens qui ont quelque rapport à celui qui occupe les trois Enfans de notre seconde Planche ; ils l'appelloient *Dielsistinda* , et *Scaperda*. Homère , dans l'Iliade , en décrivant le combat des Grecs et des Troyens sur le cadavre de Patrocle , qu'ils se disputoient et attiroient chacun de leur côté , les compare à ceux qui jouent à ce jeu. Consultez deux Traités sur les jeux des Enfans , chez les Anciens , l'un du savant Jésuite Bullengerus , et l'autre du jeune Meursius.

Plutarque , dans son Traité de l'*Education des Enfans* , observe très-sagement qu'on ne doit leur permettre que des jeux qui , par leur différente application , aient quelque rapport avec l'état auquel on les destine. Les Anciens n'avoient pas seulement pour but , dans les jeux de leurs Enfans , de leur former un corps robuste , mais encore d'exercer leur esprit. Un Gouverneur prudent doit veiller autant sur les récréations de son élève que sur ses études ; relisez l'Emile de J. J. Rousseau.

P L A N C H E S X C V I I et X C V I I I.

On voit encore ici des jeux d'enfans. Dans le premier de ces deux petits sujets , est un chariot porté sur deux roues pleines avec un timon de bois , mince et long , au bout duquel sont attachés sous un petit joug , deux enfans remplissant la place de chevaux. Ils sont guidés par un troisième enfant ailé comme eux ; lequel tient les rênes avec ses deux mains , et fait l'office de cocher.

L'autre petit Tableau représente trois autres enfans qui se divertissent au jeu vulgairement appelé *cache-cache*. Deux de ces figures ont une draperie. Toutes trois sont ailées.

Ces deux morceaux sont d'une légèreté de dessin et d'une expression peu communes. Le premier fut trouvé dans les

97



98



Tom. I.

fouilles de Resine , le 31 Août , et le second , le 7 Septembre de l'année 1748.

La forme du chariot est en tout semblable aux chars en usage dans les jeux du Cirque , ainsi que l'on peut s'en convaincre d'après les marbres et les monnoies du tems. Ces chars différoient des autres qui étoient fermés sur les côtés : il y en avoit aussi qui avoient la figure d'une botte ; les médailles en offrent plusieurs exemples. On se servoit ordinairement des chars à deux roues , appellés en latin *Biota* ou *Birotum* ; lesquels ne faisoient que la moitié des chars à quatre roues , appellés *Currus* , *Ræda* , *Pitentum* , *Peterritum* , *Carpentum*. C'étoit des voitures pour la ville ; on y étoit plus à son aise , et on pouvoit s'y reposer : elles se rapprochoient beaucoup de nos *Calèches*. On peut remarquer sur les monumens antiques des chariots semblables à celui-ci , avec leur barre ou petit joug. Consultez Scheffer , de *hicularid* surtout , Livre 11 , 17 et 18.

Les Anciens adaptoient des timons à leurs voitures en proportion des animaux qu'ils atteloient. Un char à quatre chevaux , ou un quadrigé avoit un double timon. Dans la Cyropédie de Xenophon , VI. il est dit que le char d'Abrodate avoit quatre timons et huit coursiers. Le même Auteur nous apprend qu'on mit jusqu'à seize chevaux au char de Cyrus , lequel par conséquent devoit avoir huit timons. Quelquefois aussi une corde au bout de laquelle étoit le joug , tenoit lieu du timon.

Les jeux du Cirque eurent beaucoup de vogue chez les Anciens , et les pères y envoyoit volontiers leurs enfans. Voyez Rodiginus , lib. 18 , cap. 26 ; le Nomocamone de Forius , tit. XIII ; Pollux X , segm. 168.

Le sujet de la seconde planche s'explique assez de lui-même. Il n'est personne de nos lecteurs qui n'ait joué dans son enfance aux petits jeux de cet âge , et sur-tout à celui-ci , dont la dénomination populaire est *cache* , *cache Nicolas* : cet amusement est ici désigné si clairement , et en même tems

avec tant d'esprit , qu'il seroit superflu d'en donner une explication ; il est vrai que les anciens Scoliaſtes auroient saisi cette occasion d'étaler leur érudition. Nous n'userons pas du privilége des Commentateurs , et nous nous contenterons de renvoyer à Pollux , lib. IX , cap. VII , seg. 117 et suiv. et à un joli petit Poëme Hollandois , intitulé : les jeux d'enfans.

Nous hasarderons seulement une observation qui tient aux mœurs. C'est que l'homme , à quelques nuances près , est le même presque par-tout et dans tous les tems ; nous aurons plus d'une fois occasion de remarquer que nous avons conservé les habitudes que nos prédécesseurs avoient contractées il y a deux mille années ; l'enfance sur-tout , comme étant plus près de la nature , est l'âge où l'homme de tous les pays se ressemble davantage , même dans ses plus petits jeux.

P L A N C H E S X C I X et C.

L'un des trois petits enfans figurés dans la planche XCIX , tient entre ses mains un masque ; à la vue de ce masque (qui n'est cependant pas aussi difforme et aussi hideux que la plupart de ceux en usage chez les Anciens) , un autre enfant effrayé le renverse à terre ; tandis qu'un troisième paroît en action de gronder le premier et de secourir le second : celui-ci est d'un mouvement beau et gracieux , et son expression est pleine de naturel.

Le petit Tableau représente deux Génies qui s'exercent au métier de menuiserie ; tous les ustensiles de la boutique sont à observer : on y voit la scie , l'établi avec le fer crochu pour assujettir et tenir ferme la pièce de bois , qui est sur le métier ; sous l'établi est le marteau , et une cassette destinée à renfermer tous ces différens outils , ainsi que cela se pratique chez nos menuisiers. Contre le mur , est une espèce de modillon , et dessus un vase , qui probablement contient l'huile pour oindre les fers et les rendre plus tranchans.

L.

Le premier Tableau fut trouvé à Résine le 24 Août 1748 , et le second au même endroit , le 13 du même mois de la même année.

On prétend que les paysans donnèrent les premiers l'idée des masques , en se colorant le visage avec du marc de vendange :

Peruncti fœcibus ora ,

Dit Horace dans son Art poétique ; ou bien encore en se couvrant la face sous une écorce d'arbre , selon Virgile , Georg. II , v. 387 :

Oraque Corticibus sumant horrenda Cavatis.

Les uns en attribuent l'invention à Tespis , les autres à Chérile ; les uns à Eschile et les autres à Meson. Voy. la Poétique de Scaliger , 1 , 13 ; Bullengerus de theatr. O. I , 2 , et Marescotti , de pers. et larv. cap. 2. Nous parlerons plus au long de l'origine des Masques quand nous expliquerons les Tableaux où il s'en trouve beaucoup , tant tragiques que comiques.

Les Masques des Gorgones étoient les plus horribles chez les Anciens ; Eschile , qui les introduisit sur la scène , fit accoucher de peur plusieurs femmes enceintes.

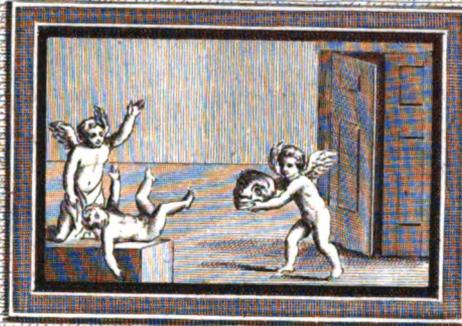
Comme toutes nos petites Figures sont ailées , on pourroit les prendre pour des Génies. On sait que les Génies jouoient un grand rôle dans la Mithologie ancienne. L'étymologie seule de leur nom indiquoit leurs fonctions : on croyoit en effet qu'ils présidoient à la naissance de l'homme , ou bien qu'ils naissoient en même tems que l'homme , ou bien encore qu'ils s'emparoiérent de lui , au moment qu'il venoit au monde , pour ne le plus quitter qu'à la mort ; toutes nos actions leur étoient subordonnées , et leur correspondoient : on en a même donné deux à la fois à chaque individu , l'un bon , l'autre mauvais. On prétendoit que dans chaque maison habitée par le mari et par la femme veilloient aussi deux Génies ;

mais on ne nous a pas transmis auquel de l'homme ou de sa compagne appartenait le bon ou le mauvais Génie. Quoi qu'il en soit, cette fiction ingénieuse fut sans doute imaginée pour expliquer les contradictions qui caractérisent la conduite des mortels; c'étoit un emblème heureux que les Poètes et les Philosophes du tems passé avoient trouvé pour rendre plus sensibles les opérations de l'esprit et du cœur. Cette théorie en images avoit ses inconvéniens : n'étoit-il pas à craindre que l'homme déjà né paresseux, ne s'endormit sur la foi de son Génie, et ne fit aucun effort pour repousser le vice ou s'approcher de la vertu? Il ne lui étoit alors que trop aisé de justifier ses excès, en les mettant sur le compte d'un être invisible et puissant, dont il n'étoit que l'agent. Cette doctrine pouvoit aussi avoir des avantages : elle nécessitoit l'indulgence; et si les hommes agissoient toujours d'après leur croyance, les Anciens devoient connoître le pardon des injures, et plaindre plutôt que punir leurs semblables infortunés poussés au crime par leur Génie.

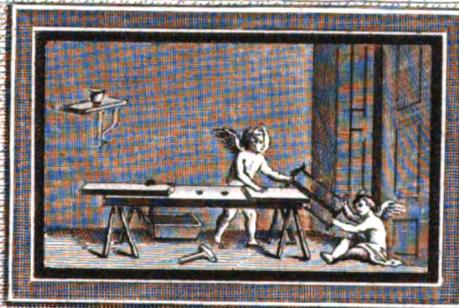
Chez les Anciens, les Colléges des Artistes avoient leurs Génies ou Dieux particuliers. Les corps des métiers avoient leurs Divinités protectrices : plusieurs inscriptions en font foi; celle-ci par exemple : *Genio Collegii tibicinum Romanorum Q. S. P. R.* c'est-à-dire, *qui sacris publicis praest. sunt.* Sylvain étoit le Dieu des Menuisiers, témoin cette autre inscription : *Sylvano Dendrophoro*, sans doute parce que Sylvain étoit le Dieu des bois, et que les Menuisiers ne travaillent que sur le bois.

Lycurgue, par une de ses Loix, avoit interdit aux Lacédémoniens tout art mécanique, tout métier servile, même l'agriculture, dont on laissoit le soin aux Esclaves, ou à la Colonie des Ilotes. Les autres Peuples de la Grèce, plus sages dans l'éducation de leurs enfans, leur faisoient apprendre un métier quelconque, s'ils étoient pauvres. S'ils étoient riches, ils les appliquoient à l'agriculture, au commerce, ou à quel-

99



100



Tbm. I.

qu'autre état de ce genre. Il existoit à Athènes une Loi très-judicieuse : il étoit défendu à tous les citoyens de rester oisifs, et chacun d'eux devoit rendre compte de sa conduite au Magistrat. Mais il n'étoit permis à aucun d'exercer deux professions à la fois ; par cette raison que, qui entreprend beaucoup, fait tout mal. Les Artistes célèbres étoient nourris aux dépens du Public, et occupoient les premières places au Théâtre et dans les Assemblées. Les plus savans dans les arts mécaniques furent les Egyptiens : chez eux, le fils étoit obligé par la loi d'embrasser le métier de son père, ou de ses parens, et n'étudioit les Lettres qu'autant qu'il étoit nécessaire pour exercer son état. Diodore 1. 80. 82. Voyez aussi Hérodote, II. 42. Romulus défendit aux Romains habitans des villes la profession des arts mécaniques et manuels, comme pouvant dégrader leur esprit, et s'opposant au but qu'il se proposoit d'en faire un peuple guerrier. Il ne permit les métiers qu'aux Esclaves et aux Etrangers. Denis d'Halicarnasse, *ant. Rom. lib. II.* Numa Pompilius, au contraire, préférant à l'ardeur guerrière une manière de vivre civile et paisible, et voulant polir par les Arts le caractère féroce et la rudesse des premiers Citoyens Romains, fonda divers Colléges pour y exercer les métiers les plus nécessaires, entre lesquels on nomme celui des menuisiers. Plutarque, vie de Numa. Ces différens corps ayant subi plusieurs révolutions sous les Rois, les Consuls et les Empereurs, furent supprimés, puis remis. Les raisons politiques de ces vicissitudes sont détaillées dans Cinerecio, *cit. eser. decoll. et corp. opif.* Les Colléges des Artisans, malgré l'avilissement où ils furent presque toujours chez une Nation qui n'estimoit que l'art de vaincre, jouirent cependant de beaucoup d'exemptions et de priviléges. On avoit trop besoin d'eux pour les négliger tout-à-fait. Hors de Rome, dans tout le reste de l'Italie, et particulièrement dans les villes de la Grèce, les Communautés des Ouvriers et des Artistes fleurirent et furent très-estimés. Lisez l'*Oratio pro Archid. poëtâ Ciceronis.*

L'Orateur parle beaucoup du collège des Menuisiers, qui étoit l'un des plus considérables à Rome et ailleurs ; et il comprend dans ce nombre les autres Ouvriers appellés *Tignarii*, *Centonarii*, *Dendrofori*, *Dolabrarii*, *Scalarii*. Gruter, Reineisius, et d'autres Auteurs en font aussi mention d'après plusieurs marbres. On y voit que les Menuisiers avoient un Temple où ils tenoient leurs Assemblées, où ils discutoient sur leur profession, et agitoient les affaires de leur Collège. Pancirole, *in append. ad not. imp. occid.*

Pollux X, 146, nomme beaucoup d'instrumens de menuiserie ; ils sont presque tous gravés, d'après les marbres antiques, dans Gruter et Montfaucon, tom. III, pag. 11, Pl. CLXXIX.

Pline, VII, 56, attribue à Dédale l'invention de la scie ; mais Iginus Fab. 174, prétend que Perdicas, neveu de Dédale, imagina la scie sur le modèle de l'épine du dos d'un poisson.

Outre l'établi, les anciens Menuisiers faisoient usage du chevalet, sous lequel ils fixoient le bois qu'ils vouloient scier.

Le marteau convient non-seulement aux Serruriers, mais également encore aux autres ouvriers en fer. On voit souvent dans les monumens antiques, Vulcain tenant cet instrument dans sa main, avec cette inscription : *Malleatores moneta.*

Consultez Vellius, et Pline aussi, XVI, 40 et 43.

P L A N C H E S C I et C I I.

Le premier de ces deux Tableaux est d'un grand prix. Il nous met sous les yeux plusieurs objets dont il n'est fait aucune mention dans tous les anciens Auteurs qui ont traité des travaux de la campagne. Le pressoir ici représenté mérite d'être observé avec une attention particulière. Cette machine est composée de deux grosses poutres de bois carrées et fichées en terre perpendiculairement ; la partie supérieure est

fermée par une troisième pièce de bois également grosse et posée dessus en travers. Il y a aussi quelques traverses parallèles et plusieurs coins de bois. Le marteau que portent à leur main les deux Génies représentés en action de frapper en sens contraire, désigne assez le jeu et l'usage de ces traverses et de ces coins. Dans le petit espace que laissent ces pièces de bois, on distingue parfaitement le raisin; la liqueur rouge qui coule par le canal, dans le vase placé dessous, est le vin doux. On aperçoit à l'écart un autre vase sur un fourneau allumé; un Génie remue la liqueur qui y est contenue, avec une espèce de cuillier qu'il tient des deux mains: tous ces détails ont beaucoup de rapport avec la manière de faire cuire le vin nouveau.

L'autre Peinture, qui n'est ni moins belle ni moins intéressante, offre une boutique de cordonnier, et deux Génies assis sur des escabesaux ou sièges sans dossier; ils sont occupés à faire leur métier autour d'une table sur laquelle on voit un petit instrument rond. Contre la muraille est une planche et des souliers dessus. De l'autre part on observe une armoire dont les deux volets sont ouverts; elle contient diverses choses concernant le métier, entre lesquelles on distingue deux formes de bois et des vases avec différentes couleurs propres à teindre les souliers.

Les petites Figures de l'un et de l'autre Tableau ont des ailes; mais les deux petits enfans de la seconde planche sont les seuls qui aient une draperie, qui ne les couvre presque point.

Ces deux morceaux furent trouvés dans les excavations de Résine en 1748, le premier le 13 Août, le second le 17 du même mois.

On sait combien les Anciens faisoient cas de l'agriculture. Sans parler des Hébreux, presque dans tout l'orient les Rois eux-mêmes prenoient part aux travaux des champs. Nous apprenons d'Hérodote et d'Ælien que celui qui savoit le mieux

cultiver la terre avoit la préférence sur les autres concurrens , pour être élevé à la dignité Royale. Les choses ont bien changé de face depuis ce tems ; mais du moins on devroit s'en souvenir davantage , et il est bon de le rappeler. Romulus lui-même , qui défendit à tout Citadin les Arts manuels , permit cependant l'agriculture. Denis d'Halicarnasse , liv. 11 , rapporte la raison qu'en donnoit Caton. Les hommes les plus robustes , dit-il , les Soldats les plus infatigables , sont fils de laboureurs. Personne n'ignore que les premiers Romains passeroient alternativement de la charrue à la dictature , et de la dictature à leur charrue. Les exemples en sont fréquens et communs. Varron , Columelle et Pline ont donné la liste de tous les Auteurs Latins , Grecs , et des autres Nations , qui ont traité de l'agriculture ; et ils n'ont pas oublié les deux grands Poètes Hésiode et Virgile , les deux célèbres Généraux Xenophon et Magon , et les Rois Geron , Philometor , Attale et Archelaüs ; et ces Rois n'ont pas été des tyrans. Un Auteur moderne a dit :

Si l'on m'eut confié les jeunes ans d'un Prince ,
Lui taisant sa naissance , au fond d'une Province ;
Parmi les Laboureurs , confondu près de moi ,
J'en aurois fait un homme avant d'en faire un Roi.

Le collège des *Capulatores* étoit très-célèbre à Rome et dans les Provinces de l'Empire. Caton , Columelle et Pline présumant qu'on appelloit ainsi ceux qui étoient préposés aux pressoirs des olives. Il en est fait mention sur des marbres antiques rapportés par Gruter et Reinésius. Dans une autre inscription , il est parlé du Collège des Vignerons , *Vinariii*. Lampridius , chap. 33 , rapporte que l'Empereur Alexandre Severe rassembla en corps tous les Vignerons.

Les Ecrivains latins appellent *torcular* et *torcularium* pressoir , à *torquendo* , du verbe *presser* , non-seulement la

machine à faire le vin, mais encore le lieu où l'on fait la vendange. Quant aux dénominations grecques, consultez Popma, *de instr. fundi*, cap. XII. Chez les Grecs, aux Fêtes de Bacchus, on exécutoit un ballet, dont les figures représentoient les travaux de la vendange. V. Meursius.

Il y avoit deux sortes de pressoirs ; les uns à vis, les autres avec des poids. Vitruve VI. 9. n'en connoît point d'autres.

Rapprochez aussi ce qu'en a écrit Pline XVIII. 31. Caton *de re rustica*, cap. 18, a décrit la manière de faire des pressoirs antiques ; mais sa description est si obscure, que Turnèbe avertit qu'on auroit besoin d'un savant et ingénieux architecte pour l'entendre. Le pressoir représenté dans notre planche, paroît avoir quelque rapport avec ceux dont Vitruve et Caton nous ont laissé l'explication ; mais il est beaucoup plus simple, beaucoup moins compliqué. Les pressoirs dont encore aujourd'hui on fait usage aux environs de Portici, ressemblent beaucoup à celui-ci.

La forme du maillet dont se servent nos deux petits Génies, a fait penser qu'il servoit à couper le marc de la vendange, comme le font encore les Vignerons sur le pressoir. Varron, *de re rustica*, I. 54. Mais le mouvement, l'attitude que l'Artiste a donné à ces enfans, prouvent assez qu'ils en font un autre usage.

A la seule inspection, le mécanisme de notre pressoir est aisé à saisir.

Quant aux différens termes qui désignent chaque pièce de cette machine, consultez *l'index script. rei rusticae* de Gessner.

Voyez aussi Columelle, *de re rustica* XII. 18 et 29 ; Pline, XIV. 9.

Les Grecs et les Romains faisoient cuire leur vin en y mêlant de l'eau de mer ; ce qu'il ne faut point confondre avec

l'hydromel , qui est une mixtion de vin et de miel. Athenée, 1, p. 31 ; Caton, *cap.* XXIV. et CV ; Pline, XIV. 8 et 9 ; Palladio, XI. 14 et 18 ; Pollux, VI. 17. La manière de faire cuire le vin nouveau est décrite dans Columelle, XII. 19. et suiv.

Les petits sièges sans dossier , ou les escabeaux sur lesquels sont assis dans leurs boutiques les deux petits enfans de la Planche 102 , sont encore en usage chez nos modernes cordonniers.

Le premier de ces deux Génies étend avec la main droite sur la forme , le cuir du soulier qu'il tient ferme de sa main gauche. Martial , en un seul vers , a très-bien peint ce métier.

Dentibus antiquas solitus producere pelles.

Epiqr. IX. 5.

Pline en parle aussi , XXXV. 10.

Parmi les Colléges fondés à Rome par Numa Pompilius , Plutarque nomme celui des Cordonniers , qui a subi les mêmes vicissitudes que les autres. Sous l'Empereur Alexandre Sévère , les Cordonniers furent réunis aux autres Ouvriers qui avoient quelques rapports avec eux. Voyez Lampridius , dans l'Ouvrage déjà cité , *cap.* 33. Ils habitoient à Rome , le 4^e. quartier , *in vico sandaliario* ; comme on peut le voir sur une inscription rapportée par Pancirole et le Guide. Voyez encore Aulugelle , XVIII. 4 , et Senèque , *Epist.* 113. Pline , VII. 56. attribue l'invention de ce Métier à un nommé Boezius. Au reste , l'usage des souliers remonte très-haut. Moïse et Homère en font mention. Balduinus , *de calc.* *cap.* 1 , le suppose même établi déjà du tems d'Adam. Cet Auteur convient , il est vrai , que cette chaussure n'avoit pas encore une forme déterminée. C'étoit une précaution quelconque , un rempart contre les épines qui , sans cela , auroient pu blesser le pied.

Les souliers , chez les Anciens , étoient de diverses sortes ;

101



102



Tom. I.

il y en avoit pour les hommes , pour les femmes, etc. Horace décrit ainsi les souliers d'un Sénateur Romain.

*Ut quisque insanus nigris medium impediit crus
Pellibus.* Satyre VI.

Voyez Tertulien , *de pallio* , cap. 4.

Les guêtres étoient la chaussure affectée aux Paysans. Les Romains s'en servoient quand ils alloient à la campagne , et les Plébéiens en portoient dans la Ville. Elles montoient jusqu'au milieu de la jambe. Sidonius Apollinaris , *lib. IV. ep. 20.* Les Grecs avoient une chaussure appelée *fecasii* , d'une forme toute opposée. Le cothurne étoit d'usage non-seulement parmi les Acteurs Tragiques , mais encore hors de la Scène. Les Chasseurs le chaussoient. Virgile , *Æn. I, v. 341.* Balduinus , *de calc. cap. 15* , veut que cette espèce de chaussure , remontant fort haut en forme de bottines , soit spécialement consacrée pour la chasse. Les souliers ou brodequins représentés dans notre Planche , y ont quelque rapport , ainsi qu'à plusieurs autres chaussures désignées par Pollux. VII. C. 22.

Les Cordonniers teignoient en noir leurs souliers , avec une composition que Pline appelle *atramentum sutorium* , *l'encre des Cordonniers*. On peignoit aussi les chaussures de différentes couleurs. Consultez Saint Jean Chrysostôme , *Homel. XXVII.*

PLANCHES CIII et CIV.

Il n'est pas facile de déterminer à quel métier sont appliqués les trois Génies représentés ici. La machine carrée oblongue autour de laquelle ils sont occupés , semble à la première vue un chassis de Tisserand. Mais , outre qu'ils ne se servent point des outils nécessaires à cette profession mécanique , l'un d'eux paroît plutôt vouloir *filer* que *tramer*.

Tome I.

Q

L'autre petit enfant paroît ourdir une même trame suspendue à de petits crochets ajustés aux traverses supérieures. La troisième Figure, qui a été fort maltraitée et a beaucoup perdu, se tient d'une main au métier de ses petits compagnons, et il porte de l'autre une longue baguette fort droite. La corbeille que l'on voit de l'autre côté, servoit probablement à contenir les pelotons de fil, dont nos jeunes ouvriers font usage pour leur travail.

L'action qui se passe dans l'autre morceau de Peinture est gracieuse et point équivoque. On y voit deux Amours pêcheurs; l'un est assis, l'autre est debout. Leur ligne paroît être de roseau : plusieurs poissons déjà sont pris à l'hameçon, et d'autres paroissent monter à la surface de l'eau, pour subir le même sort à leur tour.

Le premier de ces deux sujets fut trouvé le 13 Août et l'autre le 24 du même mois, en 1748, dans les excavations de Résine.

D'après un examen réfléchi de tous les détails qui entrent dans la composition de la Planche 103, on pourroit conjecturer que nos petits Tisserands sont occupés à faire des vêtements de campagne, ou des rets. Pline, VIII. 48. et XIX. I. donne plusieurs éclaircissemens sur cette matière. Voyez aussi Ferrari, *anal. de Revestiar.* cap. 13. Bruan. de vest. ealed. hebr. etc.

Les outils dont se servent les Tisserands sont décrits dans Pollux, VII. 36. Sénèque, Ep. 90, et Pline, VII. 56. attribuent l'invention de faire un tissu aux Egyptiens. Communément on en fait honneur à Minerve, à qui on se croyoit redevable de beaucoup d'autres Arts encore. Parmi les occupations des femmes des Héros de l'Antiquité, on leur recommandoit, sur-tout, de faire de la toile. Eustache, Commentaire de l'Iliade, I. 31. pag. 30. Dans Homère, elles mettent leur vanité à bien filer. Théocrite, Idylle XVIII, vers 32 et suivans, pour donner une grande idée de la fameuse Hé-

lène, dit qu'elle filoit mieux que toutes ses compagnes. Au rapport de Varron, Pline, Suétonne et Plutarque, les Romains avoient beaucoup de considération pour les Dames Romaines qui savoient filer parfaitement. Voyez Tiracquello, de ll. Conn. l. 10. n° 38. Il n'en est pas ainsi chez les Modernes. Mais peut-être suffiroit-il, pour inspirer à nos Dames *comme il faut* du goût pour les soins domestiques, de leur rappeler, ou de leur apprendre que Pénélope, Andromaque, Lucrèce, etc. etc., ne dédaignoient pas de présider elles-mêmes à tous les détails de leur ménage. Autrefois c'étoient les femmes qui filoient les habits de leurs époux : aujourd'hui elles ne les habillent plus, elles se contentent de les *coëffer* (1). Qu'on me permette ce jeu de mots, qui n'est peut-être qu'une traduction paraphrasée de cette ancienne Épitaphe latine :

EPITAPHIUM REGINÆ AMALASUNTHÆ.

Casta vixit.

Lanam fecit.

Domum servavit,

Quam mul. is laus ista deest !

Nous laissons aux maris le plaisir de commenter cette inscription funéraire à leurs dignes moitiés.

Herodote II. 35, entr'autres Coutumes des Egyptiens, en rapporte une bien étrange. Chez ce Peuple, c'étoit les femmes qui négocioient au marché, qui tenoient les cabarets ; les hommes sédentaires s'occupoient à faire de la toile.

Nous avons, en cela du moins, imité les sages Egyptiens. Il n'est pas rare de voir quelques-uns de nos simples Soldats frisés, poudrés comme des petits-Maitres, après leur léger exercice du matin, passer le reste du jour assis dans leur ca-

(1) Encore aujourd'hui, parmi les Bourgeois, le père de famille, chez lui, pendant l'été, est coëffé d'un léger bonnet de baxin, brodé avec beaucoup de complaisance par sa femme.

serne , et occupés à ce qu'on appelle du *filet*. Ils font courir la navette aussi adroitement qu'ils présentent le mousquet , et ils pourroient avoir le pas sur nos plus habiles Ouvrières. On rencontre assez souvent dans les Carrefours de Paris de ces Soldats sans armes , portant à leur main des cartons remplis de cette sorte de besogne qu'ils vont vendre dans des Magasins de Modes. Le prix qu'ils en retirent sert à payer leur tour de garde. Mais au premier cri de guerre , ils ont bientôt expié les doux loisirs de la paix.

Quelques-uns prétendent que notre petit Tableau représente la manière de filer , ou de mélanger avec de la laine des petites paillettes d'or. Pline nous apprend XXXIII , 3 , qu'outre la nouvelle invention de faire des draps tissus d'or pur , on voyoit de son tems des anciennes étoffes ornées de fils d'or qui paroisoient arrangés comme avec la main. Ce passage est confirmé par Sidonius Apollinaris , *carm.* 22. v. 199. Les échevaux de fil divisés et mouchetés en plusieurs endroits , comme si les uns étoient d'or , les autres de laine , le poids qui les assujettit , le petit métier ou tambour de toile placé à dessein de retenir les petits brins d'or qui pourroient tomber à terre ; tout cela confirme cette ingénieuse conjecture , qui d'ailleurs souffriroit bien des difficultés.

Relisez le Poëme de Catulle *in nupt. Pel. et Thet.* sur les noces de Thétis et de Pélée. Il y décrit avec élégance les Parques qui filent la destinée de ces Héros.

Ajoutons à ce que nous avons dit que les Poëtes attribuent à Minerve l'invention de filer la laine. Pline , au même endroit déjà cité , *cap.* 56. veut que l'inventeur du fuseau soit Clostère , fils d'Arachné , et que la première filasse ait été de lin.

Notre Planche 104 représente deux petits Pêcheurs. Plutarque , dans son Traité de sollert. anim. rapporte les raisons qu'on alléguoit de son tems pour ou contre la pêche , et discute si c'est un exercice louable ou non. Et ce qui est digne de remarque , c'est que Platon , liv. VII. de ses Loix , invite

103



104



Tom. I.

les jeunes gens à prendre le plaisir de la chasse, et leur défend d'aller pêcher, probablement parce que ce paisible exercice n'exige point de forces, et est peu propre à en donner. Les Ictiophages ou mangeurs de poissons, ne sont point aussi aguerris que les autres Peuples. Athenée 1. p. 13. observe que dans Homère, il n'est point du tout parlé de la Pêche. V. Feizius III, *cap. 5* et IV. *cap. II. 4.*

Platon, III. de sa République; Plutarque, *simp. VIII. 8.*, et Athenée, I. p. 25, nous apprennent que les Héros ne mangeoient point de poissons : parce que (disent-ils entr'autres choses) c'est une viande trop délicate et qui ne convient qu'aux Héros de la table. Athenée nous a conservé VI. p. 225. plusieurs jolis vers de Diphuis, Senarcus, Filotebeus, et d'autres Poètes qui maudissoient les Pêcheurs, parce qu'ils vendoient très-cher des poissons de la plus mauvaise odeur.

Pollux, X. 132 et 133, compte tous les instrumens propres à la pêche, entre lesquels on distingue la canne de roseau et les hameçons. Plutarque, *de sollert. animal.*, décrit comment doit être préparé le roseau ou jonc du Pêcheur, son hameçon et ses filets. Dans Montfaucon, tom. III, pag. 332, Planche 185, on voit un petit Antique représentant une pêche; mais qui ne ressemble point du tout à notre Tableau.

Pollux déjà cité, Philostrate I., *imag. 13 et XIII*; Elien, H. A. XII. 43, et beaucoup d'autres Auteurs, nous ont transmis les différentes manières de pêcher chez les Anciens. On connoît ces deux vers d'Ovide :

*Hi jaculo pisces, illi capiuntur ab hamis
Hos cava contexto retia fune trahunt.*

Relisez aussi l'Idylle XI du premier Recueil des Idylles de M. Berquin. Cette espèce de Romance, intitulée le *Pêcheur*, est une heureuse imitation d'une très-jolie Barcarolle Italienne.

P L A N C H E S C V et C V I.

Tout est beau, naturel et expressif dans le premier de ces deux Tableaux, trouvés dans les excavations de Résine, le 6 d'Août 1748. Il représente une chasse : l'attitude du Génie est vive et gracieuse. La Draperie qui voltige autour de son bras a beaucoup de légèreté, et le mouvement de ses ailes répond parfaitement à l'action dans laquelle le Peintre l'a saisi ; de la main droite il lance un dard, de la gauche il tient deux autres flèches. La forme et le mouvement des deux cerfs qui fuyent, et des deux chiens qui les atteignent par derrière, ont beaucoup de vérité. Rien de plus rapide que leur attitude.

L'autre Peinture est pleine de grace et de goût ; ce n'est qu'une fantaisie, qu'un caprice de l'Artiste ; mais on ne peut mettre plus d'expression qu'il en a mis dans les deux Génies placés sur un des chars tirés par des Dauphins, qui bondissent sous un joug, et dirigés par les rênes de leur conducteur. Cette composition est aussi pittoresque qu'agréable. L'un des deux Enfans ailés est représenté endormi, prêt à tomber dans l'eau, et laissant échapper son fouet. L'autre, au contraire, tient son fouet levé et a beaucoup de vivacité.

Leur propre défense et le besoin d'alimens furent l'origine parmi les hommes de la chasse et de la guerre. Lucrèce, l. V, v. 964 et suiv. ; Aristote, Polit. 1, 8. Les premiers Héros n'acquirent leur gloire et le titre de bienfaiteurs du genre-humain, qu'en détruisant les bêtes féroces qui dévastaient les campagnes. Pausanias, I, 27. Strabon, XV, p. 704, nous apprend que chez les Indiens les chasseurs étoient nourris par le Roi. On ne tarda pas à réduire en Art un exercice utile autant qu'agréable. Virgile, Géorgiques. liv. I. v. 139 et 40. L'invention en fut attribuée à Diane en même tems qu'à Apollon. Xenophon, dans son Traité de la Chasse ; mais on s'accorde à en laisser la gloire à Diane. Chiron l'apprit d'elle ou de son frère, et l'enseigna à

son tour à beaucoup d'autres. Oppian, Cyn. 11, v. 10 à 29, distingue les inventeurs par les différentes manières de chasser. Il n'est point de Nations où cet exercice n'ait été en grande considération. Sans faire ici mention des Peuples les moins connus et les moins policés, Strabon XV, p. 734, en parlant de l'éducation des Perses, dit qu'ils s'y exerçoient depuis cinq jusqu'à vingt-quatre ans, sans qu'ils pussent manger de leur gibier. Xénophon, Cyropédie 1, ajoute que les Rois de ce Peuple devoient être d'excellens chasseurs, étant ses conducteurs à la guerre ainsi qu'à la chasse. Tacite, Liv. II de ses Annales, rapporte que Vonone, Roi des Parthes, encourut la haine de ses Sujets, parce que, contre leur coutume, il voulut leur interdire l'usage fréquent de la chasse. Les Grecs, jusqu'au tems d'Homère, regardoient la chasse comme une partie principale de l'éducation de la jeunesse. Athénée I, p. 24; et Plutarque, dans son traité de l'éducation des Enfans. Les anciens Peuples d'Italie aimoient beaucoup aussi ce violent exercice. Virgile, l'Énéide, liv. VII et IX. Les Romains en faisoient grand cas. Horace, liv. I, ep. XVIII, la désigne ainsi :

*Romanis solemne viris opus, utile famas
Vitas quo et membris.*

Platon, Polibe, Cicéron, Plutarque, Euripide, tous les grands Hommes de l'antiquité en ont parlé de même. Pline, sur-tout, en s'adressant à Trajan. La chasse étoit un spectacle public pour la jeunesse de Rome. Voyez Bullengerus, de *Venatione Circi*.

Pollux, Oppian, et beaucoup d'autres Auteurs, particulièrement ceux qui ont écrit des Traités *ex professo* sur la chasse, ont décrit les différens instrumens nécessaires pour ce noble exercice, ou plutôt pour le métier des nobles.

Les cerfs étoient particulièrement consacrés à Diane. Callimaque, dans son hymne adressée à cette Divinité, v. 99 à 106, dit que son char étoit traîné par quatre cerfs, dont les

bois étoient d'or. Voyez Spanheim et les autres Commentateurs, ainsi que les autres Ecrivains cités ci-dessus.

Consultez Sénèque, X, ep. 77. sur les qualités qu'on exigeoit d'un chien de chasse. Lisez le joli Poëme de Fracastor, *de Curâ Canum*, et le Traité de J. Caius, *de Canibus Britannicis*.

Parmi nous, la chasse n'a rien perdu de ses attraits. C'est presque l'unique occupation des riches et des Grands; un équipage de chasse est devenu un objet de luxe très-important. Dans les Provinces la chasse est la seule occasion que les Seigneurs aient de connoître leurs Vassaux, et de leur en imposer; mais nos Héros modernes ne ressemblent plus à ceux du tems passé, leurs plaisirs ne sont plus des bienfaits pour les Habitans de la campagne. Le Code des Chasses est par-tout très-rigoureux; le meurtre d'un levreau coûte souvent la vie, ou du moins la liberté et une flétrissure au chasseur indigent qui l'a tué sans permission. De nos jours aussi, les femmes partagent avec les hommes cet exercice sanguinaire, qui leur étoit interdit jadis; les Amazones et quelques Héroïnes faisant seules exception à cette loi sage, dictée par la nature: nos Dames portent maintenant le fusil avec plus d'adresse qu'elles ne tiennent l'aiguille, et sont devenues tellement aguerries qu'elles peuvent voir sans pitié la tourterelle innocente, atteinte du plomb meurtrier, palpiter sous leurs mains cruelles. Les pleurs du cerf aux abois ne les attendrissent plus; je doute fort que ce courage féroce puisse les dédommager des vertus paisibles de leur état, des graces aimables de leur sexe dont elles commencent à rougir.

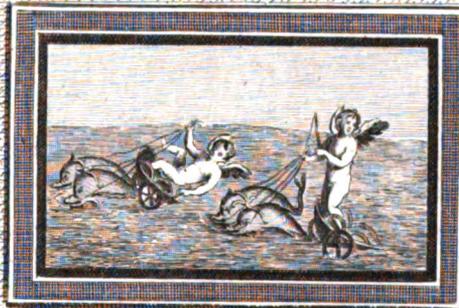
On rencontre plusieurs marbres et plusieurs pierres fines antiques, où le sujet de notre N^o. 106 est exécuté. On pourroit conjecturer que ces sortes de compositions étoient une manière de rendre sensible l'extrême légèreté de ceux qui disputoient le prix à la course des chars.

Les Dauphins, comme nous l'avons déjà dit plus haut, étoient particulièrement consacrés à Vénus. Dans l'Antologie on lit que
l'amour

105



106



Tom. I.

l'Amour se fit conducteur de Dauphins, pour marquer son empire sur la mer, de même qu'on le représente assis sur un lion docile au frein de cet enfant, emblème de son pouvoir sur la terre. Aussi les Dauphins passaient chez les Anciens pour être amis de l'homme, sur-tout des enfans et spécialement des vierges. Voyez Plutarque, *de industriâ animalium*.

Sur un Jaspe rouge rapporté par Agostini, p. II, Pl. 59, on voit un char tiré par des Dauphins, monté par un Amour qui tient les rênes et le fouet; mais on n'y voit point de joug, comme à l'attelage de notre petit Tableau.

P L A N C H E S C V I I et C V I I I.

On ne sauroit voir rien de plus fini, d'un meilleur coloris et d'un plus beau dessin que le Tableau de notre Planche 107, trouvé dans les excavations de Resine le 7 Septembre 1748. Cette composition est d'une grace infinie; la molesse et la légèreté règnent dans la disposition et le mouvement de ses figures. On y voit un petit amour touchant de la lyre avec le doigt. Il est assis sur un char tiré par deux Griffons, dont un autre petit Amour tient les guides d'une main, et de sa gauche porte un bassin rempli de fruits. Le fond du Tableau offre une grande draperie verte avec deux bouts de draperies jaunes au milieu.

Pausanias II, 27, fait mention d'une Peinture antique de *Pausias*, où l'on voyoit l'Amour jettant l'arc et la flèche, et tenant une lyre à la main. Sur un beau camée qui porte le nom de l'Artiste Grec, et qui est imprimé dans Agostini Gemm. ant. p. II. Planche 55, on voit aussi un Amour sur un lion, et une lyre à la main. Bergerus, thes. pal. sel. sect. I, c. I, n. xvj, rapporte une pierre fine qui contient le même sujet.

Les Payens croyoient que la musique calmoit la colère des Dieux et les rendoit favorables. Censorinus, *de die Natali* cap. 13; Arnobe, lib. VII, *adversus Gentiles*. Ensorte que, chez les Grecs, et même chez les autres Peuples étrangers, on ne célébroit point de Fêtes religieuses sans musique instrumentale,

Strabon X, p. 467. Plutarque observe dans son Traité sur la Musique, que dans le Temple d'Apollon, à Délos, on voyoit les trois Graces qui portoient à leurs mains les pipeaux, la flûte et la harpe, les trois principaux et les plus anciens instrumens. Le plus simple et le plus antique sont les pipeaux. Callimaque, Hymne à Diane, v. 244, 45 : après eux vint la flûte. La harpe, plus composée, plus difficile et aussi plus noble, leur succéda bientôt. Athenée IV, pag. 184. Le Poëte Aristophane appelle la harpe, *la mère des Hymnos*, parce qu'elle étoit particulièrement consacrée à accompagner les louanges des Dieux. Platon, dans le troisième livre de sa République, interdit dans sa ville imaginaire la flûte, et y retint la harpe, comme un instrument utile dont les accords mâles, harmonieux et nobles, portoient à la vertu. Eschile, dans Athenée XIV, p. 632, appelle *Sages* les joueurs de harpe. Le Philosophe Athenée, lui-même ajoute 1, p. 14, d'après Homère, qu'Agamemnon, en partant pour l'expédition de Troie, laissa auprès de sa femme un joueur de harpe pour la maintenir chaste, en lui chantant l'éloge des femmes fidelles et honnêtes. Aujourd'hui les maris, en pareil cas, prendroient des précautions toutes contraires.

Chez les Anciens, la harpe n'étoit pas seulement un instrument religieux et utile aux mœurs, elle servoit encore d'interprète à l'Amour. La lyre d'Anacréon, d'après l'aveu de ce Poëte aimable, n'étoit propre qu'à chanter le plaisir. Le beau Paris accompagnoit sur sa harpe des chansons voluptueuses, qui lui gagnoient le cœur des belles. La harpe étoit un instrument d'amour : Cassiodore va plus loin, il ne craint pas de conjecturer que les *cordes* de la harpe sont appellées ainsi, parce qu'elles touchent le *cœur*.

AElien, v. 5, IV, 17, donne une description du Griffon, qui pourroit convenir à ceux de notre planche. Voyez aussi Mine, X, 49. Hérodote, 111, 116, IV, 13, croit cet animal fabuleux. Bochart, Hieroz., p. 11, liv. VI, c. 2, dit que Moïse défendit aux Hébreux de manger de la chair de

Griffon, qu'il compare aux Aigles de la grande espèce. Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Thiane, III, 48, pense que cette espèce imaginaire étoit consacrée au Soleil, et que c'est pour cela que les Peintres indiens représentent le Soleil monté sur un quadrigé attelé par des Griffons. Des marbres et des médailles nous en ont transmis de pareils; et Fabretti a gravé un tableau antique, représentant Apollon entre un griffon et une lyre, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. On en rencontre aussi accompagnant Nemesis, Diane, Bacchus et Minerve. Buonarotti, dans ses médailles, p. 136, 142, et au sujet d'un camée de Bacchus, p. 429, a recueilli et enrichi de judicieuses réflexions tout ce qui regarde ces monstres. Le Tableau que nous décrivons est précieux en ce qu'il nous offre des griffons unis avec l'amour, et en ce que celui qui est attelé à la droite paroît être comme le mâle, du moins sa crinière autorise cette conjecture. Ce qui faisoit croire que ces animaux venoient de l'Inde, c'est que les tapis et tapisseries qu'on exécutoit dans ce pays étoient couverts de pareilles figures bizarres et fantasques. Les tapis d'Alexandrie et de Babylone étoient sur-tout célèbres. On en couvroit les murailles, on en ornoit les lits; et telles sont les draperies qu'on remarque dans la Peinture dont il est ici question. On présume aussi que les fruits que porte l'autre enfant ailé sur un bassin sont des pommes. Ce fruit, chez les Anciens, étoit consacré à l'amour, et passoit pour renfermer en lui quelque chose de mystérieux et d'emblématique. Philostrate sera notre garant, Imag. VI, liv. I, où il décrit les jeux d'une troupe de petits Amours nus et ailés, qui se jetoient des pommes les uns aux autres, et se donnoient autant de baisers qu'ils attrapotent de pommes. Relisez les Poésies de Théocrite, de Virgile, d'Ovide, etc.; c'est ce fruit qui animoit les divertissemens des Nymphes, des Bergères et de leurs Bergers, et les provoquoit à de plus doux plaisirs. On trouve à ce sujet un très-beau passage dans Aristophane, acte III, scène III, vers 35 et suivans de sa comédie des nuées.

Nos petits enfans sont probablement des Amours. Chez les Grecs, de cinq ans en cinq ans on célébroit la Fête de l'Amour, qu'on appelloit *Erotin*. Quelques Auteurs croient que cette Fête étoit commune aux Muses ainsi qu'à l'Amour : et quoi qu'en dise Meursius, cela devoit être ainsi ; il ne falloit point séparer ces Divinités aimables qui vont rarement l'une sans l'autre :

Des Vers la touchante harmonie
Dispose au plus tendre retour ;
Bien auvant le feu du Génie
S'allume au flambeau de l'Amour.

Ces Fêtes étoient sur-tout consacrées au raccommodement des Epoux brouillés , et les Musiciens y faisoient entendre à l'envi des accords de harpe. Nous aurions grand besoin de pareilles Fêtes aujourd'hui , mais il falloit être les Grecs pour les inventer ; peut-être parmi les Peuples modernes , seroit-ce aux François d'imiter les Athéniens.

Ce que les Anciens pensoient sur l'origine de l'Amour mérite d'être observé. Voyez Platon , *de Conviv.* et Plutarque , *de Plactis Philosophorum* , 1 , 4 , et *de Genio Socratis* , etc. La belle Vénus étoit , selon eux , l'emblème de l'ordre , de la symétrie et de la beauté de l'univers ; l'Amour en signifioit la cause et la force. Ils faisoient Vénus fille du jour , et l'Amour fils du chaos. D'après les anciens Poètes , le Soleil et l'Amour étoient la même chose ; l'un et l'autre passoient également pour l'auteur de tout , pour le père des Dieux et des hommes : on leur accordoit le gouvernement des choses célestes. On pourroit appliquer ici ce passage sur l'Amour , tiré d'un Poème philosophique moderne :

C'est lui qui du néant fit jaillir l'existence ;
La matière par lui reçut l'intelligence :
Par lui le mouvement remplaça le repos ;
L'harmonie à sa voix régna dans le chaos.

Sa main qui régit tout , et par qui tout commence ,
 Tient le premier anneau de cette chaîne immense ,
 Où l'un à l'autre unis , tous les êtres divers
 Observent sous ses loix l'ordre de l'Univers.

Fragment XVII , pag. 33.

Quelques Commentateurs ont cru reconnoître dans notre Planche tous les emblèmes de l'Amour , tel que les Anciens le concevoient. Nous ne les suivrons pas dans leurs conjectures trop vagues et trop peu satisfaisantes.

La Peinture du n°. 108 , fut trouvée dans les excavations de Résine en 1749 : on y voit un autel rond sur une base carrée : un énorme serpent forme autour de cet autel plusieurs anneaux ; sa tête est d'une couleur blanchâtre , avec quelques taches obscures ; il a une partie du ventre d'un bleu clair , l'autre moitié est jaune ; ce reptile est peint mangeant quelques fruits qui sont sur l'autel ; dans l'angle du côté du serpent , sont écrits ces mots : *Genius hujus loci montis*. De l'autre côté de l'autel , on remarque un jeune homme couronné de feuilles , tenant une branche d'arbre dans sa main droite ; il est en action de porter la gauche à sa bouche. La singularité de ce Tableau le rend l'un des objets les plus précieux du Museum Royal.

Noë , chez les Hébreux (Genèse , chapitre VIII , vers. 20 ,) Cécrops , chez les Grecs , (Eusèbe , chron. lib. 11.) furent ceux qui , dit-on , élevèrent les premiers autels. Dans l'origine , les autels se dressaient sur les montagnes ; c'étoit là , ajoute-t-on , que les hommes sacrifioient et faisoient leurs prières ; sans doute croyant s'approcher davantage du Ciel , et se faire mieux entendre de la Divinité. Les Auteurs Payens ne sont pas bien d'accord sur tout cela. La forme des autels antiques n'étoit pas la même par-tout ; il y en avoit de triangulaires , de longs , de carrés , et de ronds ; tel est celui de notre Planche : on en rencontre beaucoup de ces derniers

sur les médailles et les marbres. Ces autels varioient aussi pour la hauteur. C'est ce que les Grecs, peuple religieux, distinguoient très-scrupuleusement. *V. Pottero. Archæol.* 11, 2 : les Latins non moins superstitieux que les Grecs, au rapport de Varron, faisoient usage de trois sortes d'autels : aux Dieux du Ciel, *Superis*, ils consacroient ceux qu'ils appelloient *Altaria* ; les Dieux de la Terre, *Terrestri*, en avoient de moindres, *Aras* ; et il falloit que les Dieux des Enfers, *Inferi*, se contentassent des autels désignés sous le nom de *Foci*. La hauteur de l'autel étoit proportionnée à la grandeur du Dieu auquel il étoit dédié. Pour l'ordinaire, les autels n'étoient pas élevés plus haut que le nombril du Sacrificateur. *V. Vitruve, et Saubert. de Sacrific. cap. 15.*

Beaucoup de Savans ont prodigué leur érudition sur la nature des serpens, sur les vertus miraculeuses qu'on leur attribuoit, et sur les raisons mystérieuses qu'on alléguoit pour prouver qu'ils étoient des objets sacrés, des êtres divins. Après beaucoup de recherches, ils ont conclu qu'ils n'avoient trouvé que des conjectures incertaines, et ont avoué leur ignorance. Nous ne nous arrêterons donc qu'à un passage d'Eusebe, I. 7, *de præparatione Evangelicâ*. Il est remarquable : les mouvemens rapides, la marche précipitée des serpens, quoiqu'ils soient privés de pieds et de tout autre membre dont les autres animaux sont pourvus, pour aller d'un lieu dans un autre, auront fait croire au peuple, qui n'est point naturaliste, que ce reptile avoit en lui quelque chose de surnaturel. Salomon, le sage Salomon lui-même, *proverbia, caput XXX, vers. 19*, s'en étonnoit, lui qui connoissoit tout, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope.

Bochart, *Hieroz.* p. 11, lib. III, cap. 14, prétend que les Dragons n'ont aussi ni pieds, ni ailes, et qu'ils ne diffèrent des autres serpens, que par le volume et par quelques particularités, telle qu'une grande bouche, un col couvert d'écaillés, ou de poils, et de la barbe, ou une certaine excroissance à la mâchoire inférieure. La description qu'en donne

Avicenne est la même. A ces traits , le reptile de notre peinture pourroit bien être un Dragon. Les Dragons qui habitoient la Grèce et l'Arabie , malgré leur grandeur , portoient sur eux quelque chose qui les garantissoit d'être vus de huit mille. Avicenne écrit que dans certains lieux , leur plus grande longueur n'excédoit pas quatre coudées. On remarquera què Lucain prétend , livre IX de sa Pharsale , que les Dragons n'avoient de venin qu'en Afrique ; et que c'étoit dans cette contrée qu'ils devenoient venimeux. Ordinairement les Dragons décrits chez les Auteurs , sont ou noirs , ou de couleur jaune , plus ou moins foncée , ou bien encore cendrés. Tel étoit le serpent consacré à Epidaure , et dont fait mention Pausanias II , 28 ; cet Ecrivain ajoute que cette espèce étoit familière avec les hommes. Pline XXIX , 4 , en parlant de cette même famille de reptile , nous apprend que le serpent d'Esculape , *Anguis Esculapius* , fut amené d'Epidaure où il étoit adoré , à Rome , vers l'an 462 ou 463 ; qu'on en nourrissoit sans peine dans les maisons , et qu'on n'auroit pu résister à la fécondité , si l'on n'eût pris le soin de brûler sa semence. Consultez Ovide , Métam. XV , v. 630 , et suiv. Tite-Live , lib. X , *cap. ult.* et Valère Maxime I , 8 , §. 2. On est en doute de savoir si le serpent de notre tableau est de la race de ceux d'Esculape , sous la forme desquels Esculape étoit adoré : car Lampridius , dans la vie d'Héliogabale , dit que ce Prince avoit à Rome des petits Dragons d'Egypte , appelés *Agathodaemon* , ou *bons Génies* : or ceux-ci sont différens des serpens d'Esculape ou d'Epidaure.

Les serpens sont très-friands de miel , et autre aliment doux ou sucré. On nourrissoit les serpens sacrés avec des figues et des dattes. Et tels paroissent être les fruits qui couvrent l'autel que nous décrivons.

Enée , dans Virgile , ayant tué un serpent sur le tombeau d'Anchise , doute si ce n'étoit pas le Génie de ce lieu , ou le Ministre des mânes de son père. Ce passage de l'Enéide , V. v. 97 , paroît expliquer assez naturellement l'inscription gravée sur

notre Tableau : *Genius hujus loci montis* ; *Génie de ce lieu de la montagne*. Mais il faut remarquer que notre serpent embrasse l'autel ou la colonne des anneaux de son corps (circonstance qu'on rencontre rarement sur les monumens), ce qui pourroit faire conjecturer qu'il représente ou bien un emblème du dieu Esculape, ou le véritable serpent d'Esculape mangeant les fruits d'un sacrifice, en présence même de celui qui le lui offre. D'après ces détails, voici nos conjectures : les Anciens (presque tous Spinosistes) croyoient que non-seulement le monde entier avoit une ame universelle ; mais encore que chaque partie de ce grand tout avoit son ame particulière, son Génie, principe intelligent du mouvement, de la chaleur, de la conservation ; en un mot, de la vie : ainsi l'homme n'étoit point le seul qu'on croyoit doué d'une ame pour gouverner son corps. Les corps célestes, les élémens ainsi que les plus petits individus, eurent aussi leur *Génie*. On entendoit par ce mot, la nature elle-même, dont la force expansive agissoit souverainement sur toutes les parties de l'univers, et leur assignoit une forme certaine, une organisation déterminée et distincte. Le serpent fut l'animal qui parut le mieux rendre sensible aux yeux du vulgaire, cette théorie ingénieuse. Ce reptile est plein de vivacité : coupé en morceaux, chacun de ses tronçons conserve long-tems le mouvement de vibration qui lui étoit imprimé ; il s'agite, se débat, et paroit animé d'une vie qui lui est propre. Les hommes par la suite reconnurent de quelle importance il étoit pour leur santé, de s'assurer de la température du climat sous lequel ils respiroient, de la qualité des eaux et du terrain qu'ils habitoient, et d'où ils tiroient leurs alimens ; ils crurent voir encore dans le serpent, l'emblème du Génie qui présidoit au sol sur lequel ils séjournoient ; ce reptile étant presque toujours caché dans les entrailles (1) de la terre,

(1) Vitruve, I, v. semble justifier le métier d'Auspices et de Sacrificateurs. Du moins selon lui, leurs fonctions, qui dégénèrent

y étant né et s'en nourrissant. Aussi l'appelloit-on *autotone*, *in genitus*, *indigena*, et enfin pour tout exprimer d'un mot, *genium*, *génie*. Aussi Esculape adopta-t-il le serpent comme le symbole de la guérison, l'animal hiéroglyphique de la santé. Ajoutons à cela qu'Esculape lui-même est un Dieu de la Mythologie, qui chez les Anciens désignoit l'Air, de la bonté duquel dépend la santé de l'homme et des autres animaux. V. Pausanias VII, 23.

La Religion des Égyptiens et le Culte prescrit par Zoroastre paroissent avoir eu pour base la théorie des Génies. Leur empire s'est étendu par-tout. Hésiode est le premier parmi les Grecs qui en ait parlé et qui les ait classés. Voici l'échelle des êtres, selon lui : il distingue la nature intelligente en Dieu, en Génies, en Héros, en Hommes. Les Génies sont des Puissances médiatrices entre les Divinités et les mortels, ce sont des messagers fidèles qui portent dans les Cieux nos vœux, nos prières, nos bonnes œuvres, ou nos crimes, et qui font descendre sur la terre, les oracles, les châtimens et les récompenses. Chaque Dieu avoit son Génie, par le ministère duquel il agissoit. Chaque Homme avoit aussi le sien pour lui servir de conseil et de sauve-garde. Trois principaux emplois étoient confiés aux Génies : les uns prenoient soin des astres, les autres de l'air, et d'autres encore de la terre. C'est pour cela que les Grecs appelloient les Génies *Daimonas*, peut-être du mot *sapere*, parce qu'ils étoient comme les Inspecteurs, les Censeurs du monde. Les Latins les appel-

en fraudes pieuses, n'avoient rien dans leur origine que de très-louable et de très-utile. Les hommes (dit notre Architecte philosophe), en entrant dans le pays où ils vouloient fixer leur demeure, commençoient par faire examiner avec attention les viscères des animaux qu'ils y rencontroient, afin de juger de la nature des alimens et de la boisson, ainsi que de l'influence du climat sur les corps vivans. Cette précaution sage se réduisit bientôt à des sacrifices d'appareil, où l'on immoloit en pure perte des victimes qui ne servoient qu'à engraisser leurs boursaux sacrés.

Tome I.

6

loient *Genii* ; parce que *praesunt gerundis* ou *genundis rebus omnibus*. Nous en avons déjà parlé.

Mais de même qu'on croyoit qu'il y avoit un Génie universel, un *grand Génie*, *Megalodemon*, qui veilloit à l'ensemble de la nature, les Anciens ne pouvoient se refuser à croire qu'il existoit aussi de petits Génies qui habitoient l'intérieur de la terre, et en gouvernoient les parties cachées. Les serpens qu'on voyoit sortir des trous, et qui nourrissoient leurs petits dans les flancs ténébreux de la terre, leurs parurent propres à donner une idée de ces Génies subalternes. Et ce sont ceux-ci qu'ils appelloient encore *Mani*, *Dii Patrii*, etc. qu'ils confondoient alors très-souvent avec l'ame des morts, du tombeau desquels ils voyoient sortir ces serpens.

Pour en revenir à notre inscription, il n'est pas rare d'en trouver de semblables. V. Grutter, p. IX et p. LXXIV. Boissard nous a conservé l'inscription d'un petit Autel votif à l'Eau, ou à la Lympe, ou à la Nympe : *Nymphis quas sub colle sunt, Arulam*, etc. Consultez aussi Montfaucon, tom. II, p. 11. Pl. XLIX.

Les hommes adressèrent leurs premiers sacrifices et leurs prières aux Dieux sur la cime des montagnes. Nos bons Ayeux (comme nous l'avons déjà remarqué) avoient la simplicité de croire qu'en se plaçant plus près du Ciel et en poussant de grands cris, ils se feroient mieux entendre. Ils jugeoient leurs Divinités d'après eux-mêmes : mais ils n'avoient souvent que trop de raisons de soupçonner leurs Dieux sourds. Epicure aima mieux les faire insoucians. Tacite, pour donner une idée de la hauteur d'une montagne qu'il décrit, ajoute ces mots : *preces Mortalium à Deo nusquam propius audiri*. Xenophon, en parlant de Cyrus, liv. VIII, dit que ce Prince sacrifioit à Jupiter, le Père des Dieux, au Soleil et aux autres déités, sur le sommet des montagnes, à la manière des Perses. C'est à cause de cela que le Scoliaсте de Sophocle, *in Trachin.* remarque que toutes les montagnes étoient consacrées à Jupiter. Voyez Homère, hymn. in Appolin. Les

107



108



Tom. I.

premiers Temples furent aussi élevés sur les montagnes? Spanheim, au sujet de l'Hymne de Callimaque, in del., v. 70. observe que dans la Bible les Dieux étrangers sont appelés les Dieux des montagnes. Voyez le Pseaume CXXI. de David. La Sainte Ecriture va même plus loin, et ne craint pas de reprocher aux Idolâtres qu'ils adoroient jusqu'aux montagnes. Lucien, *de sacrificiis*. Si quelques montagnes méritèrent de participer aux honneurs divins, le Vésuve devoit être du nombre : la fertilité de son terrain, la bonté du climat justifioient cet excès de reconnoissance. Vitruve II. 6; Strabon V. p. 247; Varron, *de re rustica*, I, 6; Tacite, Pline, Stace, Martial et Galien ont beaucoup vanté la salubrité de l'air qu'on y respire. Procope, bel. goth. lib. II, nous apprend que les médecins y envoioient leurs malades. Strabon, déjà cité, dit que la Ville d'Herculanum offroit un séjour des plus sains. Nous concluerons que notre Tableau représente une offrande au Génie de la santé de quelque endroit voisin du Vésuve et d'Herculanum.

Il s'offre donc trois conjectures à faire sur le sujet qui nous occupe. 1°. Ce peut être un sacrifice à la santé. Le Dragon sera l'un des serpens d'Esculape : les fruits tiendront la place des libations sacrées, et le jeune homme sera le sacrificateur ; ou bien le malade qui a été guéri et qui sacrifie, et appelle par ses sifflemens le divin serpent et l'enchanté avec sa verge. Car le mouvement de la verge et le sifflement étoient deux circonstances que les Anciens croyoient propres à commander aux serpens en pareil cas. 2°. On pourroit penser que ce serpent est le bon Génie, le *Cnef* des Egyptiens. Dans cette supposition, il faudra voir dans le jeune homme un Harpocrate. On le représente ordinairement ainsi ; c'est-à-dire, une couronne sur la tête, une branche à la main, et debout devant un autel entortillé d'un serpent. 3°. Enfin, d'autres se contentent de penser que ce serpent représente le Génie de quelque endroit de la montagne, comme l'inscription semble le confirmer, La

S ij

couronne et la branche étoient nécessaires à ceux qui vouloient sacrifier, et spécialement aux Sacrificateurs de la Déesse de la Santé, et aux Prêtres d'Esculape. V. le Mus. Rom. tom. I. sect. 1. t. IX et X.

Le geste de notre Figure exprime le silence. On représente toujours Harpocrate, et même la Déesse Angerona, dans cette attitude. Voyez encore le *Museum Romanum*, tom. 1. sect. II. Pl. XXXIII, IV, V.

L'inscription conservée dans notre Tableau le rend d'un prix inestimable. Ce n'est pas le seul antique du Museum royal où on en rencontre. Nous en rapporterons encore de très-rares et de très-singulières.

P L A N C H E S C I X et C X.

Le N^o. 109 représente un grand Coq jaunâtre; il a le ventre blanc et le col verd. La terrasse sur laquelle il est posé est de couleur jaune. Le fond de ce petit Tableau est blanc. Comme vraisemblablement il devoit y avoir ici un autel, on peut conjecturer que ce sujet étoit relatif au Dieu Esculape.

N^o. 110. Sur une Terrasse rousse, et un fond blanc dans un cadre roux, on voit encore un Coq qui va pour becqueter deux superbes grappes de raisins qui tiennent ensemble.

P L A N C H E C X I.

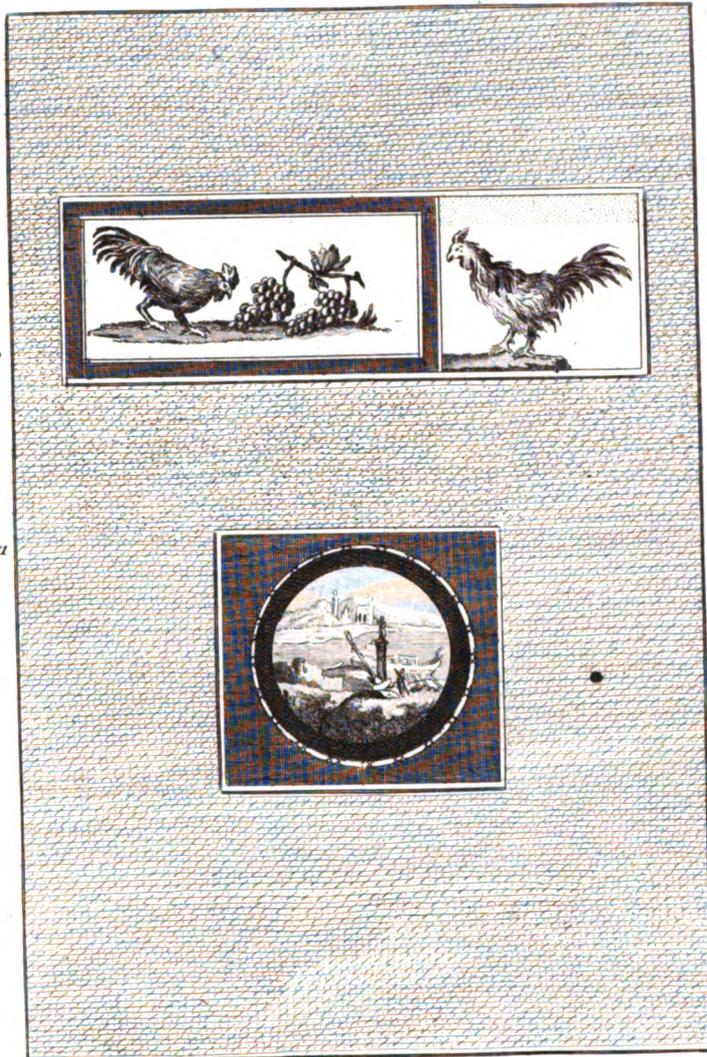
Sur une base fort haute est une Statue qui semble pincer une guitare. On croit que c'est la Fortune. Dans le lointain est une espèce de Ville. Le Navire qu'on distingue parfaitement, n'a visiblement qu'un seul rang de rames.

Ce petit Tableau est parfaitement rond et a un joli cadre.

109

110

111



Tom. I.

112



113



114



Tom. I.

115



116



117



Tom. I.

P L A N C H E C X I I .

Ce Tableau carré oblong représente un Paysage assez nu , et dont les arbres n'ont point de feuilles ni de rameaux ; mais il est enrichi de trois animaux d'espèce différente : un tigre , une biche et un chevreuil.

P L A N C H E S C X I I I et C X I V .

Ces deux petits Sujets carrés oblongs offrent chacun deux Oiseaux. Dans le N^o. 113 , ces Oiseaux sont de couleur verte , et ont la poitrine rousse.

Au N^o. 114 , on voit une Perdrix qui becquète de l'herbe ; et un autre Volatil peint en action de prendre un papillon.

P L A N C H E C X V et C X V I .

Deux Tritons d'une couleur rouge foncée sont posés chacun sur un fragment de corniche ; tous deux jouent d'une espèce de trompe marine , et tiennent de l'autre main un panier de fruits. Ils se ressemblent parfaitement à très-peu de chose près ; et paroissent être les restes de quelques Peintures plus considérables.

Ovide et Apollonius décrivent les Tritons , tels que ceux que nous avons ici sous les yeux : ils ont la même forme et le même coloris. A Rome , sur le faite du Temple de Saturne , étoit un très- grand Triton , lequel quand il faisoit du vent , jouoit de la trompette. *Natalis comes*.

P L A N C H E C X V I I .

Ce Tableau fort endommagé représente des figues très-belles , deux grappes de raisins , et d'autres fruits.

P L A N C H E C X V I I I.

Cette Peinture représente une espèce de vestibule , ou bien un de ces bâtimens que les Latins appelloient *Tholus* , ou quelqu'autre léger édifice de fantaisie. Les colonnes sont d'un bon goût ionique et sans base. Elles soutiennent la couverture et la corniche , laquelle paroît de l'ordre dorique , par ses trigliffes et ses modillons. La lionne , ou un autre animal féroce , la guirlande et ces festons entrelacés avec des rubans rouges , le plat ou disque de couleur d'argent , tous ces ornemens ne semblent ici que pour remplir le vide. Au-dessus est un petit Tableau représentant une Marine. Il mérite attention.

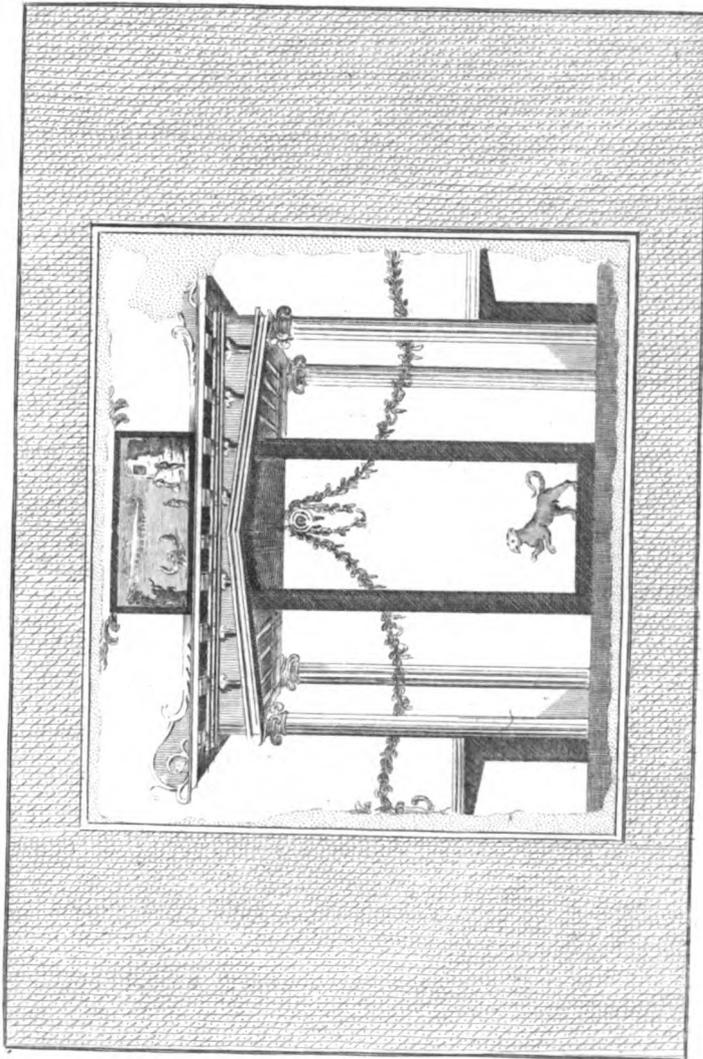
Servius , dans son Commentaire sur l'Énéide , IX , donne plusieurs éclaircissemens sur le *Tholus* des Anciens.

D'autres ne voyent ici qu'une Tribune , ou le fond d'une perspective de Jardin.

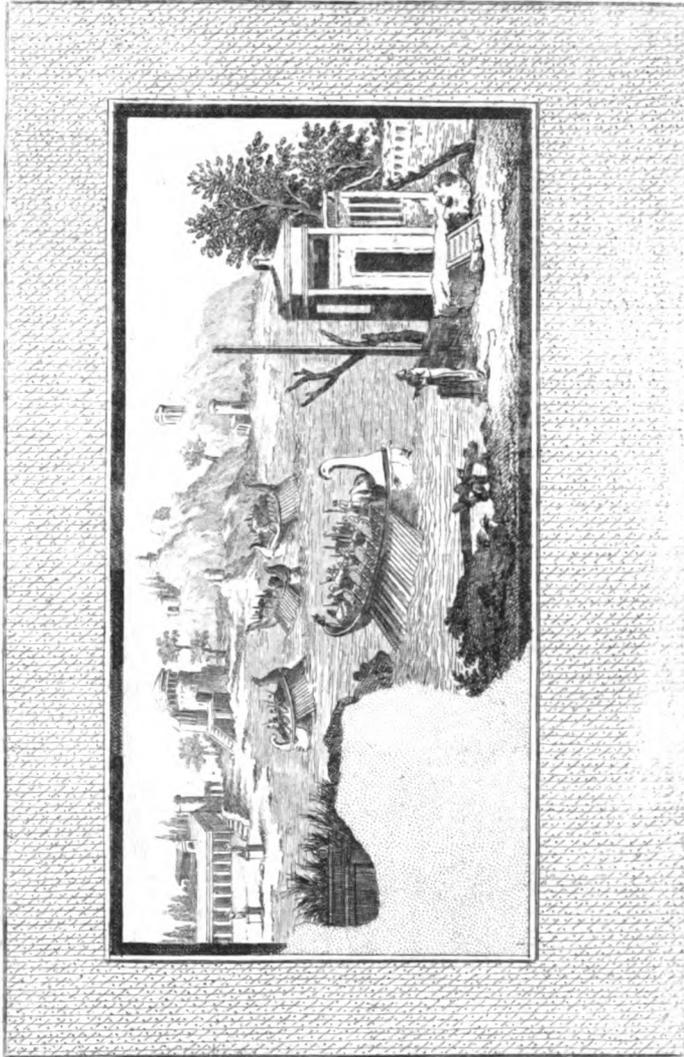
Consultez Vitruve , V. 7. VI. 10.

P L A N C H E C X I X.

Les vues qu'offre ce Tableau sont très-variées et très-agréables. Le premier Plan est occupé par un grand édifice sur le rivage. C'est peut-être un temple : derrière sont plusieurs arbres. A gauche est un grand pilier très-mince : on conjecture que c'est un autel , et mieux encore un phare. On voit devant un homme qui porte ses regards vers la mer. Les quatre navires chargés de Soldats et de différens bagages pris sur les ennemis , méritent d'être examinés. Toutes les proues ont la forme d'un visage humain , ou de quelque chose d'approchant. Dans la proue de la galère qui occupe le devant , on distingue parfaitement les bouts de deux poutres qui saillent , et qui servoient probablement à défendre le navire et à percer l'ennemi. V. Scheffer. de mil. nav. II , etc. IV. 2. III. 3. On y voit aussi s'élever une espèce de col d'oie. A la poupe du même



Tom. I.



Bâtiment , on peut remarquer aussi une branche de laurier ; et tout le long des parapets de ce navire , ainsi que des autres , sont suspendus des boucliers. La plage présente une charmante perspective enrichie de plusieurs édifices épars sur des collines. Un d'entr'eux , sur-tout , exige une attention particulière : c'est un long portique , soutenu par nombre de colonnes , et devant lequel sont posées deux statues sur leur base. Peut-être est-ce un prétoire.

Pline , VII , 56 , d'après Thucydide , attribue à Amiinocle l'invention des galères ou navires à trois rangs de rames. Mais Thucydide , lib. 1 , ss. 13 , dit seulement que les Corinthiens , les premiers , en firent usage. V. Salmasius , *ad jus , at. et Rom.* p. 693.

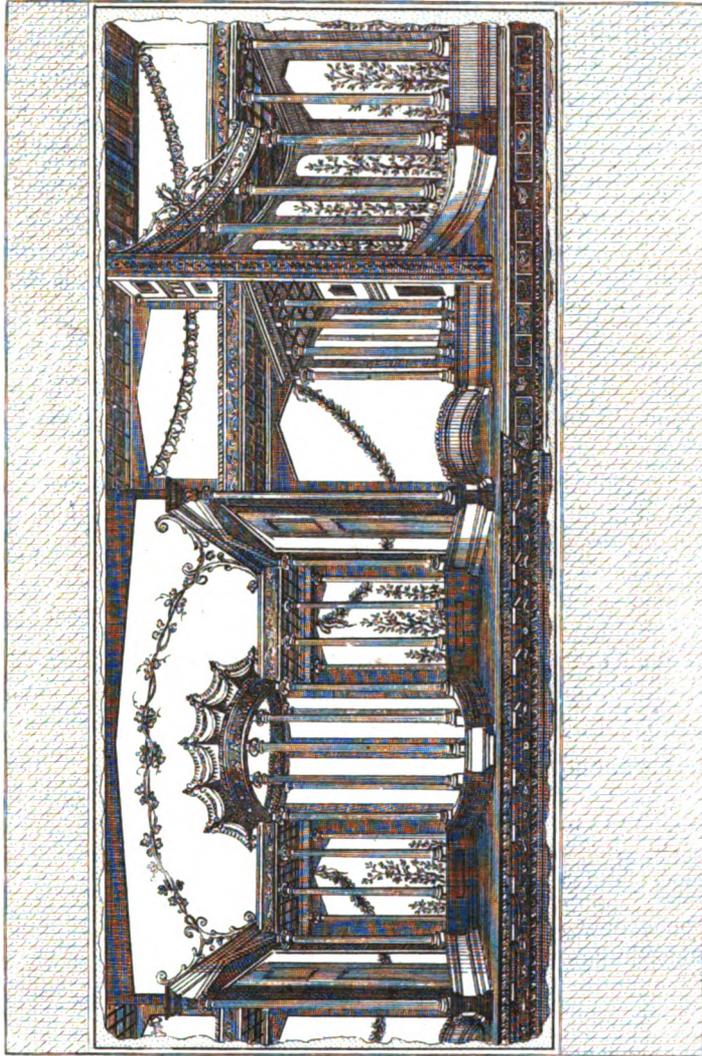
Les Anciens peignoient ou sculptoient toutes sortes de figures d'hommes ou d'animaux sur la proue de leurs vaisseaux ; ce qui servoit à les distinguer et à leur donner un nom. C'est pour cela qu'on en a trouvés qui étoient appellés Taureau , Bouc , Mouton , Chimère , Centaure , Tigre , Scylla , Triton , etc. V. Virgile , *Æneid.* V , et X , lib. Montfaucon rapporte plusieurs monumens de vaisseaux anciens , dont les proues étoient semblables aux nôtres. On avoit le soin aussi de mettre à la poupe l'image de quelque Divinité , sous la protection de laquelle le navire étoit consacré. De même que chez les Anciens , chaque corps de métier avoit son Dieu tutélaire , Mars pour les Soldats , Mercure pour les Marchands et les Voleurs , il y avoit aussi des Dieux qui avoient en garde les vaisseaux. V. Ovide , Tr. I , el. IX ; Pâris dit à Hélène que son navire étoit sous la tutelle de Vénus.

P L A N C H E C X X.

Ce Tableau ainsi que les suivans (trouvés en différens endroits des excavations de Réine) , représente un morceau d'architecture de fantaisie. Nous avons déjà fait une observation générale sur ces sortes de sujets. C'est que les Peintres ,

en ornemens ; ou décorateurs (V. Vitruve ; liv. VII , ch. 5 ,) couvroient selon leur caprice les murs qu'on leur donnoit à peindre , d'objets vagues et sans liaison ; ils peignoient les premières choses qui leur venoient à l'esprit , sans se donner la peine de mettre de la vérité dans leurs idées , et sans s'embarrasser beaucoup de suivre les règles de la perspective : aussi dans toutes leurs compositions faites à plaisir , on y remarque toujours le même horison , les mêmes points de vue , la même distance ; cependant , quoiqu'il paroisse mal-aisé , au premier abord , de rendre raison de ces peintures et d'en trouver le véritable sujet , en les examinant dans leurs détails , on y trouvera une grande connoissance de l'art et de ses règles ; et tout en convenant que ce ne sont que des caprices de l'imagination de l'Artiste , nous ne pouvons nous empêcher de leur accorder un très-grand mérite. Ils renferment même plusieurs points d'instruction très-importans , et principalement dans le Tableau que nous avons en ce moment sous les yeux. L'Edifice qu'il représente ne semble pas complet ; tout ce qu'on voit à droite , manque du côté opposé. Tel qu'il est , le tout forme un amas de colonnes de différens styles , d'une composition très-gracieuse , mais qui tient plutôt du génie d'un Peintre que de celui d'un Architecte. Il y a beaucoup de grâce dans ces festons , entrelacés et attachés à l'Edifice qu'on pourroit présumer d'ordre ionique ; mais il y a tant d'irrégularités , qu'il est presque méconnoissable : ces défauts même rendent ce Tableau d'un très-grand prix , en ce qu'il nous offre les différentes manières de peindre du tems de Vitruve , et contre lesquelles cet Architecte Philosophe s'est élevé. Les proportions des colonnes les font dégénérer en candélabres , condamnés par les savans Architectes. Les deux cloisons , qui sont par compartimens , méritent encore d'être observées.

Au rapport de Plin XXXV , 4 , ce genre de Peinture fut renouvelé à Rome , sous Auguste , par un certain Ludius. Mais il étoit connu très-anciennement en Grèce et même en Italie. Il étoit



étoit bien dégénéré et on en abusoit sous Vitruve. Lisez l'endroit déjà cité.

Nous connoissons aussi cette manière de peindre. Saint Bernard tansa vivement les Moines de Clugny de ce qu'ils scandalisoient ceux qui fréquentoient leur Monastère, par les Peintures grotesques (1) dont les murs de leur Cloître étoient couverts. Que n'eussent-ils jamais donné d'autres sujets de scandale ! Mais si nos Peintres d'ornement sont plus fidèles aux règles de la perspective, il faut avouer qu'ils sont inférieurs aux anciens Artistes dans beaucoup d'autres parties. Nos Peintres modernes montrent beaucoup d'intelligence, surtout à cacher leurs défauts. Mais les irrégularités des Anciens tiennent moins à l'ignorance des vrais principes, qu'à leur insouciance dans ces sortes de compositions. On ne peut refuser à ces derniers une grande fraîcheur dans leurs idées, un *faire* soigneux et fini, une franchise de pinceau peu commune, une touche spirituelle qui plaît à tout le monde. C'est ce que Vitruve accorde au talent d'un certain Apatarius, Peintre de ce genre.

Si l'on desiroit faire ressembler à quelque chose, le caprice qui fait le sujet de notre Tableau, on pourroit y voir l'une de ces perspectives qui terminent nos jardins, et que nous appellons *treillage*. Les plantes qui occupent tous les vuides de cette composition confirmeroit encore notre conjecture.

Voyez la Planche IV, du T. II, du supplément à l'antiquité expliquée du P. Montfaucon. Les colonnes des ruines de Palmire, présentent des irrégularités qu'il seroit bon de rapprocher de notre Peinture.

Nous avons dit que Vitruve trouvoit fort à redire à ce goût

(1) L'étymologie de cette épithète vient, dit-on, de ce qu'on trouva cette ancienne manière de peindre sur les murailles dans une grotte à Rome. V. Phylander sur Vitruve. Le Morto, peintre célèbre, né à Feltrò, fut le premier, parmi les modernes, qui peignit des grotesques, à l'imitation de ces Peintures trouvées dans des grottes anciennes. Consultez Vasari, vie de ce peintre.

grotesques d'après lequel on peignoit des colonnes en forme de roseau , ou de chandelier. Et voici la raison qu'il donne de sa juste critique : comment un roseau peut-il soutenir le toit d'un édifice ? comment un frêle candélabre peut-il suffire à la charge des ornemens du faite d'une maison ?

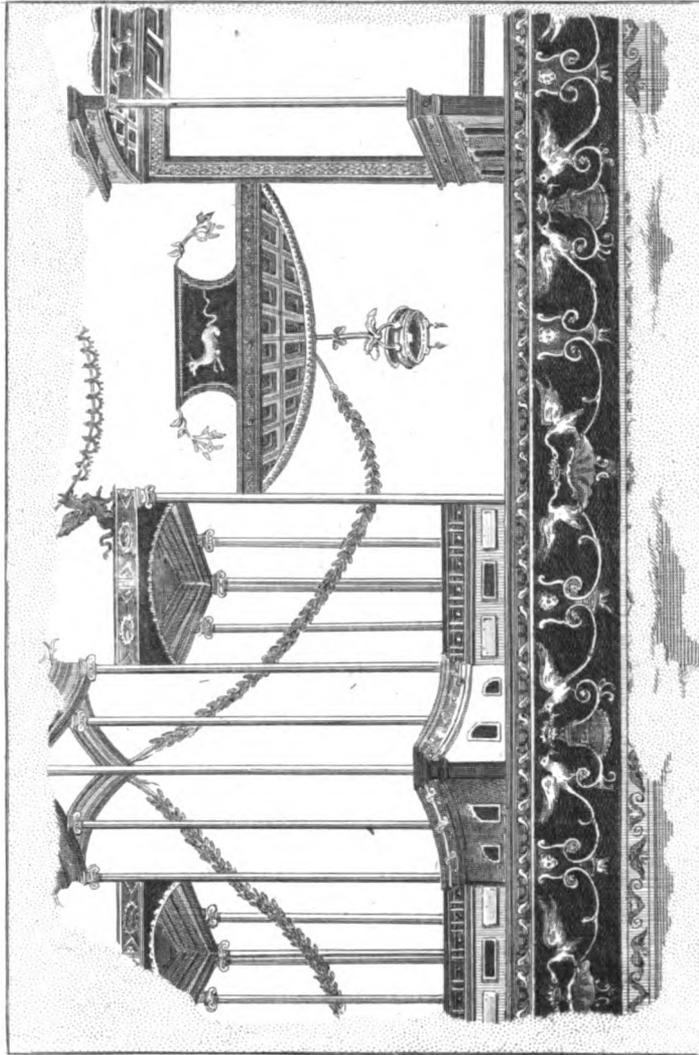
On remarque dans le Muséum Royal un grand nombre de ces candélabres sveltes et légers. Ils sont tous de bronze et composés de trois parties. La base est posée sur trois pieds. Le fût s'élève à la hauteur de la poitrine d'un homme , et porte une jatte ou platine. Les deux extrémités , c'est-à-dire la jatte et la base , sont très-peu de chose. Mais le fût est travaillé en forme de colonne cannelée , d'une grande légèreté. Ces chandeliers se faisoient à Tarente dans une grande perfection ; et c'est là que s'en fournissoient les autres cantons de l'Italie. C'est à ces sortes de candélabres que Vitruve compareit les colonnes qu'on peignoit de son tems sur les murailles , pour en faire sentir le mauvais goût et le peu de justesse. V. Plinè , XXXIV. 3.

P L A N C H E C X X I.

Cette Peinture est dans le même goût et aussi irrégulière que la précédente. Sur une *bande* (1) est une espèce de corniche qui a presque la forme d'un *relais* (2). Cette bande est divisée en trois parties. La première qui a son architrave , est ornée d'atles. Celle de dessus qui semble être la corniche (ou pour mieux dire une simple gouttière) , est encore agréablement travaillée. La partie moyenne plus large que les deux autres , pourroit être appelée avec beaucoup de justesse *frise*. (V. Phylander au chap. 3. du liv. 3. de Vitruve.) Cette partie , ordinairement , étoit enrichie d'animaux : on y figuroit

(1) Terme d'Architecture. Bossages dont on orne un édifice d'ordre rustique.

(2) Terme de fortification.



Tom. I.

quelques têtes , ou masques disposés avec symétrie entre d'autres ornemens formant des modillons. On y représentoit des oiseaux , tels que des colombes , ou des cygnes. Suivant le caprice du décorateur , on y plaçoit aussi des petites couronnes ou des coquilles.

A gauche du Tableau , on distingue trois pavillons. Celui du milieu est carré , plus haut et plus grand que les deux autres qui sont à ses côtés , triangulaires , et pareils l'un à l'autre. Celui du milieu offre seul cinq colonnes. Mais comme il est vu en angle , on peut conjecturer que derrière la couverture , il doit s'en trouver trois autres. Les colonnes , toujours dans la forme de *Candélabres* , indiquent l'ordre ionique. (Selon les principes de la véritable Architecture , on ne distingue ici que l'ordre dorique.) Ces colonnes n'ont point de base. Elles portent sur un soubassement qui se termine en corniche , avec une frise ornée de modillons , vue de côté , laquelle s'étend sous la gouttière.

Le Portique quadri-latéral doit être considéré comme le centre de tout le Tableau ; parce que les parties de la droite et de la gauche lui correspondent. Et en effet les Portiques triangulaires de chaque côté sont en tout semblables , en supposant encore qu'ils sont une continuation de ce même premier soubassement , où l'on voit de petits modillons pareils à ceux des côtés.

Dans la distance de ces trois Portiques , on aperçoit le commencement d'un autre avec une colonne et un contre-pilastre posés sur un soubassement un peu différent du premier , mais qui a trois ouvertures , ou fenêtres verticales.

Le haut du pavillon est orné d'un petit cadre , avec la figure d'un animal marin. On aperçoit aussi un griffon sur l'angle du bâtiment voisin. Le tout est entrelacé de festons , et d'autres ornemens peu connus. Cette composition n'est sans doute qu'un caprice du Peintre. Quelques Savans y voient le Portique d'un Temple consacré à Isis , ou à Vénus.

P L A N C H E C X X I I .

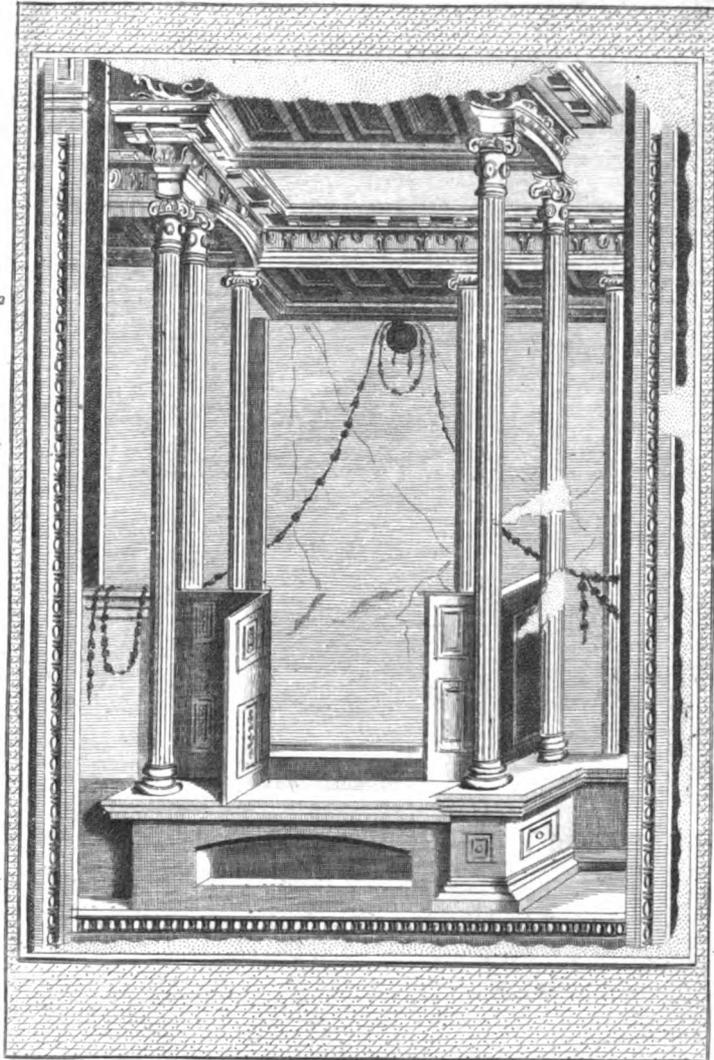
Ce Tableau n'est encore qu'un caprice de l'Artiste. A la première inspection, on diroit qu'il représente un Edifice bien ordonné. Mais en donnant une attention plus suivie aux différentes parties qui le composent, et si on lui applique les règles de la symmétrie, il n'offre qu'un Portique à quatre colonnes, ou candélabres, qu'on jugera être d'ordre composite, eu égard à la forme et aux proportions du chapiteau. Les bases sont attiques, et posent sur un *relais*, ou soubassement orné en partie en façon de piédestal, avec une grande ouverture (1) horisontale. Au milieu, entre les colonnes du Portique, est un parapet (2) de bois de médiocre hauteur. Les parapets étoient quelquefois de marbre. Vitruve, IV, 4. Varron, *de re rusticâ*, III. 1. A l'autre Portique règne l'ordre ionique. La corniche, quoique d'un goût grotesque, tient plutôt du dorique, étant ornée d'une espèce de *Triglyphe* (3) et de *Métops* (4). A toutes les colonnes est lié comme à l'ordinaire un feston à droite et à gauche; ce feston est attaché aussi au Portique postérieur, et sert de couronnement à une espèce de bouclier ou de coupe. (C'étoit la coutume d'en suspendre aux portes des Temples).

(1) C'est une espèce de *soupirail* de cave.

(2) Petit mur à hauteur d'appui; celui de notre Planché ressemble assez à nos *paravents* de chambre.

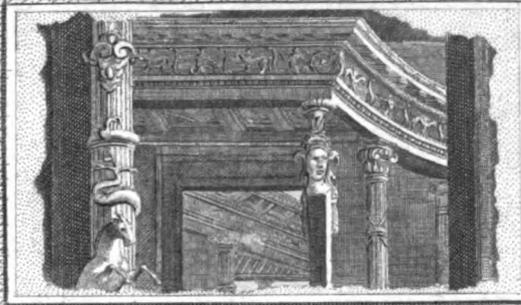
(3) Espèce de bossage de l'entablement, dorique; c'est une saillie qui a deux glyphes (petit canal creusé en angle, ou en demi-rond), séparé par trois côtés ou cuisses avec les deux demi-glyphes des côtés.

(4) Intervalle carré entre les triglyphes de la frise de l'ordre dorique. Dans cet espace, on plaçoit ordinairement des têtes de bœufs.

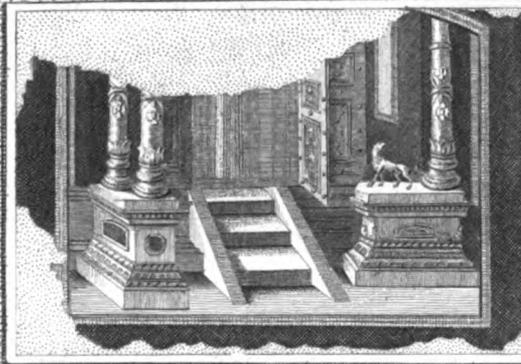


Tom. I.

123



124



Tom. I.

Il y a dans tout ceci beaucoup d'ignorance ou de négligence ; la hauteur des colonnes ne répondant point du tout ni à l'architrave , ni aux corniches. On pourroit soupçonner que le Peintre a voulu représenter le vestibule d'un Temple , avec une portion de la Place publique , qui accompagnoit ordinairement ces sortes d'édifices. V. Vitruve et Palladio , liv. IV. chap. 8 et 9.

Cette Peinture est endommagée en plus d'un endroit.

PLANCHES CXXIII et CXXIV.

De ces deux petites Peintures , diverses entr'elles , et toutes deux endommagées , la première pourroit bien figurer un magnifique vestibule d'une maison noble : car la première colonne isolée est grande et ornée d'un monstre marin , et autres caprices du Peintre. On y voit à droite trois colonnes (dont la plus avancée ressemble à un Terme , ou à une Cariatide) , lesquelles en supposent autant à gauche. Toutes sont cannelées , ou en faisceaux , et paroissent destinées à soutenir un grand plancher. Le chapiteau , la corniche , et sur-tout la très-belle frise du vestibule , méritent attention. Le vuide de la porte laisse entrevoir une colonnade d'ordre ionique qui donne l'idée d'un Porche , ou *Cavedio* (1). V. Vitruve , VI. 3. 8. Ce Tableau nous apprend que les Anciens entendoient mieux que nous ne pensons l'art de faire dégrader les objets , et de faire correspondre les teintes les unes avec les autres.

L'autre Tableau a trois parties très-distinctes entr'elles : car les trois colonnes qui sont en avant , et qui se correspondent par leur symétrie , ne peuvent être considérées comme faisant partie de l'édifice intérieur , mais elles semblent détachées du tout. C'est une art du Peintre pour laisser voir le bon effet de sa composition. Au milieu de l'édifice est une espèce

(1) *Cavedio*, cavaedium.

de parapet composé de trois degrés, avec une cloison ou porte, laquelle mérite d'être remarquée.

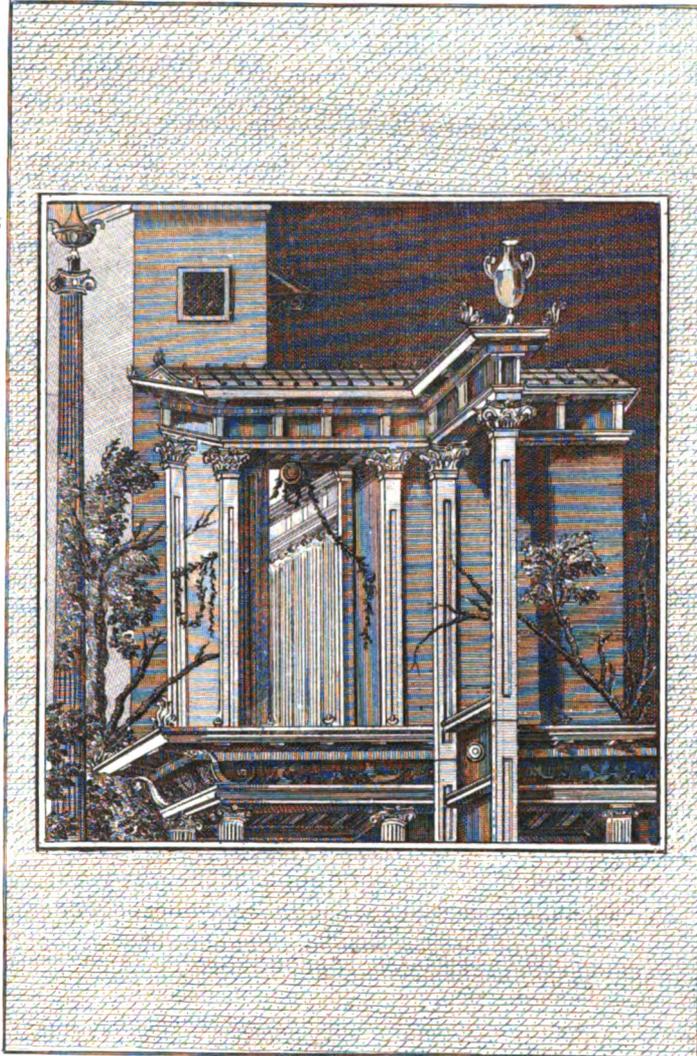
Les Anciens n'étoient point d'accord sur la différence du porche et du vestibule dans la maison d'un Grand. V. Vitruve, VI. 8. et encore I. cap. 2. Il s'est élevé aussi une controverse parmi des Jurisconsultes, pour savoir si le vestibule faisoit partie de la maison. Voyez Aulugelle. N. a. XVI. 5. et Gronovius. Il est certain que le vestibule étoit hors de la porte, vers le grand chemin. Quelquefois aussi le Portique en tenoit lieu. Les statues et les colonnes du vestibule étoient placées avant la porte des grands Palais. V. Suétone, *in Nerone*, cap. 31. Le vestibule précédoit la porte; le porche étoit après. Vitruve, lib. III. 3. donne la raison pour laquelle les degrés qui conduisoient à la principale entrée devoient être en nombre impair. C'est que le pied droit franchissant le premier degré, arrivé à la porte du Temple, ce sera encore lui qui y fera le premier pas.

Vitruve remarque encore IV. 6. que les portes d'un Temple sur-tout devoient s'ouvrir en dehors.

Cujas observe, *Obs. XIII. 27. tom. III. p. 378*, que les Romains ouvroient la porte de leurs maisons en dedans; et les Grecs, au contraire, en dehors.

P L A N C H E C X X V.

Sur un portique d'ordre ionique dont on voit seulement le chapiteau et la corniche avec une frise ornée de Dauphins, de Tritons, et de quelqu'autre monstre Marin, est élevé un édifice de bois, moitié fermé, moitié ouvert, qu'on pourroit prendre pour une galerie. V. Vitruve, liv. II. chap. 8. Le chapiteau tient du Corinthien. La corniche, le fronton et le toit sont indéterminés et de pure fantaisie. Sur le flanc on voit deux pilastres du même travail et de bois. A l'extérieur est un vase. De l'autre part, est un autre édifice avec une colonne cannelée et très-longue sur laquelle est aussi un



Tom. I.

vase pour ornement. D'après tous ces détails, on pourroit présumer que le Peintre a voulu représenter une salle à manger; ou bien une tour qui domine une maison des champs. Les arbres dont l'Artiste a embelli sa composition, confirmeroient la seconde conjecture. V. Vitrue, lib. V. 2. 8. et 9. VI. cap. 8. Plin. epist. 17. lib. II. et V. ep. 6. Quelques-uns ont cru y voir un théâtre situé à la campagne. On observera aussi un feston suspendu à une petite roue.

PLANCHES CXXVI et CXXVII.

Ces deux Morceaux furent trouvés dans les excavations de Civita, le premier le 13 Juillet 1748, le second le 6 du même mois et an.

Le N^o. 126 offre deux vaisseaux de guerre sur lesquelles on combat à outrance. Un autre navire mis en déroute, et sur le point d'être submergé, est tellement incendié, qu'à la lueur de la flamme on distingue une Figure qui paroît être une femme. Du milieu d'une petite Isle s'élève un Autel et un petit Temple entre deux arbres. Neptune y est représenté avec son trident. Peu loin du rivage est un jeune homme armé d'une pique, d'un bouclier, et le heaume sur la tête. Près de lui est un autre personnage qu'on ne distingue pas bien. On voit cependant qu'il porte un bouclier et qu'il paroît s'avancer vers la mer. Cette Peinture n'a pas été bien conservée, mais elle n'annonce pas un pinceau des plus habiles, néanmoins elle mérite d'être observée avec soin. On remarquera que les rames de ces trois vaisseaux paroissent se mouvoir sur une même ligne; les boucliers semblent être suspendus aux flancs des navires. Les diverses machines et les armes des combattans veulent être examinés. Au navire du milieu, outre la tour qui est sur la poupe, la proue est armée de deux longues poutres. On prendra garde encore à l'aigle qui sert d'enseigne, au pavillon, et à quelques femmes.

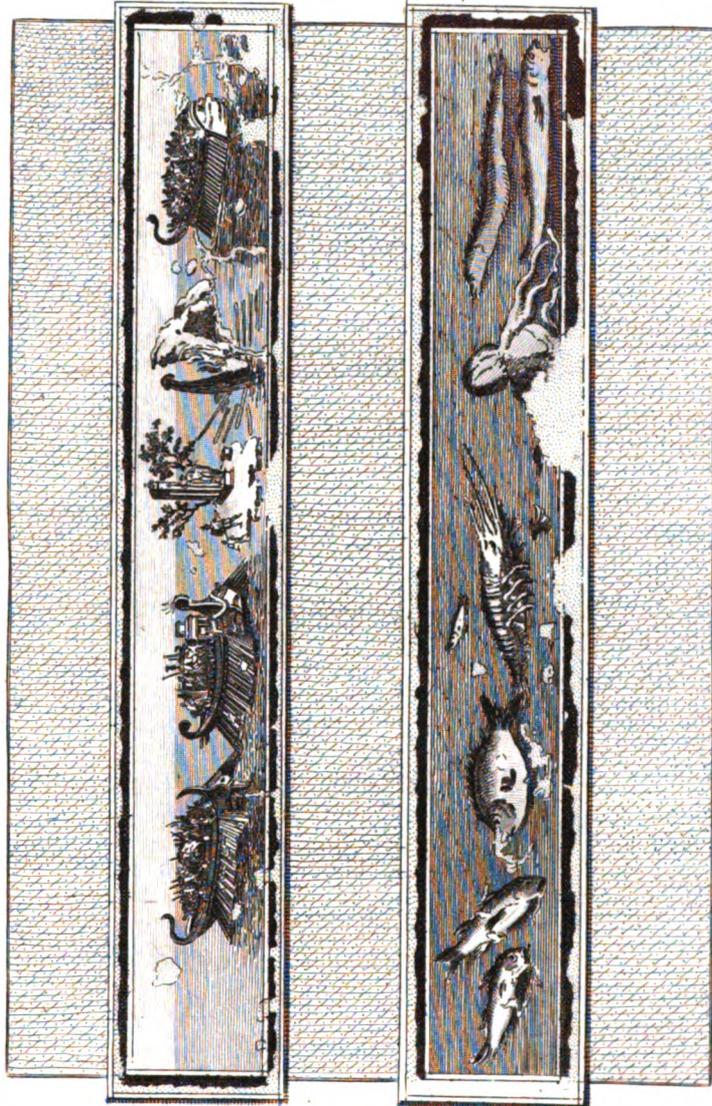
Le second Tableau, N^o. 127, offre des Poissons de diverses espèces.

On peut réduire à deux sortes les navires des Anciens. Les uns étoient destinés pour le Commerce, les autres étoient consacrés à la guerre. Les premiers beaucoup plus larges, n'étoient fournis que d'une seule voile; on les appelloit *naves onerariae*. Les autres beaucoup plus longs, et pour cette raison désignés sous le mot *longae*, n'alloient qu'à force de rames. Pline, VII. 56., rapporte les différentes opinions sur l'invention des vaisseaux de guerre. Les uns en faisoient honneur à Jason, d'autres à Sémiramis, etc. Les bâtimens de transport furent, dit-on, inventés par Ippus, de Tyr.

Depuis long-tems on agite la question de savoir si les Anciens avoient des navires à plusieurs rangs de rames. Les opinions des Savans à ce sujet peuvent être divisées en deux classes. Les uns (et le nombre en est grand) croient que les vaisseaux appellés *Birèmes* avoient deux rangs de rameurs, l'un placé au-dessus de l'autre; les *Trirèmes* en avoient trois; qu'on en voyoit même qui offroient jusqu'à cinquante bancs de rameurs. Les anciens Auteurs en font mention. Quelques Antiquaires n'ont voulu admettre que seize rangs au plus. Et peu d'entr'eux s'accordent sur la manière dont les rameurs étoient placés pour la manœuvre: ils les disposent, chacun à sa guise, en triangle, en diagonale, etc.

La seconde classe des Savans est celle qui, d'après les principes de la Mécanique, et d'après la longueur sans mesure des rames que la hauteur des vaisseaux exigeoit, a nié la possibilité de cette manœuvre, et tient pour un rang unique de rameurs. D'après leurs sentimens, le birème signifie un vaisseau conduit par deux hommes; le trirème, par trois hommes: enfin il y en avoit qui en exigeoient quarante, même seize cents et jusqu'à quatre mille. V. Pline, Athenée, etc.

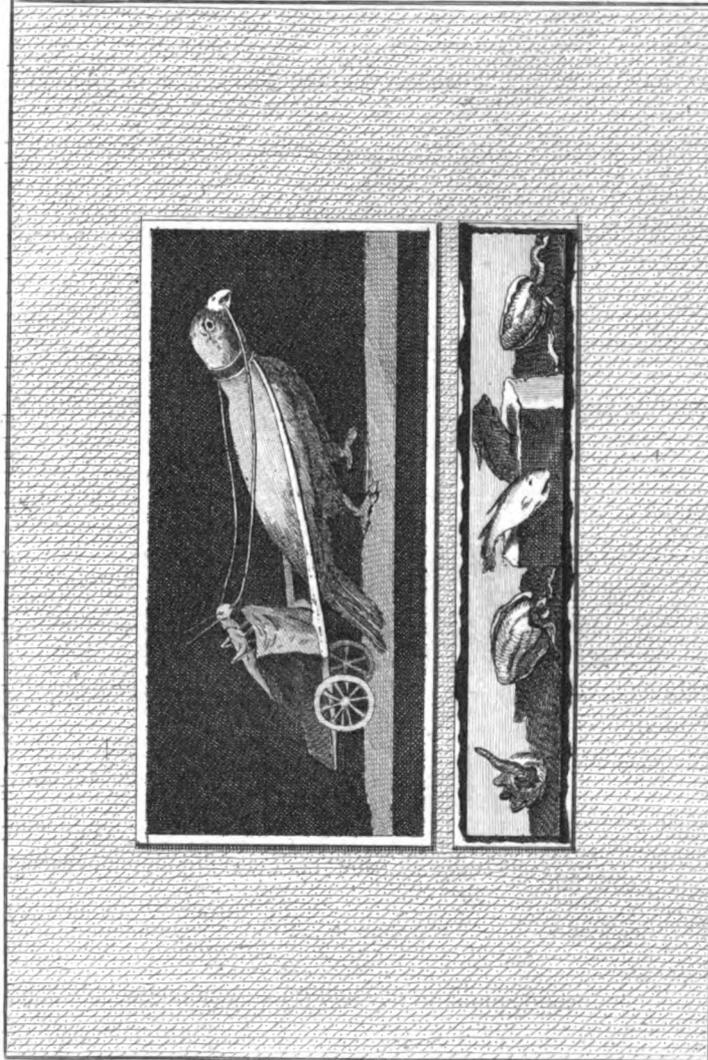
Quoi qu'il en soit, il est un fait qu'on ne peut révoquer. Le témoignage



126

127

Tom. I.



128

129

Tom. I.

témoignage des Auteurs est trop clair et trop décisif pour permettre de douter que les Anciens avoient des vaisseaux à deux , à trois , à quatre , et jusqu'à cinquante rangs de rameurs posés les uns sur les autres. On peut voir un trirème sur la colonne trajanne. Des médailles et d'autres bas-reliefs nous en fournissent des exemples. V. le P. Montfaucon , tom. IV , p. 2. lib. II , cap. IV et XI, depuis la Pl. CXXXVI à CXXXVIII, tom. II, pag. 11, Pl. CXLII. Consultez sur-tout l'excellent Traité de *Deslandes , Essai sur la Marine des Anciens*, pag. 116. V. aussi Plutarque, Vie d'Antoine. Vegèce IV. 53 et 57, etc., etc.

Les vaisseaux de guerre avoient un plancher sous lequel les rameurs manœuvroient à l'abri de tous dangers , tandis que les soldats combattoient dessus.

Quelques érudits conjecturent que le sujet de notre Tableau pourroit bien être la fameuse bataille navale qui s'est donnée entre Sextus Pompée et Agrippa , près Melazzo , et le Promontoire Pelorus.

D'autres personnes n'y voient qu'un jeu de l'imagination de l'Artiste.

Il se trouve quelquefois des femmes sur les vaisseaux de guerre.

P L A N C H E S C X X V I I I et C X X I X.

Le N^o. 128, trouvé dans les excavations de Résine , le 10 Octobre 1745 , n'a pas besoin d'explication. Cette composition délicate et pleine de goût , représente un Perroquet qui tire un petit char guidé par une Sauterelle , laquelle tient les rênes dans sa bouche. Il n'est pas rare de rencontrer de telles allégories sur des pierres gravées , ou sur des médailles.

Les Anciens ne connoissoient d'autres perroquets que ceux de l'Inde. Aussi Ctesias , Aristote , Aélien , Pausanias , et d'autres , ne les appellent pas autrement que les oiseaux de l'Inde. V. Pline VI. 29. X, 42, et Bochart, Hieroz. pag. 11 ,

lib. II. cap. XXX. pag. 342. Diodore , II. pag. 95 , dit qu'en voyoit des Perroquets dans la Syrie. On lit dans Athénée , IX. p. 347 , que du tems de Ptolomée Philadelphie , on montra à Alexandrie , comme une grande merveille , des Perroquets , des Paons , des Faisans , et autres oiseaux rares. On les connoissoit à Rome du tems de Varron ; mais ils n'étoient pas communs. *De re rustica* , lib. III. cap. 9. On les associe aux merles blancs. Le galant Ovide plaint la mort du Perroquet de sa chère Corinne , *Amor.* II. el. 6 :

Exitemo munus ab orbe datum.

Mais sous Auguste ils n'étoient plus si rares.

Voyez ce que dit Bochart des sauterelles , *Hieros.* lib. IV , cap. I , VIII. Pline , XXIX , XXXV. 4.

Agostini rapporte une pierre , p. 2. tav. 143 , où l'en voit un char tiré par deux coqs , conduits par un renard qui tient les rênes entre ses pattes.

Quelques personnes croient que ce petit sujet est une Satyre allégorique , qui a rapport à quelque fait particulier ; ou bien une allusion à quelques noms connus du tems de l'Artiste.

Le N°. 129 représente quelques Poissons de diverses sortes , et plusieurs espèces de fruits.

P L A N C H E C X X X.

Le champ de ce Tableau , trouvé dans les excavations de Pérsine , est divisé en deux compartimens. Au haut du premier est suspendu , avec un ruban dont on voit les deux bouts , un bûcher de forme ronde et concave , et de couleur d'or , au centre duquel est une tête de Méduse coiffée de serpens. Au-dessous s'élève un obélisque ; au pied de ce bel arbre est une Nymphe toute nue , tenant une hache entre ses mains. La moitié inférieure de cette gracieuse Figure se termine en une sorte d'arabesque , exprimant par ses contours allongés un

tronc et les racines d'un arbre. Aux deux côtés du chêne ,
croissent deux arbrisseaux de la classe des palmiers.

L'autre partie de ce Tableau est un carré long où l'on observe d'abord un Temple. On y monte par cinq (1) degrés , dont le premier seul est circulaire. La porte est ornée d'une double guirlande : sur l'architrave , au milieu de la frise , est un buste , et sur le faite un serpent de couleur de bronze. Aux deux côtés de la porte une base longue soutient un crocodile bronzé aussi. Derrière le crocodile , à la gauche latérale du Temple , sur une base plus haute , on distingue , debout , dans une niche , une Idole égyptienne : au dos de cette Chapelle , est encore un autre édifice qui paroît faire partie du Temple). Le comble a la forme d'un dôme , ou colombier : un (2) *Anubis* est assis sur le cordon de pierre qui règne au bas. Plusieurs Figures vivantes animent cette scène gracieuse par sa variété et par les objets peu communs qu'elle offre. Il y a beaucoup d'expression dans le conducteur qui retient de toutes ses forces par la queue son âne , qui s'obstine à aller au-devant d'un crocodile sortant d'un fleuve qu'on pourroit conjecturer être le Nil. L'âne est chargé de plusieurs vases de verre qui paroissent contenir une liqueur rousse. De l'autre côté , près du Temple , on voit deux autres personnages couverts d'une ample draperie et coëffés d'un casque. Sur le second plan , est une habitation vaste , avec un enclos considérable.

Les Anciens étoient dans l'usage de suspendre aux portes de leurs Temples les boucliers et les armes des vaincus. Encore aujourd'hui on arbore dans l'intérieur de nos Eglises les drapeaux arrachés à l'ennemi.

(1). Voyez no. 123 , la raison que donne Vitruve du nombre impair affecté aux degrés qui conduisent à un Temple.

(2) Virgile l'appelle : *lacrator anubis*.

Toutes les Nations ont observé cette coutume consacrée par l'amour-propre, autant que par leur piété, en vers un Dieu de paix qui ne devoit pas souffrir dans ses Temples de miséricorde et de clémence des monumens de vengeance et d'injustice. Les Prêtres ont toujours fait cause commune avec les gens de guerre ; et dans toutes les Religions (nous ne parlons ici que des fausses) l'encensoir a consacré les fureurs du glaive, afin que le glaive défendit les droits de l'encensoir.

Les Anciens avoient coutume aussi de suspendre à la voûte de leurs Temples des boucliers, où étoient empreintes les images de leurs Ancêtres et d'autres Personnages célèbres. V. les Médailles de Buonarotti, p. 9. et suiv. Ce n'étoit pas seulement dans les Temples ; mais encore dans les autres édifices publics et dans leurs maisons privées, ils appendoient pour ornemens des boucliers d'or, d'argent etc, où étoient gravés les portraits de leurs Ayeux ou de quelque Divinité. Auguste avoit orné son Palais de boucliers semblables, représentant les plus belles actions qui l'avoient illustré tant en guerre qu'en paix.

Ces sortes de boucliers avoient un côté nu et sans aucune Figure. Mais de l'autre part, ils contenoient, outre le Portrait, le nom du grand homme auquel il étoit consacré.

Nos armoiries (qu'on dit être un foible reste des boucliers antiques) contiennent par fois aussi quelques allusions aux grands exploits ou aux belles qualités de celui qui le premier a donné des armes à sa maison. Le Docteur *Quesnay*, ce Médecin Philosophe, ce *Penseur* profond, Auteur de la *physiocratie*, mérita que Louis XV lui donnât pour blason la fleur qu'on appelle *Pensée*. Les armes de Voltaire étoient trois flammes, symbole du Génie de ce grand Écrivain.

Pausanias, V. 10. rapporte qu'on voyoit dans le Temple de Jupiter Olympien un bouclier d'or, où étoit gravé la tête de Méduse, et qu'on y lisoit quatre vers grecs.

On pourroit ranger la Nymphe de notre Tableau dans la classe des *Driades* et des *Amadriades*, ainsi appellées du mot Grec *Δρῦς* qui veut dire *chêne* : parce qu'on croyoit qu'elles naissoient, croissoient et mourroient avec cet arbre. V. Callimaque, Hymn. in pall. v. 81. 83. Le savant Spanheim prétend que ce mot grec *Δρῦς* s'entendoit généralement de toutes sortes d'arbres. Consultez encore Athenée III, p. 78.

Ce n'est pas sans intention et sans art, que le Peintre a placé une hache entre les mains de la Nymphe. Il voulut apprendre par cet attribut que les *Driades* étoient préposées à la garde des arbres qu'elles avoient adoptés, et qu'elles punissoient les outrages qu'on pourroit leur faire. Voyez dans le Livre II du Poëme des Argonautes par Apollonius, comment une Nymphe se vengea en pareille occasion ; et dans son Scholiaste, v. 478, comment une autre Nymphe témoigna sa reconnoissance envers celui qui lui conserva le chêne où elle faisoit son séjour.

(Nous avons déjà eu occasion de nous récrier sur les riantes images de la Mythologie profane : ce Tableau nous en offre un nouvel exemple. Notre Code des Eaux et Forêts est déjà très-sévère, et tous les jours néanmoins on enfreint ses Ordonnances plus ou moins sages. Les Anciens avoient trouvé le secret de faire respecter leurs possessions, sans l'appareil honteux des gibets. Ils avoient mis leurs Forêts sous la sauve-garde de Divinités aimables, très-propres à repousser le dommage qu'on méditoit sur leurs plantations. Chaque arbre cachoit une Nymphe. Et quel bûcheron eût été assez insensible pour oser porter la hache sur les appas naissans d'une tendre *Hamadriade* ? Rempli de ces idées consacrées par la religion et l'amour, il auroit cru sentir la chair palpiter, il auroit cru voir le sang ruisseler sous son fer meurtrier et coupable ; il se seroit exposé à la disgrâce et au courroux de ces Divinités champêtres et attendrissantes. D'ailleurs, il eût manqué de

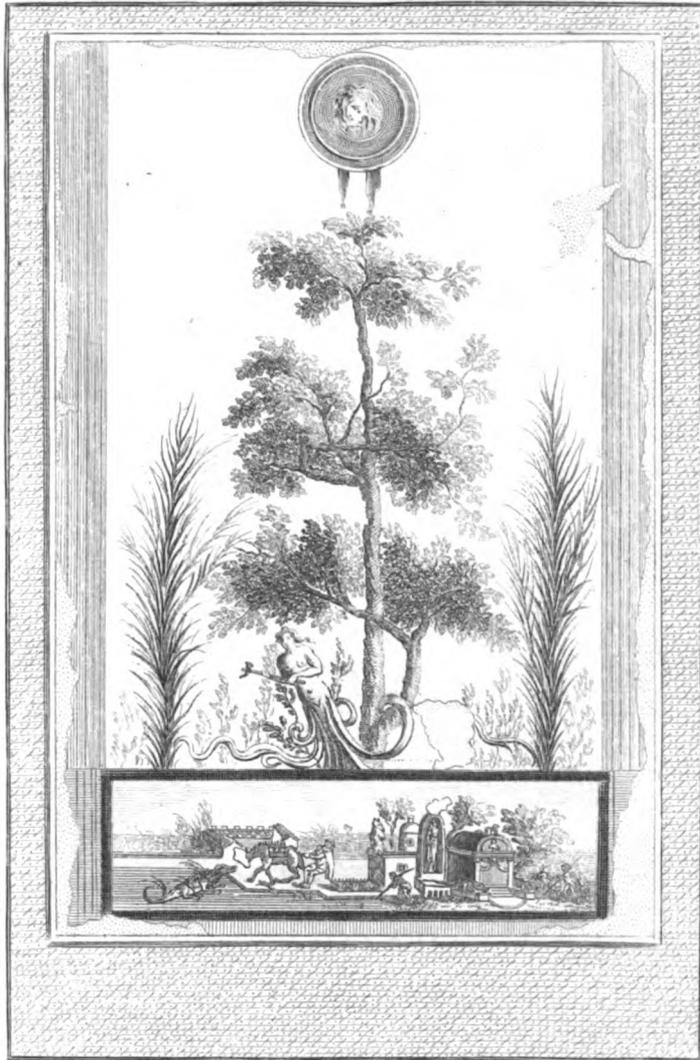
reconnaissance, en mutilant une Dryade bienfaitrice ; qui tous les ans renouvelloit pour lui son feuillage hospitalier ; qui chaque printems se couvroit de fleurs pour le récréer, et chaque automne se chargeoit de fruits pour le nourrir. Ce Code religieux faisoit plus d'impression que tous nos Réglemens civils. Un arbre devenoit une chose sacrée. C'étoit le sanctuaire d'une Divinité, protectrice des générations pieuses qui ne l'avoient point violé. Le père de famille comptoit au nombre de ses enfans l'arbre qu'il avoit planté ; et ses arrières-neveux mettoient ce même arbre au rang de leurs Ancêtres. Le plus brillant morceau d'imagination de notre Poésie moderne, l'épisode de la forêt enchantée, dans la Jérusalem délivrée, est un hommage que le Tasse a rendu aux Anciens, en les imitant. Le Théocrite de l'Allemagne, Gessner a bien su aussi tirer parti de l'ancienne Mythologie, sur les Dryades, dans sa charmante Idylle intitulée *Amyntas*.)

Quant aux deux jeunes palmiers, voyez Pline XIII. 4.

Le serpent qu'on remarque au faite du Temple de la seconde partie de ce Tableau désigne le génie de l'endroit. Voyez à ce sujet, l'explication du N^o. 108.

La liqueur que le Mulet de notre Tableau porte dans des flacons n'est point du vin. Les Egyptiens ne cultivoient point la vigne. Mais ce Peuple aussi industrieux que sage, substituoit au jus de la treille d'autres liqueurs qu'ils avoient l'art de rendre spiritueuses. Hérodote, liv. II. Diodore ; 1. 34.

Le sujet de notre petit Tableau est tout entier dans Pline XXXV. 2. Un certain Nealces, ayant à peindre un combat naval entre les Egyptiens et les Perses, désespéroit de pouvoir indiquer que ce combat se donna sur le Nil, parce que les eaux de ce fleuve ressembloient à la mer. Que fit-il ? *Asellum in littore bibentem pinxit, et crocodillum insidiantem ei.* « Il représenta un âne s'abreuvant sur les bords, et un crocodile venant à sa rencontre pour le dévorer ». D'après un texte aussi précis, on peut présumer que le Temple de notre



130

Tom. I.

Peinture est consacré à Osiris et à Isis. Hérodote II, 42, 91. Nous barnerons-là nos conjectures, sans rapporter celles qui en font honneur à Persée, à cause de la tête de Méduse qu'il porta de Lybie en Egypte, et à cause du chêne dédié à Jupiter, père de ce Héros, etc.

P L A N C H E C X X X I.

Ce Tableau, trouvé au même endroit et en même tems que celui qui précède, en fait le pendant, et est divisé aussi en deux compartimens. Celui de dessus est encore plus simple que la Peinture du N^o. 130, à laquelle il ressemble parfaitement. On y voit la même tête de Méduse au centre d'un bouclier de même forme et attaché pareillement avec un ruban dont on voit également les deux bouts, et de plus une rosette à la partie supérieure. On y voit aussi les deux jeunes palmiers et le chêne : mais la Driade n'y est point. Dans la partie inférieure, les objets sont un peu plus vagues que dans la même partie du N^o. précédent. On y observe en premier lieu un réservoir d'eau renfermé par une palissade, avec une machine propre à puiser de l'eau. L'homme qui se procure ainsi de l'eau est placé entre deux murailles à hauteur d'appui, sous une grande tente formée de différentes pièces cousues en forme de carreaux ou lozanges, suspendue derrière à une croix, et attachée par les autres bouts à une branche d'arbre. On voit aussi sur plusieurs plans divers édifices avec des tours, dont l'une est carrée et les autres rondes, et placées à différentes distances; le tout est clos par des murailles unies ou à crénaux, et forme des jardins particuliers. Enfin, dans le lointain, est une petite cabanne avec une roue. Plusieurs Personnages y sont aussi représentés dans différentes attitudes. Celui sur-tout, qui, armé d'une lance et muni d'un bouclier, fait la chasse à un crocodile sur le bord du fleuve, mérite attention.

Les Égyptiens exposés souvent à manquer d'eau, recueill-

loient celle des citernes dans des canaux ; leur manière de puiser de l'eau est encore aujourd'hui en usage dans quelques pays.

Fabretti, colonne trajanne, chap. VII, p. 214, prétend que les tentes des Anciens étoient composées de plusieurs pièces de cuir cousues ensemble.

Pline XIII. 4, dit que les feuilles de palmier servoient à faire des cordages, ou bien encore de légers chapeaux (semblables apparemment à nos chapeaux de paille que nos Dames portent avec tant d'élégance) ; on en fabriquoit aussi des vêtements.

Quant à la croix, consultez un passage de Tertulien, apol. cap. XVI ; sur plusieurs bas-reliefs et médailles, on rencontre assez souvent des croix servant d'enseigne, ainsi que des tentes ou bannes attachées comme celle de notre Tableau.

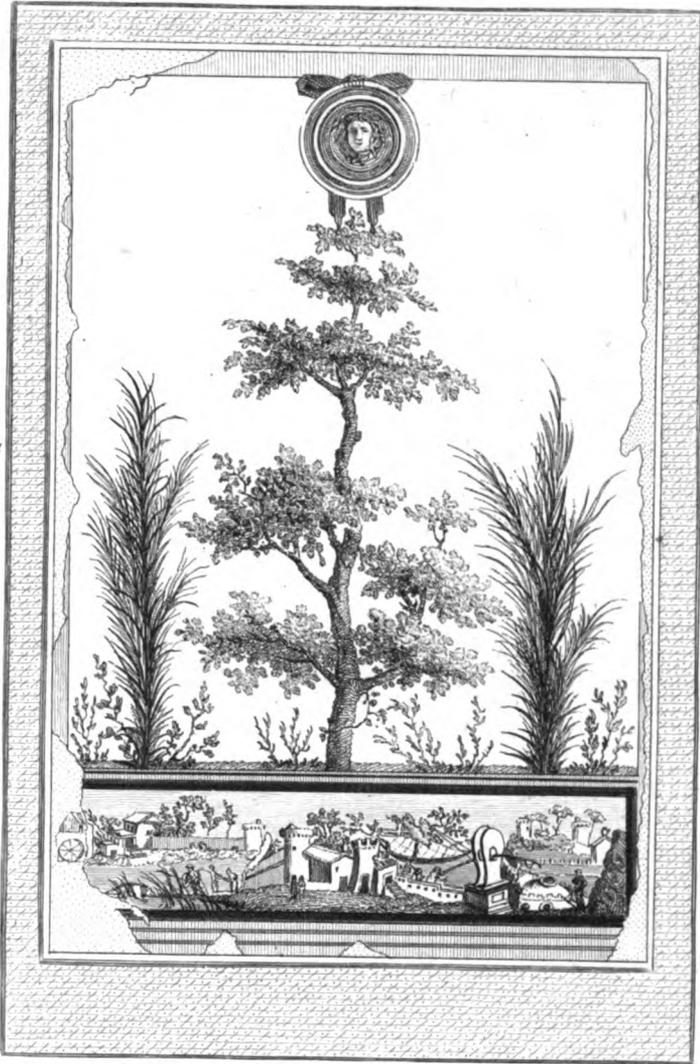
Cette petite cabane, accompagnée d'une roue, est peut-être une machine propre à tirer de l'eau. Lucrèce, 15, v. 517, ou un moulin à eau. Le peintre l'a représentée très-petite et peu distincte ; sans doute pour en faire mieux sentir l'éloignement. Les moulins à eau étoient connus des Anciens. Vitruve, X. 10. Pline, XVIII. 10 ; Strabon, liv. 12, p. 834, édit. Casaubon ; et Palladio, liv. 42, en parlent. Procope rapporte que Bélisaire, Général de l'Empereur Justinien, étant dans Rome, assiégé par les Goths, se procura de la farine, en faisant revivre l'usage des moulins à eau.

Hérodote 11, cap. 70, p. 115, parle de la chasse aux crocodiles. Diodore de Sicile I. 35, en rapporte trois différentes manières. Les voyageurs modernes attestent qu'aujourd'hui cette chasse se fait encore à la pique. Voyez la Description de l'Égypte, par Maillet, lett. IX, p. 32.

Antipater de Thessalonique, qui fleurissoit du tems de Cicéron, au rapport de Saumaise (1), a consacré dans une

(1) V. Saum. sur l'Helioabale de Lampridius, dans l'Historiæ Augustæ Scriptores, pag 193, n. 27, A, B, C, Par. 1620.

131



Tom. I.

Épigramme Grecque l'utilité des moulins à eau. En voici la traduction : *Femmes occupées à moudre le bled , cessez de fatiguer vos bras. Vous pouvez dormir à votre aise , et laisser chanter les oiseaux dont le gazouillement annonce le retour de l'aurore. Cérès ordonne aux Nayades de faire ce que faisoient vos mains. Elles obéissent , elles s'élancent jusqu'au haut d'une roue , et font tourner un essieu. L'essieu , par le moyen des rayons qui l'entourent , fait tourner avec violence la pesanteur des meules creuses qu'il entraîne. Nous voilà revenus à la vie heureuse et tranquille de nos premiers pères. Nous apprenous à nous faire des repas , et à recueillir sans peine le fruit des travaux de Cérès.* In *analectis veter : Poëtar : Græcor. Editore Brunk*, tom. 2. p. 119 Epig. 39. Cette Epigramme nous apprend aussi que chez les Romains comme en Grèce , c'étoient les femmes qui étoient chargées du travail pénible de faire tourner la meule. Plutarque nous a conservé dans le banquet des sept Sages , un refrain qu'on chantoit en tournant la meule. Le voici : *Moulez , meule , moulez ; car Pittacus , qui règne dans l'auguste Mytilène , aime à moudre.* Voyez *Æliën Hist. div. liv. 7, chap. 4.* Cet usage de chanter en tournant la meule , se retrouve encore chez les femmes des Bedouins. Voyages de *Shawh. trad. de l'Anglois*, tom. 1. c. 3. p. 385. Les moulins à eau étoient connus en France dès le commencement de la Monarchie. Il en est fait mention dans la *Loi salique. Tit. 25. tom. 4. de l'Hist. de Fr. de D. Bouquet*, pag. 137.

Une chose que les Anciens n'ont certainement point connue , c'est les moulins *d vent*.

Nous avons extrait la plupart de ces remarques sur les moulins , d'une lettre de *M. le Prince le jeune*, de la Bibliothèque du Roi , insérée dans le *Journal des Savans*, ann. 1779, pages 504. et 505, mois de Juillet.

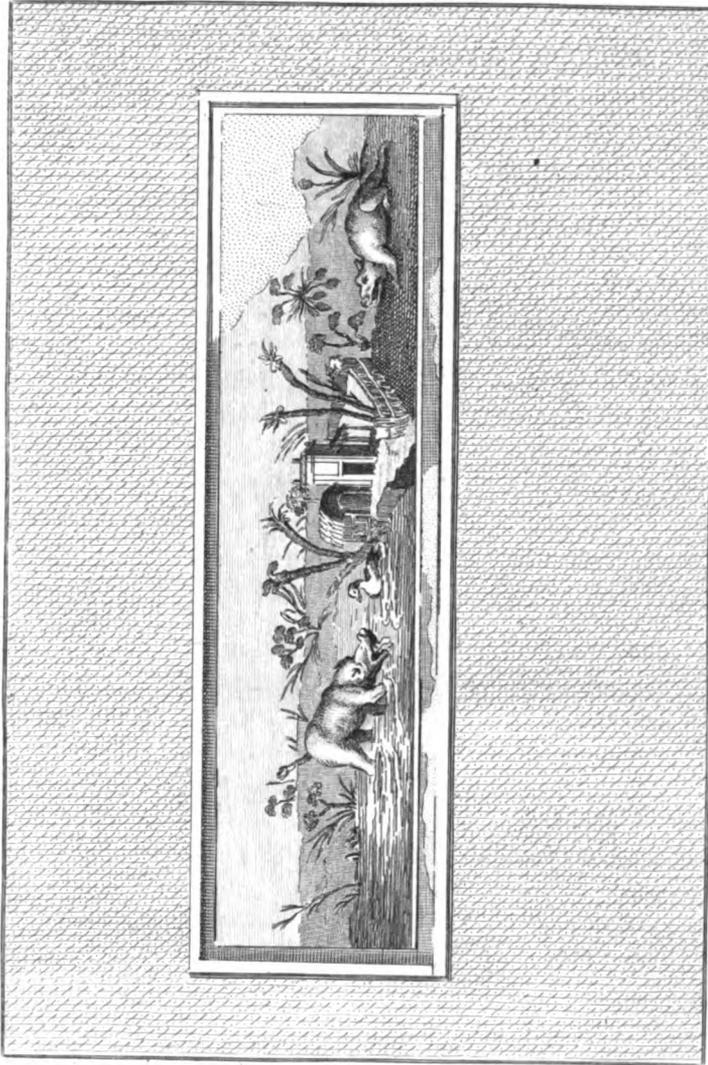
P L A N C H E C X X X I I .

Ce Tableau , trouvé dans les fouilles de Résine , en l'année 1748 , ainsi que les deux suivans , offre sans doute la vue d'un bâtiment rustique sur la rive du Nil. Les animaux qui animent ce Paysage , appartiennent certainement à ce fleuve ; le crocodile et l'hyppopotame y sont parfaitement désignés. Près de ce dernier , est une canne ou une oie. Les arbres que l'Artiste a figurés selon son caprice approchent beaucoup du palmier.

Le petit édifice et l'espèce de tour qui l'accompagnent paroissent être de bois , et couverts de roseau , ainsi que ce qui forme son enclos. Quelques Savans y voient un Temple de Campagne. Diodore , I. 36.

Le Nil n'est pas le seul fleuve que fréquentent les crocodiles. Pausanias IV. 34. en place dans l'Inde. Strabon XX. p. 696 et XVII. p. 826 , prétend qu'on en voit aussi sur les bords des rivières de la Mauritanie. Ælien. H. an. XII. 41. en donne au Gange , et Pline sur d'autres fleuves encore. Néanmoins les Peintres et les Sculpteurs s'accordent à faire du crocodile un attribut caractéristique du Nil. On voit cet animal servir sur les médailles d'emblèmes à l'Egypte ; sur-tout sur celles qu'Auguste fit frapper avec ces mots *Ægypto capta*.

L'Hyppopotame , ainsi que le crocodile , servoient aussi à désigner le Nil. Philostrate I. im. 5. Hérodote II. 71. Diodore I. 35. Pline VIII. 25. Spanheim met une différence entre l'hyppopotame et le cheval marin. Pline nous apprend VIII. 26. que les Egyptiens prirent de cet animal l'usage de la saignée. Au rapport de l'Historien de la Nature , l'hyppopotame se sent-il malade et sans appétit , il gagne le fleuve du Nil , se choisit un éclat de roseau bien aigu , en presse la pointe sur une certaine veine de la cuisse , et après avoir purgé son corps de l'humeur morbifique entraînée par son sang ; il referme la piqûre avec du limon , et se trouve soulagé.



432

Tom. I.

On a prétendu de même que nous sommes redevables à la cigogne de l'usage des lavemens.

La canne passoit pour être le symbole de l'hiver. La Chausse, tom. 2. sect. V. Tab. XX. Le Peintre ne l'aura peut-être placée ici auprès du crocodile que pour exprimer que ce dernier passoit les quatre mois de l'hiver sans rien manger du tout. Pline VIII. 25. sera notre garant, ainsi qu'Hérodote II. 68.

On veut que ce soit plutôt une oie, laquelle il n'est pas rare de rencontrer sur la table d'Isis et sur quantité d'autres monumens Égyptiens. Dans les sacrifices que ce Peuple sage célébroit en l'honneur des crocodiles et des hippopotames qu'il mettoit au rang de ses Dieux, il leur immoloit une oie. Hérodote assure I. 45. que l'Égypte offroit pour victimes à ses Dieux, des porcs, des bœufs, des génisses et des oies.

PLANCHES CXXXIII et CXXXIV.

Ces deux Planches représentent chacune les deux principales Divinités de l'Égypte, Isis et Osiris, avec quelques-uns de leurs attributs. Dans la première, on voit Osiris avec la tête d'un épervier, ornée de la fleur dite Loto. Il tient à la main un bâton ou une lance. Isis a aussi sur la tête un bouquet de Loto, et un serpent à la main. A son visage, qui a les traits de celui d'un homme, pend une longue barbe. Tous deux ont le col et les épaules couverts d'une espèce de longue fraise rabattue. Au milieu d'eux est un Autel et un vase dessus.

Dans le second Tableau, N^o. 134, Osiris a la tête barbue d'un vieillard. Il est couronné de lierre. Isis porte un visage de femme. Tous deux portent un bâton d'une main et de l'autre quelque chose qu'on ne peut trop distinguer. Ils sont vêtus de même que dans le N^o. précédent, et tels qu'on les représente ordinairement sur la table d'Isis et sur les autres monumens du même genre. Entre eux est une table sur laquelle on voit une colombe aux ailes étendues.

Si l'on desiroit quelques détails sur la Mythologie Égyptienne , on peut consulter Hérodote II. 42. Diodore , I. 13 , et Plutarque ; Traité d'Isis et d'Osiris.

L'Épervier étoit du nombre des animaux sacrés parmi les Égyptiens ; Elien, *Hist. Animalium* X. 14 et 24. Osiris étoit pour eux le même que le soleil , et ils l'adoroient sous l'image de l'Épervier ; quelquefois ils se contentoient d'en figurer la tête.

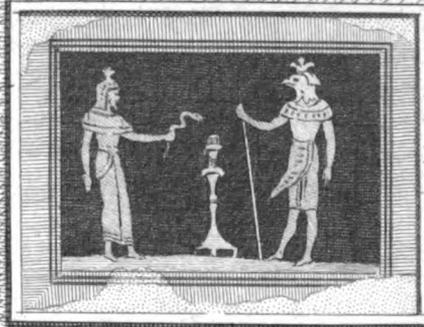
La Plante appelée Loto , passoit pour mystérieuse en Égypte et servoit à en caractériser les principaux Dieux ; on l'avoit consacrée aux mêmes usages que le laurier et la féuille du chêne chez les Grecs et les Romains. Les habitans du Nil en couronnoient leurs Divinités , leurs Héros , leurs Rois et Reines ; et leurs Magistrats. Consultez Prosper Alpin et Spanheim.

Le bâton que tiennent à la main nos figures , est peut-être une espèce de roseau , une sorte de plante très-commune en Égypte et qui croissoit à une hauteur prodigieuse ; Pline XIII , 22 , Bacchus , qu'on sait être le même qu'Osiris , n'a point d'autre attribut , pour se faire reconnoître , que ce bâton de roseau , qui lui tient lieu de pique. Il étoit aussi d'usage de représenter avec des fouets et un long bâton les Génies bienfaisans , les Dieux Avverrúnci , dont la douce fonction étoit d'éloigner , de chasser les maux. Les Mythologies anciennes étoient remplies de ces images consolantes. Isis , Osiris , Anubis et les autres Dieux bienfaiteurs des Égyptiens , ne sont jamais sans ces attributs. Voyez la Chaussé , tom. I , sect. I , Tab. 33 , et sect. II , Tab. XI , et XLII.

Les Égyptiens couronnoient aussi leur Isis avec des serpens : Elien de R. XVII , 5 , le serpent avoit aussi sa place dans les cérémonies et aux mystères d'Isis. Le serpent étoit de symbole de la santé : et peut-être notre peinture n'est qu'un ex-voto ; voyez Tibulle et Juvénal , quand ils parlent d'Isis.

Isis étoit représentée sous tant de formes , qu'on lui donna

133



134



Tom. I.

pour épithète, *Myrionyma*, qui a mille noms. Voyez Vos-
sius, de Idolol. II, 56; Apulée, mét. XI.

Par la raison que le lierre est consacré à Bacchus, il l'est
aussi à Osiris. Diodore I, 17, nous apprend qu'Osiris trouva
le premier cette Plante, et en montra l'usage; c'est pour cela
qu'en Egypte on l'appelloit la *Plante d'Osiris*.

On pourroit conjecturer que ce qu'Osiris et Isis tiennent à
la main est la croix hermétique connue sous les noms d'*Isiaca*
et *Ansata*. Les Egyptiens attribuoient beaucoup de vertu à
ce Talisman. Peut être aussi est-ce un *sceau*, tel qu'on le voit
sur les anciens monumens d'Egypte. Voyez la Chausse, tom.
I, sect. II, tab. 42.

Cette Table, qui tient le milieu entre Osiris et Isis, paroît
être d'argent sur l'original; elle en a du moins la couleur.

Non-seulement la Colombe étoit consacrée à Isis, mais
encore l'Hirondelle.

Quant aux vêtements de nos figures, Montfaucon en donne
beaucoup de détails dans son Antiquité expliquée, tom. II,
part. II, et tom. II du supplément. La Chausse, tom. I,
sect. II, tab. 33, a rapporté une pierre gravée, représentant
une Isis avec de tels habits, en forme de réseau. Il prétend
que c'est un emblème de la liaison et de l'enchaînement de
tous les êtres qui composent la Nature: il paroît que les
Sages Egyptiens l'avoient beaucoup étudiée; et peut-être la
connoîtrions-nous mieux, si nous possédions la clef de leurs
hiéroglyphes.

Notre Isis est barbue, par allusion sans doute à la Lune ou
à Vénus, sous le nom desquelles on l'adoroit. Or la Lune
étoit représentée également sous une figure de femme ou
d'homme, ce qui la fit appeller *Lunus*. Voyez Spon. misc.
er. A. p. a. et dans l'Isle de Chypre, on invoquoit une *Venus*
Barbata. Servius, æn. II, 632. Suidas remarque *in aphrodit.*
que Venus quelquefois étoit représentée avec un masque barbu
qui lui cachoit son visage de femme.

(Une Vénus avec de la barbe, seroit aujourd'hui un em-

blême peu galant pour orner nos boudoirs. Les Anciens, moins efféminés que nous, ne rougisoient point du signe de la virilité. Ils mettoient de la philosophie jusques dans leurs plaisirs et dans leur culte; ils donnoient une longue barbe pour attribut à la Déesse de la fécondité, pour avertir, sans doute, que ceux-là seuls étoient dignes d'approcher des autels de l'Hyménée, qui avoient su par une sage modération se former un tempérament mâle, propre à ne mettre au jour que des enfans robustes.)

Table de la grandeur des Tableaux contenus dans ce premier Volume.

Nos	hauteur.	largeur.
1	1 pied 10 p. et d.	1 pied 1 pouce.
2	1 pied 1 pouce.	1 pied 6 pouces.
3	1 pied 8 pouces.	1 pied 6 pouces.
4	10 p. et d.	1 pied 9 p. et d.
5	1 pied 5 pouces.	2 pieds.
6	6 pouces.	1 pied 6 pouces.
7	1 pied 4 pouces.	1 pied 8 pouces.
8	6 pouces.	1 pied 1 p. et d.
9	1 pied 6 pouces.	5 pieds.
10	1 pied 6 pouces.	1 pied 6 pouces.
11	1 pied 4 pouces.	1 pied 9 pouces.
12	6 pouces.	1 pied 6 pouces.
13	7 pieds 6 pouces.	6 pieds 2 pouces.
14 15	7 pouces.	1 pied 4 p. et d.
16	3 pouces.	10 p. et d.
17	8 pieds 2 pouces.	7 pieds 2 pouces.
18	6 pouces.	1 pied 6 pouces.
19	3 pieds 7 pouces.	3 pieds 10 p. et d.
20	10 pouces.	1 pied 1 p. et d.
21	5 pouces.	11 p. et d.
22	10 pouces.	1 pied 1 p. et d.
23	4 pieds 9 pouces.	5 pieds 11 pouces.
24	1 pied 1 pouce.	3 pieds 11 pouces.
25	10 p. et d.	4 pieds.
26	10 pouces.	1 pied 4 pouces.
27	4 pieds 10 pouces.	4 pieds 8 p. et d.

Nos.	hauteur.	largeur.
28 29	9 pouces.	8 pouces.
30	1 pied 5 pouces.	2 pieds 4 pouces.
31	10 pouces.	1 pied 4 pouces.
32	4 pieds 11 pouces.	4 pieds 3 pouces.
33	6 pouces.	1 pied
34	6 pouces.	11 pouces.
35	6 p. et d.	3 pieds
36	6 pouces.	11 pouces.
37	7 pouces.	12 p. et d.
38	9 pouces.	7 p. et d.
39	1 pied 2 pouces.	1 pied 9 pouces.
40	9 pouces.	6 p. et d.
41	7 pieds 6 pouces.	6 pieds 3 p. et d.
42	6 p. et d.	13 p. et d.
43	13 pouces.	3 pieds 1 pouce.
44	6 p. et d.	13 pouces.
45 46 47	1 pied 6 pouces.	2 pieds 11 pouces.
48	8 p. et d.	2 pieds 9 p. et d.
49	13 p. et d.	6 pieds 3 pouces.
50	5 pieds 3 p. et d.	2 pieds 9 p. et d.
51 52	8 pieds 2 pouces.	10 pouces.
53	3 pouces.	10 p. et d.
54 55	7 pouces.	3 pieds 6 pouces.
56	2 pieds 4 pouces.	2 pieds 4 pouces.
57	1 pied 3 pouces.	2 pieds 6 pouces.
58	1 pied 7 pouces.	1 pied 5 pouces.
59	3 pouces.	9 pouces.
60	1 pied 7 pouces.	1 pied 5 pouces.
61	3 pouces.	9 pouces.
62 63	7 pouces.	1 pied 4 pouces.
64 65	1 pied	1 pied 6 pouces.
66	2 p. et d.	1 pied 4 pouces.
67	1 pied 3 p. et d.	1 pied 1 p. et d.
68	2 p. et d.	4 pieds
69	1 pied 3 pouces.	1 pied 1 pouce.
70	3 pouces.	4 pieds
71	1 pied 3 pouces.	1 pied 1 pouce.
72	3 p. et d.	4 pieds
73	1 pied 3 pouces.	1 pied 1 pouce.
74 75 76	5 pouces.	6 pouces.
77	1 pied 3 pouces.	1 pied 1 pouce.
78	3 pouces.	4 pieds
79	1 pied 3 pouces.	1 pied 1 pouce.
80	3 pouces.	3 pieds

N ^{os}	hauteur.	largeur.
81	2 pieds 2 pouces.	2 pieds 2 pouces.
82	10 p. et d.	10 p. et d.
83	1 pied	5 pieds
84	1 pied	5 pieds
85 86	1 pied	5 pieds
87	2 pieds 2 pouces.	2 pieds 2 pouces.
88	10 p. et d.	10 p. et d.
89 90	11 p. et d.	3 pieds
91 92	11 p. et d.	3 pieds
93 94	11 p. et d.	3 pieds
95 96	11 p. et d.	3 pieds
97 98	11 p. et d.	3 pieds
99 100	11 p. et d.	3 pieds
101 102	11 p. et d.	3 pieds
103 104	11 p. et d.	3 pieds
105 106	11 p. et d.	3 pieds
107	11 p. et d.	3 pieds
108	1 pied 8 pouces.	2 pieds
109	1 pied 5 pouces.	3 pieds
110	11 pouces.	1 pied 7 pouces.
111	1 pied 1 ponce.	1 pied 6 pouces.
112	3 pouces.	4 pieds
113 114	1 pied 6 pouces.	2 pieds
115 116	13 pouces.	2 pieds
117	1 pied	3 pieds
118	3 pieds 1 ponce.	3 pieds 3 pouces.
119	5 pieds	3 pieds
120	3 pieds 8 pouces.	8 pieds 5 pouces.
121	1 pied 3 p. et d.	4 pieds 4 pouces.
122	4 pieds 8 pouces.	3 pieds 8 pouces.
123	2 pieds 2 pouces.	3 pieds 2 pouces.
124	2 pieds 9 p. et d.	4 pieds
125	4 pieds 3 pouces.	3 pieds 11 pouces.
126	1 pied 10 pouces.	12 pieds 4 p. et d.
127	1 pied 10 pouces.	12 pieds 4 p. et d.
128	9 p. et d.	8 pouces.
129	6 p. et d.	3 pieds 5 pouces.
130 131	4 pieds 6 pouces.	3 pieds 2 pouces.
132	1 pied 3 pouces.	3 pieds 11 pouces.
133 134	2 pieds 9 pouces.	3 pieds 4 pouces.

Fin de la Table du premier Volume.





